

Jacaranda

Faye, Gaël

2024-04-30T07:47:06+00:00

Table des matières

1.	4
<i>1994</i>	4
2.	6
3.	8
4.	11
5.	14
<i>1998</i>	14
6.	16
7.	18
8.	22
9.	25
10.	27
11.	30
12.	34
<i>2005</i>	34
13.	39
14.	43
15.	45
16.	48
<i>2010</i>	48
17.	51
18.	54
19.	57

20.	60
21.	63
22.	67
23.	69
24.	73
2015	73
25.	77
26.	82
27.	88
2020	88
28.	90
29.	92
30.	94
DU MÊME AUTEUR	98

GAËL FAYE

JACARANDA

ROMAN



GRASSET

Pour Umugwaneza,

Isimbi et Ikirezi

Stella s'était précipitée dans le jardin. Elle l'avait vu s'effondrer au sol. Son ami, son enfance, son univers. Les hommes aux machettes étaient sales, luisants de sueur, satisfaits d'eux-mêmes. Elle avait poussé un cri de terreur avant de tomber à genoux dans l'herbe, la main pressée sur son ventre, le visage en feu.

Depuis ce jour, Stella est internée.

Le médecin discute avec sa mère dans le couloir de l'hôpital. Il évoque un stress post-traumatique. Sa mère laisse échapper un rire nerveux. « Cette enfant n'a rien connu de grave ni manqué de rien, de quoi me parlez-vous, docteur? » Le médecin demande si Stella est une rescapée. Mais à peine a-t-il terminé sa phrase qu'il voit la date de naissance sur le formulaire. Elle a vingt et un ans. La mère éclate de rire – son rire que Stella aime depuis toujours, limpide, en éboulis. Elle se reprend pour ne pas contrarier le médecin et confirme calmement que oui, elle est née après le désastre.

Les nuits suivantes, Stella peine à fermer l'œil. De longs sanglots, des gémissements incessants et des hurlements parcourent le bâtiment. Dans la chambre jouxtant la sienne, elle perçoit une inquiétante agitation. Ça gratte. Ça grince. Ça crisse. Le matin, l'infirmière qui lui administre son traitement lui raconte que le patient d'à côté est un homme sans âge, interné depuis des années. La journée, il est prostré sur une chaise face à la fenêtre. La nuit, il rampe sur le sol, s'agrippe aux murs de sa chambre. Stella ne dort pas, ses angoisses reviennent, vives, acérées. Dans l'obscurité, elle fixe le plafond, guette les mouvements saccadés des geckos, reste attentive aux bruits de l'homme-cancrelat qui court le long des murs. L'hôpital est un bateau de nuit qui recueille l'humanité du fond du gouffre, les grands brûlés de l'effort de reconstruction, les éreintés des pressions familiales, les épuisés des conventions sociales, les déserteurs de la grande comédie humaine. Mais il abrite surtout ces ombres engourdies qui s'excusent d'être encore, ces âmes errantes qui vivent dans des contrées sans lumières, coquilles humaines pleines de tourments et de cauchemars impossibles à guérir.

Le médecin recommence avec ses questions. Il voudrait qu'elle parle, il veut comprendre ce qui a provoqué son état. Elle n'ose rien dire. Elle vient d'une histoire qui lui a appris à ravalier ses émotions, à faire couler ses larmes dans son ventre. Le médecin insiste, Stella se claquemure. Le cœur est un secret. Comment confier à cet homme que c'est à cause de l'arbre? De son arbre.

Son ami, son enfance, son univers.

Son jacaranda.

1.

1994

La guerre ! J'ignore pourquoi j'ai répondu « la guerre » quand Sophie, la déléguée qui préparait ma défense au conseil de classe, m'a demandé pour quelles raisons mes résultats du dernier trimestre étaient si catastrophiques. Elle a insisté : « La guerre ? » J'ai répété : « Oui, la guerre. » Je n'allais quand même pas avouer que je n'avais rien foutu, que j'étais un tire-au-flanc qui passait son temps à rêvasser et à écouter du rock. Il fallait trouver une explication convaincante, impossible à vérifier, et qui puisse émouvoir le conseil de classe. J'aurais pu prendre l'excuse de la maladie grave, du cancer ou de l'insuffisance cardiaque, mais il aurait fallu fournir des justificatifs médicaux ; ou raconter que mes parents s'étaient récemment séparés, mais c'était le cas de la moitié des élèves du bahut et ça ne les empêchait pas d'avoir des notes convenables. Alors, sans trop réfléchir, j'ai dit que c'était à cause de la guerre dans le pays de ma mère. Je n'en revenais pas d'inventer un mensonge pareil ! Mais plus j'y pensais et plus je trouvais cette histoire crédible. Aux infos, on parlait de ce conflit depuis des semaines, avec des images choquantes qui hantaient l'esprit. Même s'il s'agissait d'événements lointains dans un pays inconnu, tout le monde, à ce moment-là, voyait à peu près de quoi il retournait. J'ai sorti le grand jeu, j'ai tout inventé : les atrocités de la guerre, le chagrin

de ma mère, les cauchemars de mon père, ma difficulté à me concentrer et à étudier sereinement. J'ai su que mon mensonge fonctionnait parce que Sophie m'écoutait les larmes aux yeux. Lors du conseil de classe, elle a si bien plaidé ma cause, reprenant avec émotion mes arguments, que les enseignants, bouleversés, ont décidé d'attendre avant de statuer sur mon sort.

Je n'avais pas imaginé que le collège convoquerait mes parents. J'étais pris à mon propre piège. Dans le bureau du directeur, assis entre mon père et ma mère, la tête baissée, pendant que le professeur principal relisait à voix haute les propos de la déléguée, je fixais mon pied qui s'agitait frénétiquement sous la table. En sortant du rendez-vous, alors que nous étions encore dans l'enceinte du collège, mon père m'a passé un savon humiliant devant un groupe d'élèves hilares. Mais le plus dur à encaisser a été le silence de ma mère. Son silence de toujours. Elle s'est contentée de me fixer durant d'interminables secondes. Un regard plein de mépris qui m'a donné envie de disparaître à jamais. Durant plusieurs jours, elle ne m'a pas adressé la parole. Mon bulletin est arrivé la semaine suivante. Dans la case observations, le principal avait écrit un cinglant : « Quand le mensonge fait surface, la confiance coule. » Sans surprise, je redoublai ma sixième.

C'est ce printemps-là que le Rwanda s'est invité dans nos vies pour la première fois. Ma mère n'en avait jamais parlé. Pour elle, tout avait commencé en 1973, lors de son arrivée en France. Elle ne faisait pas d'allusion à sa famille, ne disait rien de son enfance, ne possédait aucune photo de sa jeunesse là-bas. Petit, j'avais certainement dû lui demander où se trouvaient son pays, ses parents – mes grands-parents, que je ne connaissais pas. Je ne me souviens plus de ses réponses. Le passé de ma mère était une porte close. D'ailleurs, elle n'écoutait pas de musique rwandaise, ne cuisinait pas de plats de là-bas et ne m'avait pas chanté de berceuses dans sa langue maternelle. Chez nous, pas le moindre objet exotique, et aucune connaissance rwandaise ne venait jamais nous rendre visite. Dans mon esprit, nous étions une famille française, banale. Bien sûr, ma mère ne pouvait pas dissimuler sa couleur de peau, et il arrivait régulièrement que des questions insistantes, des réflexions anodines ou des sous-entendus tendancieux la renvoient à ce pays lointain qu'elle n'évoquait ni ne revendiquait. Mais elle ne relevait pas. C'était anecdotique. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir entendue une seule fois se plaindre de sa condition ou dénoncer un quelconque racisme. Ce qui surprenait le plus, c'était son français sans accent. Les gens s'en étonnaient, la félicitaient quand ils apprenaient qu'elle n'était pas née ici. La seule faute qu'il lui arrivait parfois de commettre était une étrange confusion entre le masculin et le féminin, ou, quand elle était fatiguée, les l prononcés en r. Mon père affirmait que leur différence de peau n'avait jamais été une question pour lui. « L'amour n'a pas de couleur », répétait-il souvent. Il disait ça fièrement, proclamant ne pas voir celle de ma mère. Comme elle taisait totalement ses origines, j'en arrivais presque à oublier qu'elle était née et avait grandi sous d'autres cieux. Si bien que lorsque je la surprénais en train de parler kinyarwanda lors d'une conversation téléphonique et l'entendais s'exprimer couramment dans cette langue inconnue, je m'arrêtais, stupéfait. Je n'ai jamais su avec qui elle conversait. Quand je l'interrogeais, elle restait évasive, parlait de « vieilles connaissances » ou de sa « lointaine famille à Bruxelles ». Je profitais de ces appels pour l'espionner. Ses attitudes, les inflexions de sa voix, le maintien de son corps, jusqu'au battement de ses mains dans l'air, en faisaient une autre personne et lui conféraient une aura mystérieuse qui me troublait profondément. Lorsque je l'observais dans cette incarnation nouvelle, une sensation fugace et désagréable me parcourait. Celle de ne rien savoir de cette personne avec qui je vivais depuis toujours. Le terrible sentiment de ne pas connaître cette femme. Ma propre mère.

Le Rwanda est arrivé dans ma vie par la télévision, que nous regardions religieusement à l'heure du dîner. La première fois que le présentateur en avait parlé, je m'étais tourné instinctivement vers ma mère, tout excité, presque content qu'il soit enfin question de son pays natal au journal télévisé. Mais elle n'avait pas réagi, complètement absorbée par les images qui défilaient à l'écran. Voyant ma fébrilité, mon père m'avait lancé un regard gêné et dissuasif. À la fin de l'émission, j'avais attendu de la part de ma mère une réaction qui n'était pas venue. Cette scène se répéta quasiment chaque soir. Des mois durant, un magma d'images de mort, de violence et d'exode s'est déversé dans nos assiettes. Avant la diffusion, le présentateur prenait le soin d'avertir que certains

contenus étaient susceptibles de heurter la sensibilité des téléspectateurs. Nous restions ensuite silencieux, nos regards fixant l'écran, nos fourchettes suspendues, figés comme des statues devant le spectacle de cette barbarie lointaine. Puis le présentateur réapparaissait pour annoncer un autre reportage. Un ange passait avant que les choses ne reprennent leur cours normal : mon père se versait un verre de vin, ma mère poivrait énergiquement sa purée de pommes de terre, je peinais à découper mon steak et à chasser les scènes d'horreur qui venaient de me caramboler. Chez nous, la sensibilité du téléspectateur était avalée comme une bouchée de silence. Ce qui finissait par m'infliger de terribles maux de ventre.

Je me revois, couché en boule sur mon lit pendant des heures, la sueur au front, mes avant-bras pressant mes boyaux douloureux, espérant que la brûlure se taise ; je me revois dans ma chambre, en fin d'après-midi, fixant une ombre évanescence sur un mur de la pièce, et l'ombre qui évolue, tremblote, se métamorphose puis disparaît au rythme de la course du soleil et du surgissement de la nuit ; je me revois prostré des heures durant, avec ce sentiment inexplicable qu'il me faut être patient, que la vie me destine à une chose que j'ignore encore, et que la contrepartie de cette chose inconnue est l'attente, une longue attente, sereine et acharnée.

2.

J'attendais les vacances d'été, la saison du sublime relâchement. Chaque année nous partions vers l'Ouest, l'océan Atlantique, ses longues plages, la petite maison blanche aux volets vert pastel, tout au bout de l'île. Je passais les vacances avec mes parents et mes grands-parents paternels. Mon père n'avait ni frère ni sœur, son père non plus, nous étions une lignée de fils uniques. C'était l'été de mes douze ans et, depuis toujours, je vivais cerné d'adultes. Mon grand-père possédait un voilier sur lequel nous embarquions le matin, entre hommes, pour pêcher le maquereau et nous préparer à la régata de L'Assomption. Le soir, nous dînions sous les cyprès du jardin, les adultes buvaient du rosé frais, je me désaltérais de litres d'eau pétillante et citronnée. Une légère brise nous débarrassait de l'accablante chaleur d'été. Dans le village délassé bruissaient des rires d'ivresse et de lointaines conversations, des couverts tintaient dans les jardins mitoyens, quelque part dans le voisinage un saxophoniste s'essouffait laborieusement sur le thème de « My Favorite Things » de John Coltrane et les sonnettes des bicyclettes à dynamo résonnaient derrière le muret en pierre au fond du jardin. Au moment du café, alors que le jour s'attardait encore un peu à table, j'étais rassuré de savoir qu'au bout de la plage, à l'extrémité ouest où se dresse le phare des Baleines, un soleil ambré s'apprêtait à plonger tout entier dans l'océan pour réveiller l'autre moitié du monde. C'est à cette heure précise que chaque 14 juillet, nous nous dirigeons tous les cinq lentement vers les marais salants pour assister aux traditionnels feux d'artifice, l'une des rares occasions pendant lesquelles les estivants du camping municipal se mêlaient aux familles bourgeoises du village.

Ce soir-là, malgré l'affluence, nous avons trouvé une place sur un amas de rochers et autour de nous, l'excitation des enfants enflait en un joyeux brouhaha. Ma grand-mère s'agitait, se retournait, observait la foule avec une pointe d'exaspération qu'elle s'appliquait à nous faire sentir.

— Mais quel monde ! Regardez-moi ça ! Jusque là-bas.

Comme une famille de suricates faisant le guet, nous avons tous tourné la tête en même temps. Alors mon grand-père a répliqué, sur un ton philosophe :

— Que veux-tu Geneviève, on ne va tout de même pas regretter l'époque où l'on mettait sa voiture sur le bac. Le pont, ça veut dire plus de monde sur l'île. C'est comme ça, c'est la marche du progrès...

Ma grand-mère a aussitôt gloussé et poursuivi sur un ton badin :

— Revoilà l'ingénieur retraité qui défend son bébé ! On sait que tu es fier de ton pont, mon chéri. Mais les embouteillages partout, tu appelles ça le progrès ?

Il y avait entre mes grands-parents un mélange de tendresse et de taquineries qui leur donnait des airs d'adolescents espiègles et chamailleurs. À côté, mes parents me semblaient sans aspérités. Jamais un mot plus haut que l'autre, d'accord sur tout, de mon éducation aux convictions politiques en passant par le choix du programme télé le soir ou la couleur d'un fauteuil chez Ikea le dimanche

après-midi. Et s'il leur arrivait d'avoir quelques désaccords, ils réglaient leurs différends à voix basse et contenue. C'était comme si, par peur de rompre le charme d'un songe léger, ils prenaient soin de faire le moins de vagues possible et de ne pas incommoder l'autre. Sous des dehors harmonieux, leur couple était d'un morne ennui.

Mes parents avaient les traits tirés et ils bâillaient sans discontinuer depuis le début de la journée. Nous étions arrivés la veille, vannés par sept heures de route et d'embouteillages dans la fournaise de juillet. À cause des soldes, ma mère avait gardé sa boutique de prêt-à-porter ouverte tard la veille du départ, et mon père qui était cadre dans une banque avait multiplié les heures supplémentaires ces trois derniers mois en raison d'une promotion qu'il paraissait regretter amèrement. De mon côté, j'étais anxieux car mes grands-parents ne m'avaient encore posé aucune question concernant mon année scolaire, et j'espérais que cela ne se produirait pas en présence de mes parents. Mais c'est ma mère qui eut droit à la curiosité de ma grand-mère :

— Dites-moi, Venancia, c'est terrible tout ce qui se passe dans votre pays. Je veux parler des massacres. Et maintenant ces pauvres gens qui fuient sur les routes et qui meurent de choléra ou de typhus. Je me disais... enfin... je me demandais, comment vivez-vous tout cela ?

Je n'en revenais pas. Ma grand-mère posait une question directe à ma mère concernant le Rwanda ! Elle et mon grand-père ne le faisaient jamais. Au début, lorsque mon père avait présenté ma mère à ses parents, ils avaient eu un choc. Leur fils avec une Africaine ! Ils n'étaient pas racistes mais... de là à avoir une belle-fille noire. Et puis quand ils avaient compris que la relation était sérieuse et aucunement négociable, ils avaient pris sur eux et, au fil des années, avaient accepté ma mère au point de finir par l'aimer comme leur propre fille. Mais ils ne s'intéressaient pas à sa vie avant la France – par pudeur peut-être, ou probablement par simple indifférence. Il avait donc fallu des centaines de milliers de morts, des millions de réfugiés, une somme incalculable d'articles dans la presse, des quantités de reportages à la télévision pour que cette simple question puisse enfin être formulée. C'était parfaitement inédit. Je sentis mon pouls s'accélérer. Je guettais, fébrile, la réponse de ma mère.

— Oh vous savez, ça ne date pas d'hier. Il y a des massacres depuis longtemps. Disons que c'est une longue histoire...

— Oui, j'imagine bien. Mais cette fois, tout de même, ça prend des proportions... Je veux dire... euh... cette guerre entre les tribus... Je ne retiens jamais, c'est comment encore ? Les Toutous et les Tsitsis ?

— Les Hutu et les Tutsi, Geneviève ! l'a reprise mon grand-père, embarrassé par le manque de tact de sa femme. On nous en parle tous les jours depuis trois mois. Ce n'est quand même pas compliqué. Les Hutu et les Tutsi ! Et puis ce ne sont pas des tribus mais des ethnies.

— Ah oui c'est ça, les Hutu et les Tutsi, a-t-elle dit sans se formaliser pour autant. Déjà on ne comprend pas bien qui sont les gentils et qui sont les méchants. Et puis cette barbarie tout de même. À la machette... Des femmes, des enfants... C'est inimaginable...

Ma grand-mère paraissait émue, hésitante, maladroite, cherchant désespérément les mots pour exprimer ses sentiments face à une situation qui la dépassait.

— Oh pardon, ma chère Venancia. Je ne devrais pas parler de toute cette tragédie alors que l'on est justement là pour se détendre. Mais je vous assure que je pense souvent à vous ces temps-ci, avec toutes ces terribles histoires qui nous parviennent de chez vous. Dieu soit loué, vous n'avez plus de famille là-bas si je me souviens bien.

— Si, si, il me reste de la famille, a calmement répondu ma mère.

Ma grand-mère semblait gênée, comme si elle venait de commettre un impair. Elle a détourné le regard. J'étais sidéré d'apprendre que ma mère avait de la famille au Rwanda et qu'elle n'en disait pas plus.

— Maman, on ne va peut-être pas embêter Venancia avec tout ça ce soir, a déclaré mon père.

— Philippe a raison, a renchéri mon grand-père, comme pour clore le sujet.

Puis il s'est tourné vers moi.

— Et toi, mon petit Milan, comment s'est passée la fin de ton année scolaire ?

Mon corps s'est raidi et j'ai pu sentir chez mes parents comme une onde de crispation. Heureusement, j'ai été sauvé *in extremis* par l'arrivée de la musique et l'explosion des premières fusées. Nous nous sommes tus, hypnotisés par le spectacle. La musique enflait dramatiquement, les détonations comprimaient nos tympanes, le public poussait des exclamations de ravissement devant ce déluge pyrotechnique. L'odeur de poudre se mélangeait aux effluves de vase et d'iode. Les marais s'illuminaient sous l'effet de déflagrations multicolores variant sans cesse en forme et en intensité. Lors du bouquet final, mon père a remarqué les flammes sur la berge d'en face. Des étincelles retombées dans l'herbe sèche venaient de déclencher un début d'incendie. Un feu de plus en plus vorace grossissait à mesure qu'un vent en provenance des terres se levait. À l'arrivée des secours les vacanciers furent évacués d'urgence.

Bien plus tard, au milieu de la nuit, je fus réveillé par l'odeur âcre de la fumée et les cris des pompiers à quelques mètres de notre maison, derrière le muret en pierre du jardin. Je me levai en toussant pour fermer une fenêtre laissée entrouverte. Depuis ma chambre, je pouvais apercevoir de hautes flammes dans les marais salants. Le spectacle était beau et terrifiant. C'est là que je l'ai remarquée. Debout au milieu du jardin, pieds nus dans l'herbe, une chemise de nuit blanche, immobile et seule. Sa silhouette se détachait en une ombre énigmatique à la lueur vacillante des flammes.

Nous étions en juillet 1994. Au moment où j'observais ma mère de dos qui regardait la nuit en feu, un génocide prenait fin dans son pays natal. Je n'en savais rien.

3.

C'était la fin de l'été, un peu avant la rentrée scolaire. Mes parents ne m'avaient prévenu de rien. L'enfant se tenait debout au milieu du salon. Un petit garçon chétif au regard apeuré. Un épais pansement recouvrait une partie de son crâne rasé. Il était complètement perdu et ma mère s'adressait à lui en kinyarwanda en tentant de le rassurer. Penchée à hauteur de son visage, elle me pointait du doigt. J'entendais mon prénom parmi ses mots que je ne comprenais pas. Puis elle a dit : « Milan, je te présente Claude, c'est mon neveu. » Cette phrase n'avait aucun sens pour moi. Mon père se tenait à l'écart, bras croisés, dans l'encadrement de la porte. Lui aussi avait l'air désorienté. Elle a ajouté : « Il vient de faire un long voyage, il est très fatigué. Tu vas nous aider à l'installer dans ta chambre. On mettra un matelas par terre pour le moment. » Elle nous a fait signe de la suivre. Mon père a déclaré qu'il restait au rez-de-chaussée pour préparer le dîner.

Ma chambre était aménagée dans les combles, brûlante en été, glaciale en hiver. L'enfant et moi regardions ma mère s'activer, sans rien faire. Elle rangeait mon foutoir à la va-vite, faisait mon lit, déplaçait des vêtements dans mon armoire pour y mettre ceux de Claude : deux tee-shirts, quelques sous-vêtements, un pantalon. Le petit garçon se tenait près d'elle, bras ballants, égaré. Il la fixait intensément, se raccrochait à elle comme un coquillage à son rocher. Pour me rendre utile, j'ai sorti un petit matelas du débarras, celui sur lequel je dormais enfant, et l'ai posé au pied de mon lit. Une fois que tout fut installé, elle s'est tournée vers nous, les mains sur les hanches. Je voyais qu'elle était à court d'idées : « Bon... Claude ne parle pas du tout français, alors je compte sur toi pour lui apprendre », m'a-t-elle dit avec un sourire triste. Il me semble qu'ensuite elle a expliqué la même chose à Claude. Face à son absence de réaction, elle a répété la phrase avec une intonation interrogative. L'enfant a timidement hoché la tête. « Je vous laisse faire connaissance. Je vais aider Papa pour le dîner. On vous appelle quand c'est prêt. »

Elle a quitté la pièce et Claude a légèrement tressailli. Debout, au centre de la chambre, comme une âme perdue appelant à l'aide, il continuait de fixer la porte qu'elle avait refermée. Puis très lentement, il s'est tourné vers la fenêtre qui offrait une vue sur un carré de ciel doré. Je ne savais pas quoi faire. La situation était embarrassante alors j'ai prononcé son nom une première fois. L'air absent, le regard tendu vers l'extérieur, il ne bougeait toujours pas. J'ai répété plus fort : « Claude. Claude. » Il a fini par s'arracher à sa contemplation. J'ai tapoté mon matelas en lui faisant signe de s'approcher et de s'asseoir à mes côtés. Il s'est avancé, s'est installé en rebord de lit, le

plus loin possible de moi. À nouveau, il a fixé la fenêtre. Pour détendre la situation, j'ai décidé de mettre de la musique. J'ai choisi le Best Of de Queen dans la pile de CD. J'ai eu beau mettre les titres les plus populaires, « Another One Bites The Dust », « Don't Stop Me Now », « Bohemian Rhapsody », il n'a pas bougé d'un centimètre. J'ai opté pour une autre stratégie. J'ai changé de disque, poussé le volume à fond et un titre nerveux de Rage Against The Machine a surgi des enceintes. À l'entrée de la batterie, j'ai bondi sur mon lit, de là j'ai sauté sur la chaise de mon bureau pour lui offrir une démonstration déchaînée d'Air guitar, une de mes grandes spécialités. J'espérais qu'il s'apaiserait un peu, me suivrait dans mon délire, mais il se contentait de m'observer, impassible. Je tournais sur moi-même, me roulais à terre en mimant le glissé du riff de basse et, à genoux sur la moquette, je balançais rageusement ma tête d'avant en arrière dans un headbanging énervé. Parfois, je lui tendais la main pour l'inviter à me rejoindre dans mon jeu survolté mais il continuait à me fixer, inexpressif. J'ai tenu toute la chanson avec la même intensité si bien qu'au fil des minutes, la situation est devenue franchement gênante. Ensuite, je suis resté un moment sur le sol, allongé sur le dos, haletant bruyamment. J'ai alors eu une nouvelle idée. Cette fois, j'étais sûr de l'intéresser ! J'ai fouillé les tiroirs de mon bureau pour retrouver ma Game Boy. Assis à côté de lui, j'ai démarré le jeu. Il a d'abord regardé l'écran, Mario courant de gauche à droite, récupérant des pièces, écrabouillant ses ennemis en bondissant sur leurs têtes... J'ai dit : « Tu veux jouer ? » En guise de réponse, ses yeux ont commencé à dériver, à se balader sur les murs de ma chambre recouverts de posters de Nirvana, Metallica, Guns N' Roses, Freddie Mercury... pour finir à nouveau vers cette foutue fenêtre. J'ai éteint le jeu, un peu agacé, abandonnant l'espoir de l'intéresser à quoi que ce soit. J'ai traversé la pièce, ouvert en grand, j'avais besoin d'air. Claude s'est levé presque aussitôt, m'a rejoint et s'est planté près de moi. Nous sommes restés là longtemps, accoudés au rebord, silencieux, jusqu'à ce que ma mère nous appelle. Nous sommes restés là et rien ne bougeait dehors. La ville était calme, les rues désertes, l'air tiède, les nuages roses. C'était un soir de fin d'été au parfum de glycine.

À table, Claude n'a pas touché à son assiette. Il était complètement absorbé par la télévision. Après sa dernière bouchée, mon père s'est levé prestement pour l'éteindre puis il est sorti dans la cour fumer une cigarette. Ma mère insistait pour que Claude mange un peu. Lui restait immobile. J'ai demandé : « Pourquoi a-t-il un pansement sur la tête ? » Ma mère a répondu : « Il a une grosse blessure. » Elle faisait comme si elle ne comprenait pas ma question, alors j'ai insisté : « Oui, mais pourquoi ? » Elle s'est redressée, un peu gênée, s'est éclairci la gorge :

— Claude a été blessé pendant la guerre au Rwanda. Il est venu se faire soigner en France.

— Comment c'est arrivé ?

— On ne sait pas.

— Et ses parents, où sont-ils ?

— On ne sait pas non plus.

— Tu as dit que c'était ton neveu ? Ça veut dire que tu as une sœur, un frère ?

Mon père est revenu à table. Claude était toujours devant son assiette, muet, statique, ses jambes pendouillant sous sa chaise. Ma mère paraissait contrariée par mes questions.

— Neveu, c'est une façon de parler. C'est un enfant de ma famille et comme il est petit je dis que c'est un neveu.

— D'ailleurs, il a quel âge Claude ?

— Le même que toi, douze ans.

J'ai éclaté de rire.

— Je ne te crois pas ! Lui, mon âge ? Mais il ressemble à un gosse de CP. En même temps, s'il ne mange jamais rien...

— Ça suffit, Milan ! a dit mon père sèchement.

Ma mère s'est levée pour débarrasser les assiettes. Elle a apporté de la crème Danette pour le dessert, a posé un pot devant Claude et a insisté une dernière fois pour qu'il mange. « Tant pis pour toi, tu ne sais pas ce que tu rates », j'ai dit en soulevant l'opercule. J'ai commencé à déguster la crème dessert en fermant les yeux et en dirigeant ma cuillère au ralenti jusqu'à ma bouche comme dans les publicités. Je regardais Claude en poussant des « miam » de satisfaction et en frottant ma main contre mon ventre. Mes parents se sont mis à rire devant un Claude imperturbable.

À l'heure du coucher, je lui ai prêté un de mes vieux pyjamas. Il nageait dedans, c'était drôle à voir. À peine était-il allongé qu'il s'est effondré dans un lourd sommeil. Quand ma mère est venue nous dire bonne nuit, elle s'est assise près de lui pour remonter le drap jusqu'à son menton.

— Pauvre petit, il était épuisé.

— Dis-moi Maman, il va rester longtemps avec nous ?

Elle a marqué une longue pause en le regardant dormir, puis elle a répondu :

— Il va rester avec nous.

— Pour toujours ?

Ma mère m'a souri tendrement.

— Ça te ferait plaisir, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! Tu sais bien que j'ai toujours rêvé d'avoir un petit frère ! ai-je dit en me redressant sur mon lit, fou de joie.

Ma mère continuait de me sourire d'un air affectueux. Elle m'a caressé les cheveux du bout des doigts, puis elle a pressé son pouce contre mon front pour dessiner une croix avant de me souhaiter bonne nuit et d'éteindre.

Dans le noir, je regardais le plafond en jubilant. J'avais un frère ! J'avais un frère rien que pour moi ! Je n'étais plus fils unique. Je ne serais plus jamais seul dans la vie. Une fois qu'il saurait parler français, on aurait des tas de sujets de conversation, on pourrait discuter musique, sports, jeux vidéo, et même filles. Je lui raconterais Nadège, notre rencontre dans les couloirs du collège pendant un exercice d'évacuation incendie, nos rendez-vous au stade après les cours, toujours sur le même banc, face aux terrains de basket ; je lui dirais les après-midi que l'on passait là-bas assis en tailleur à écouter les disques de Nirvana en partageant les écouteurs, ou encore ces jours qui avaient suivi le suicide de Kurt Cobain, coïncidant étrangement avec le début des massacres au Rwanda, et la peine de Nadège après la mort de son idole, mon baiser pour la consoler, notre tout premier baiser sur ce même banc, et l'éclat magique de ses yeux, ses manières tactiles, ses doigts aux ongles rongés qui sentaient le parfum sucré et le tabac froid, les images voluptueuses que sa bouche et son corps déclenchaient dans le secret de mes nuits et toutes ces fois où, dans ce même lit, j'avais inventé des scénarios érotiques qui m'emportaient vers elle jusqu'à l'extase. Claude, lui, pourrait me raconter ses histoires d'amour et d'amitié, de trahison et de baston, ses passions et ses dégoûts, mais aussi son pays, sa famille, les souvenirs d'avant la guerre et tout le reste, tout ce qui l'empêchait encore de parler. Ce que j'attendais depuis toujours venait d'arriver. J'avais un ami, enfin. Même mieux : un frère. Grisé par l'excitation, je n'avais aucune envie de dormir. J'ai branché mes écouteurs à la chaîne hi-fi, posé le casque sur mes oreilles et lancé l'album *Pablo Honey* de Radiohead. Allongé sur le dos, les mains croisées derrière la tête, j'ai écouté la musique en scrutant l'obscurité.

C'est bien plus tard, quand le CD s'est arrêté, alors que je somnolais déjà, que j'ai perçu les gémissements. Je n'ai pas tout de suite compris qu'ils venaient de la chambre. De Claude. Je me suis penché vers son matelas pour lui demander si tout allait bien. Il gémissait comme un animal blessé. Puis, tout en dormant, il a commencé à sangloter, d'abord des petits sanglots aigus qui se sont transformés en pleurs violents et gutturaux. J'ai allumé ma lampe de chevet. Ses joues étaient mouillées de larmes, il reniflait et prononçait dans son sommeil des phrases en kinyarwanda. De longues phrases paniquées et incompréhensibles avec certains mots qui revenaient en boucle. J'avais envie de descendre prévenir ma mère mais il me revint à l'esprit que dorénavant nous étions

frères. Notre lien se scellait maintenant. Je devais le protéger comme il me protégerait certainement à l'avenir. Si moi je ne le faisais pas, qui le ferait ? Sur son visage transpirant, je lisais une terreur folle. Je me suis allongé sur son petit matelas et comme il dormait en chien de fusil, je me suis collé dans son dos. J'ai rabattu mon bras droit autour de lui. Il tremblait, continuait de sangloter et de gémir. Alors j'ai commencé à chuchoter des phrases rassurantes qui voulaient dire « n'aie pas peur, je suis là ». J'ai répété ces phrases au plus fort de ses convulsions, j'ai murmuré ces mots des centaines de fois jusqu'à ce qu'il se calme et que nos souffles finissent par lentement s'accorder. Au petit matin, ma mère nous a trouvés endormis sur le matelas, serrés l'un contre l'autre. Comme des frères.

4.

Le redoublement est une humiliation. Au collège, je me retrouvais entouré de nabots, de gnomes, de farfadets à peine sortis de l'école primaire. Je me suis promis de ne plus jamais échouer de ma vie. Mieux, j'ai décidé d'être le meilleur élève, de poursuivre de brillantes études, d'être le plus rapidement indépendant financièrement pour m'échapper de chez mes parents et de cette maison où je ne m'étais jamais senti chez moi.

Ma mère avait recruté une vendeuse pour l'aider à la boutique car elle devait s'occuper de Claude. Elle l'emmenait passer des examens médicaux, se rendait avec lui à des rendez-vous à la mairie et à des entretiens à la préfecture pour régler de multiples questions administratives. Le reste du temps, Claude restait avec elle au magasin, à regarder une petite télévision dans l'arrière-boutique. Le soir, pendant que je faisais mes devoirs dans ma chambre, ma mère et Claude s'asseyaient studieusement à la table de la cuisine pour des leçons de français qui ne duraient jamais plus de trente minutes car très vite Claude avait des maux de tête. À part ça, il avait commencé à manger avec appétit, buvait des litres de lait, explorait seul la maison et la cour. On ne pouvait pas encore se rendre au stade pour une partie de foot ou de basket à cause de sa blessure mais il aimait s'asseoir à mes côtés pour me regarder jouer à la Game Boy.

La nuit, il continuait de pleurer dans son sommeil, je m'allongeais auprès de lui et cela avait le don de le calmer. Un jour, au dîner, il avait finalement goûté à la crème Danette. Ses yeux s'étaient écarquillés de délice et nous avons tous ri quand j'ai dit « miam » et qu'il a levé un pouce en l'air. Quelques jours plus tard, alors qu'il était resté tout seul à la maison, le temps que nous sortions faire une course, il s'était servi dans le réfrigérateur et avait avalé près de vingt pots. Lorsqu'on l'avait découvert, allongé sur le canapé, son pantalon déboutonné, le ventre gonflé de crème vanille, tous les desserts éparpillés autour de lui, ma mère l'avait réprimandé en se pinçant les lèvres pour ne pas rire. Il était toujours mutique mais son regard était plus vif. Il n'avait plus ces absences et ces contemplations du début. Je lui faisais écouter mes disques de rock, dansais devant lui comme un fou et il frappait parfois timidement dans ses mains.

Depuis quelque temps, ce n'était plus l'infirmier mais ma mère qui changeait elle-même son pansement. Un soir, à l'heure du soin quotidien, en poussant la porte de la salle de bains, j'avais trouvé Claude, torse nu, assis sur un tabouret. Corps maigre, côtes apparentes, omoplates saillantes. La courbe de son dos et le rebond à l'arrière de son crâne dessinaient une ligne semblable à un cobra dressé. Ma mère était concentrée à défaire le pansement et changer les compresses souillées. La lumière blanche de la salle de bains donnait à la scène des allures de bloc opératoire. Elle a retiré la dernière compresse et la blessure est alors apparue dans la lumière crue. Un trou béant, suintant, à la chair rouge vif et au contour sombre. Une incise si profonde que je craignais de voir apparaître un bout de son cerveau. Délicatement, ma mère tamponnait une solution désinfectante. Claude, stoïque, fixait le carrelage. J'étais horrifié par la gravité de la plaie. Tout en bégayant, j'osais demander à ma mère la raison de cette épouvantable entaille. « On ne sait pas », a-t-elle répondu, poursuivant l'opération avec des gestes sûrs et précis. « Comme il ne parle pas, on ne sait pas. » Elle m'a demandé de lui passer une boîte de compresses posée sur une étagère derrière moi. Je ne parvenais plus à détourner les yeux de cette béance. Avec son expression imperturbable, Claude m'apparaissait comme surhumain, un cyborg dépourvu de douleur. « Tu sais à quoi je pensais, Milan ? » a dit ma mère en découpant du pansement adhésif. Demain, comme tu n'as pas cours l'après-midi, en sortant du collège, tu passeras à la boutique récupérer Claude et vous irez à

la fête foraine, sur le parking de la place de l'Europe. »

Cette nuit-là, pendant que Claude pleurait dans son sommeil, me sont revenus des flashes d'images télévisées du printemps dernier. Des massacres à l'arme blanche, des corps gonflés et blanchis flottant dans les rivières et les lacs, des églises au sol jonché de cadavres. Claude se cachait quelque part dans ces images que j'avais refoulées, qui appartenaient à une fiction cathodique, lointaine et désincarnée. Nous étions, mes parents et moi, à table à l'heure du dîner, silencieux et détachés, comme indifférents à ses appels à l'aide provenant d'un monde qui n'était pas le nôtre. Alors je l'ai serré plus fort contre moi, comme pour m'excuser de ne pas l'avoir vu, de ne pas l'avoir entendu, de ne pas avoir été là pour lui.

Le lendemain, je passai chercher Claude pour l'emmener à la fête foraine. Ma mère me fit promettre d'éviter les autos-tamponneuses, à cause de sa blessure. J'avais dit à Nadège de nous rejoindre à l'arrêt de bus devant la foire. Je l'ai repérée de loin grâce à ses cheveux roses et son look grunge qui détonnaient dans la foule. La douceur automnale incitait les gens à sortir, les rues de Versailles étaient animées et la circulation dense. Nadège s'est baissée pour faire la bise à Claude qui a paru surpris, puis elle s'est tournée vers moi pour un smack. Nadège avait presque quatorze ans, elle avait eu d'autres petits copains, elle était plus à l'aise. Moi je n'avais pas l'habitude, sortir avec une fille était nouveau, alors pour dissiper ma gêne, j'ai tapé dans mes mains :

— On commence par quoi ?

— Par vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre ! a répondu Nadège en tirant sa langue et en faisant le signe des cornes avec ses doigts, avant d'ajouter : Ou autre chose, ça me va aussi.

Je marchais entre Nadège et Claude. Elle me tenait le bras gauche et lui la main droite. J'exultais. J'étais entouré des deux personnes que j'aimais le plus au monde. On s'avancait tous les trois vers la cacophonie de la fête, son empilement indigeste de décibels, l'écho des voix nasillardes de forains, les lumières criardes, les flaques de vomi à la sortie des manèges et les odeurs sucrées de churros, de pommes d'amour et de gaufres. Nadège était intriguée par le gros pansement qui recouvrait le crâne de Claude.

— C'est grave ? a-t-elle demandé en se touchant la tête.

— Ouais... Une entaille longue comme ça, j'ai dit en écartant mon pouce et mon index au maximum. Mais on ne sait pas ce qui s'est passé. Comme je te l'ai expliqué, il est tout le temps comme ça, calme et silencieux.

— Tant mieux, ça va me changer de mon frangin.

Je n'avais pas voulu lui révéler l'âge de Claude. J'aimais l'idée d'avoir un petit frère, d'être l'aîné protecteur. Nadège s'est arrêtée devant les autos-tamponneuses. Des garçons chahuteurs aux cheveux tartinés de gel se rentraient dedans au son bourrin d'un tube Eurodance.

— Laisse tomber, j'ai dit. C'est trop dangereux pour sa blessure.

— Pas grave, la musique est pourrie t'façon.

Claude marchait les yeux grands ouverts, il ne ratait rien du spectacle des ampoules multicolores, des clignotements stroboscopiques, du foisonnement d'effets de lumières, des stands de confiseries, des enfants ondulant de haut en bas sur les chevaux en bois du carrousel, des cris d'effroi des gens sur les attractions à sensations fortes. Il s'est arrêté devant les chaises volantes pour nous indiquer sa préférence. J'ai acheté trois billets, on s'est installés dans les nacelles et la sonnerie de départ a retenti dans un jingle tonitruant. Quand le forain a crié « C'est partiiii ! » sur la chanson « The Rhythm of the Night » de Corona, les chaînes métalliques ont commencé à se tendre, nos pieds à décoller du sol et les sièges à s'incliner vers l'extérieur, emportés par la force centrifuge. Le manège tournait de plus en plus vite, la musique nous assourdissait, le forain dans sa cabine baragouinait des phrases nasales inintelligibles, amplifiées par une réverbération sonore. Je m'inquiétais pour Claude, ses mains étaient tétanisées autour des chaînes. Nadège criait et

lançait ses bras en l'air. Le rythme s'accélérait toujours plus, Claude ferma les yeux. Nadège hurlait vers le ciel, ses cheveux voltigeaient au vent. Avec la vitesse, je ne percevais plus que des formes confuses, le monde disparaissait dans une spirale brouillée de sons et de lumières. Lorsque le manège s'est arrêté, je me suis précipité vers Claude. Assis sur son siège, la tête baissée et les yeux clos, il était pris de convulsions.

— Ça va, Claude ? Pardon, pardon...

— Stresse pas, a dit Nadège. Il ne pleure pas. Il est littéralement en plein fou rire le mec.

Effectivement, Claude était plié en deux, il pleurait de rire en se tenant le ventre.

— C'est pas vrai... Ma mère ne va jamais le croire.

Après le train fantôme et les jeux d'arcade, il ne me restait plus que quelques pièces pour un tour au stand de tir à la carabine. Pendant que je me concentrais pour viser les ballons volants dans une cage, Nadège et Claude détachaient des lambeaux de barbe à papa qu'ils avalaient goulûment. Je loupais tous mes tirs et Claude était déçu. Il nous montrait avec insistance un ours en peluche. Après avoir raté toutes mes occasions, je lui expliquai que je n'avais plus d'argent, je ne pouvais pas lui acheter la peluche. Il continuait de tirer la manche de ma veste en pointant l'ours. « Tu as passé l'âge des nounours, mon vieux ! » j'ai dit sèchement en lui prenant la main pour rentrer. Il était triste, ça se voyait. Sa joie des dernières heures venait de s'envoler, sur le chemin du retour elle n'était plus qu'un beau souvenir.

Juste avant les vacances de la Toussaint, ma mère devait emmener Claude trois jours à Bruxelles pour visiter sa « lointaine famille ». J'aurais voulu les accompagner, mais ils partaient en semaine et je ne pouvais pas rater les cours. Le soir de leur retour, il était bientôt minuit lorsque j'ai entendu la sonnette. Je ne dormais pas, depuis des heures je trépignais d'impatience. J'ai dévalé l'escalier et crié à mon père de me laisser ouvrir la porte. J'avais une surprise dans les mains pour Claude. Nadège était retournée à la foire pour dégommer tous les ballons et récupérer l'ours. Mais en ouvrant la porte, j'ai trouvé ma mère seule avec sa valise sous la marquise de la porte d'entrée.

— Il est où Claude ?

— Bonsoir déjà. Comment ça se fait que tu ne dors pas encore ? Pousse-toi un peu et laisse-moi entrer.

Elle a embrassé mon père, a posé son bagage et s'est tournée vers moi.

— Il est où Claude ? j'ai répété en contenant une colère que je sentais monter comme un torrent qui gronde.

— Assieds-toi, Milan.

— Non, réponds-moi Maman.

Des larmes me montaient aux yeux à cause d'un mauvais pressentiment.

— Claude est rentré au Rwanda. On a retrouvé des gens de sa famille vivants. Il ne pouvait pas rester avec nous, Milan.

J'avais les poings serrés de rage. De grosses larmes avaient basculé par-dessus bord pour s'écraser sur le carrelage. La voix fissurée, j'ai dit :

— Tu m'avais promis qu'il resterait. Tu m'avais dit que j'avais un frère à présent.

— Mais qu'est-ce que tu racontes Milan ? On pensait qu'il était orphelin et finalement on a retrouvé sa famille. Il sera mieux...

— Tu m'as menti ! j'ai hurlé.

Je suis sorti en claquant la porte et j'ai couru, au hasard des rues, pour me sauver, loin de cette maison, de ses silences emplis de mensonges et de faux-semblants, de ces étrangers qui disaient

être mes parents. Mon père criait derrière moi, m'ordonnait de m'arrêter. Quand j'ai pris l'allée qui longeait le grillage de la gare, j'ai tourné la tête et je l'ai aperçu en train de courir dans son pyjama et ses charentaises. « Reviens tout de suite, Milan ! » Le signal de départ du dernier train de banlieue en direction de Paris a retenti. J'ai accéléré, grimpé les marches de la gare quatre à quatre. Le train n'était plus qu'à vingt, dix, cinq mètres, je me suis jeté dans le premier wagon et les portes se sont refermées juste derrière moi. Mon père, qui me suivait de près, a essayé de les ouvrir, en vain, il tapait du poing sur la vitre, hurlait au conducteur de ne pas partir, mais le train, inflexible, s'est mis en marche lourdement, et s'en est allé dans la nuit. J'étais seul dans la rame, le wagon me ballottait, la lumière sautait par intermittence et chaque changement d'aiguillage provoquait des grincements stridents et des étincelles sur les caténaires. Je me suis assis près de la fenêtre, la peluche de Claude sur mes genoux. Tout mon corps tremblait de rage. Entre la gare de Saint-Cloud et celle de La Défense, Paris est apparu par la fenêtre, dans toute son étendue, avec au centre la tour Eiffel dont le faisceau lumineux tournoyait comme un phare pour les égarés de mon espèce. Petit à petit, je reprenais mes esprits, je ne savais pas ce que je faisais là, dans ce train, dans cette nuit, dans cette ville, dans cette vie ; je voulais ne plus jamais rentrer chez moi, je rêvais de m'enfuir pour toujours vers des lacs inconnus plantés d'îles sauvages et des paysages lointains éclaboussés de lumière.

À la gare Saint-Lazare, la police ferroviaire m'attendait. Mon père avait dû lancer l'alerte et deux agents m'ont ramené chez moi. Quand mes parents ont ouvert, j'ai filé directement dans ma chambre sans les regarder, sans leur parler et j'ai fermé la porte à clé. Le lit de Claude avait disparu. Alors j'ai jeté mon matelas au sol, j'ai enfoui ma tête sous mon oreiller et j'ai recommencé à pleurer en serrant l'ourson contre moi. Je ressentais au plus profond de mon être qu'à cet instant, là où il se trouvait, éveillé ou endormi, Claude aussi pleurait, et que personne n'était là pour le rassurer, le reconforter, lui murmurer que demain tout irait bien.

Après ça, et pendant des années, on n'a plus jamais parlé de Claude à la maison. Il a disparu de nos vies aussi vite qu'il y était entré.

5.

1998

J'avais seize ans quand mes parents m'ont annoncé qu'ils divorçaient. Un soir, à table, entre la poire et le fromage, ils ont prononcé cette phrase d'un ton solennel : « Il faut que l'on te parle, Milan. » J'ai aussitôt compris. Je savais que depuis des mois, mon père dormait sur le clic-clac de la petite pièce qui lui servait de bureau. Ma mère a saisi la télécommande et coupé le son du téléviseur. Ils m'ont parlé de questions pratiques tout en évitant habilement les raisons de leur séparation, et sans s'intéresser à ce que je pouvais éventuellement ressentir. L'affaire était close, entérinée, actée. Comme toujours avec eux. Ce soir-là, quand j'en ai parlé à Nadège au téléphone, elle m'a dit de me réjouir, que je serais beaucoup plus libre à présent et que de toute façon, j'avais toujours été le premier à me plaindre de ma vie de famille. Je ne savais pas comment lui expliquer que j'avais l'impression d'être subitement éjecté de mon enfance et d'avoir vécu toute ma vie dans une fiction d'harmonie et de concorde, dans une pseudo-famille Ricoré avec les mêmes rituels vains, les mêmes habitudes répétées, les mêmes années scolaires insipides se succédant les unes aux autres, les mêmes conversations de surface, les mêmes questions vides de sens et leurs réponses convenues, les mêmes façons grotesques d'afficher l'image d'une existence ressemblant à une mer sans rides. Mais bien sûr, je n'ai rien dit de tout ça, je savais que Nadège allait me rétorquer de m'estimer heureux, qu'elle m'opposerait l'exemple de sa famille dysfonctionnelle, de son père tyrannique, de sa mère docile et de son frère facho et manipulateur.

Lorsque mes parents eurent terminé d'énumérer les détails de leur divorce et les incidences pratiques sur ma vie, mon père, soulagé, s'est levé pour s'étirer, puis il a cherché son paquet de cigarettes dans ses poches avant de se souvenir qu'il venait d'arrêter de fumer.

— Je crois que tu sais tout, Milan. Tu as des questions ? m'a-t-il demandé comme un professeur qui vient de faire la démonstration d'un problème au tableau.

Moi, je fixais sur la commode cette photo de mes parents avant ma naissance. Elle, rêveuse, assise au bord d'une piscine, lui à côté dans le bassin, souriant à l'appareil, la tête dépassant de l'eau et les avant-bras posés sur la margelle. On aurait dit des enfants. J'aimais cette photo, le bonheur simple qui s'en dégageait. Je ne savais rien du contexte dans lequel elle avait été prise et ce n'était pas le meilleur moment pour le leur demander.

— Tu as des questions ? a répété mon père.

— Non, non, ça va..., j'ai grommelé en haussant les épaules.

Inutile d'ajouter quoi que ce soit, cela ne changerait rien à leur décision.

— Philippe, on doit aussi parler des vacances de cet été, a enchaîné ma mère.

— Ah oui, exact, j'allais oublier. Alors... Cet été, comme grand-père est malade, nous n'irons pas à l'île de Ré. De toute façon je dois bosser, j'ai des échéances importantes pour septembre, mais on partira tous les deux au ski cet hiver. En attendant, avec Maman on se disait qu'en juillet...

— Tu pourrais venir avec moi, a coupé ma mère. M'accompagner, pour rencontrer ma famille, au Rwanda. Qu'est-ce que tu en penses ?

J'avais reçu la question comme une décharge électrique. Le Rwanda réapparaissait subitement, quatre ans plus tard. On n'en avait jamais reparlé et soudain ma mère me proposait de l'accompagner là-bas. J'ai senti une vieille contrariété refaire surface, prendre le dessus sur mon esprit et mon raisonnement.

— Non, je ne veux pas y aller.

— Comment ça, tu ne veux pas y aller ? a répliqué mon père, interloqué.

— Vous me demandez, je vous réponds. C'était une question ou un ordre ?

— Tu ne veux pas rencontrer ta famille ? a demandé mon père.

— Ce n'est pas ma famille, c'est la famille de Maman. D'ailleurs, si tu as bien entendu sa phrase, elle vient de dire « ma » famille.

— Tu fais du mauvais esprit, Milan, a lâché mon père, agacé.

— Laisse-le, Philippe. J'irai seule. Ce n'était qu'une proposition de toute façon.

— Comme tu veux, Venancia. Mais qu'est-ce qu'il va faire cet été ? Moi je vais travailler tout le temps et mes parents ne peuvent pas le prendre.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je resterai ici.

— Deux mois à la maison ? Sans programme ? Hors de question, a répondu mon père.

Quand j'ai raconté ça à Nadège au téléphone, elle m'a littéralement hurlé dessus.

— On te propose d'aller dans un pays que tu ne connais pas, et puis pas n'importe lequel, celui de ta mère, de tes origines, pour rencontrer ta famille et toi... toi... tu préfères rester glandouiller à Versailles Rive-Droite tout l'été comme un gros galérien ! T'es teubé ou tu le fais exprès ? Parfois, tu me fais vraiment penser à mon connard de frère.

Cette dernière comparaison m'a piqué au vif parce que son frère était effectivement le plus gros connard que je connaissais.

— C'est une chance unique et tu gâches tout. Alors tu vas m'écouter attentivement, mec : soit tu te casses là-bas avec ta daronne, soit tu peux déjà faire une croix pour me voir cet été.

Un mois plus tard, j'étais assis à côté de ma mère, dans un avion qui atterrissait sur le tarmac de l'aéroport de Kigali, la capitale du Rwanda. Nous étions en juillet 1998.

6.

Le taxi traversait une ville ocre au paysage grillé par la saison sèche, troué ici et là par de verts bosquets. Sur la chaussée pleine de fondrières, le véhicule bringuebalait, les roues soulevaient une latérite aérienne suffocante qui se répandait en un brouillard de poussière sur les malheureux piétons, les façades des bâtiments et la végétation environnante. Partout où le regard se posait, la ville se déployait en courbes délicates, ondulait en collines et vallées. Ma mère, silencieuse, regardait par la fenêtre. Vingt-cinq ans qu'elle n'était pas revenue dans son pays. À quoi pensait-elle ? Depuis notre départ, on ne s'était quasiment pas adressé la parole. Au lieu de la réjouir, ma décision de dernière minute de l'accompagner au Rwanda l'avait contrariée et je n'osais poser aucune question. Je ne savais rien de ce qu'elle avait prévu de faire ici ni chez qui nous allions loger. La seule chose qu'elle m'avait dite à l'atterrissage était de ne pas me comporter en enfant gâté pendant ce séjour.

Le taxi s'était garé devant un petit portail criblé de rouille, dans un quartier qui me parut populeux et misérable. Des rigoles d'eaux sales et usées coulaient entre les maisons aux toits de tôle, des sacs plastique traînaient dans les caniveaux et sur les pistes de terre battue, une fine pellicule de poussière rouge s'était déposée partout.

Une femme âgée est venue à notre rencontre : longue robe, épaisses lunettes de vue, coupe de cheveux stricte et aux reflets huileux qui lui donnait l'air sévère. Elle et ma mère se sont longuement embrassées, poitrine contre poitrine, se palpant les bras et le dos tout en ânonnant une litanie de salutations en kinyarwanda. La femme s'est ensuite tournée vers moi, a fait une pause pour m'observer des pieds à la tête, des larmes sont montées très discrètement dans ses yeux derrière ses verres à double foyer, puis elle m'a embrassé encore plus longuement en répétant mon prénom et en récitant de nouvelles formules que je ne comprenais évidemment pas. Je demeurais interdit face à cette étreinte appuyée. Ma mère a dit : « Milan, je te présente Mamie. C'est ma mère. » C'était tellement brutal et invraisemblable que l'information a mis du temps à parvenir jusqu'à mon cerveau.

Nous étions déjà dans la petite maison de Mamie quand j'ai compris qu'il s'agissait de ma grand-mère. Ma mère ne m'avait jamais parlé d'elle et j'étais anesthésié de la découvrir aussi subitement. Une jeune fille employée de maison est venue prendre nos valises pendant que nous nous installions au salon. Dans la pièce exiguë, je me suis assis dans un fauteuil en face de ma grand-mère. Elle me fixait avec étonnement, une main recouvrant sa bouche, tout en faisant un petit bruit de gorge semblable au démarrage d'un moteur « hum hum hum hum hum ». Plongé dans l'inconnu, je ne savais pas comment me tenir et me comporter. Pour la première fois, j'éprouvais soudain le trouble des origines. J'étais porteur d'un mystère, d'une filiation aux mille ramifications que cette petite femme, si éloignée de moi, incarnait comme une évidence nouvelle.

Après ces instants de découverte et d'observation réciproque, Mamie m'a parlé en français, à ma grande surprise :

— Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Elle me vouvoyait.

— De l'eau, s'il vous plaît, ai-je répondu après m'être éclairci la gorge, en adoptant le ton d'un enfant sage.

Ma grand-mère a dit quelques mots rapides à ma mère en kinyarwanda.

— Mamie aimerait que tu prennes un Fanta ou un Coca, a expliqué ma mère.

Puis elle a ajouté, comme si elle me parlait en aparté :

— C'est plus poli.

— D'accord, un Coca, ai-je demandé, sans bien comprendre en quoi cela pouvait être plus poli.

Ma grand-mère a souri, satisfaite, puis elle a appelé la jeune employée de maison : « Joséphine ! » La fille est arrivée aussitôt, ses sandales raclant le ciment. Mamie lui a passé commande avant de lui remettre quelques billets sortis de son soutien-gorge et de l'envoyer acheter les boissons.

Pendant que Mamie et ma mère discutaient calmement en kinyarwanda comme si elles s'étaient vues la veille, j'observais le salon, pièce sombre aux minuscules fenêtres parées d'épais barreaux en fer, au plafond bas et aux murs nus, à l'exception de quelques images pieuses. La sensation d'exiguïté était renforcée par la présence de gros meubles en bois : une table entourée de chaises dépareillées, un vaisselier dont quelques vitres étaient brisées, trois fauteuils vétustes en simili-cuir et un canapé recouvert d'un film plastique. Nous étions en fin d'après-midi et dehors la lumière déclinait rapidement. Réunies après un quart de siècle, la mère et la fille continuaient de discuter à mi-voix. Je vivais en dehors de leur espace de communication. Elles se parlaient avec des voix monotones et leur échange était ponctué d'interjections faites de « hum », « hé », « yo », comme des signes de politesse ou d'approbation qui semblaient vouloir dire « je t'écoute, je suis là, poursuis ton histoire... » Je retrouvais chez Mamie la même retenue que chez ma mère. Une forme de contenance maîtrisée proche de la rigidité.

La jeune fille est revenue, a décapsulé les bouteilles une à une, un Coca et deux Fanta orange. La nuit est brusquement tombée. Nous étions à présent dans le noir. Joséphine a apporté une lampe à pétrole qu'elle a déposée sur la table basse. Elle faisait des allers-retours incessants, venant chercher des ustensiles de cuisine dans le vaisselier sous le regard autoritaire de ma grand-mère. Dans la cour, que j'apercevais depuis ma place, je pouvais l'observer s'activer autour de quelques casseroles qui cuisaient sur du charbon ardent. Lorsque j'ai demandé à aller aux toilettes, ma grand-mère a de nouveau appelé Joséphine pour qu'elle m'indique le chemin. J'ai suivi la jeune fille et elle a pointé du doigt une porte en tôle au fond de la cour qui se fermait de l'intérieur à l'aide d'un clou pivotant. En entrant, une forte odeur d'excréments et d'urine m'a attaqué les narines. Dans la pièce, éclairée faiblement par une bougie posée dans un renforcement du mur, j'ai tout de suite repéré les cafards et les grosses mouches autour du trou répugnant qu'observaient des geckos immobiles au plafond. Perdu, je me demandai tout à coup ce que je faisais ici, dans cette pièce pestilentielle. Tout me bloquait : l'odeur nauséabonde, les insectes dans la pénombre, la texture humide et imprécise des murs, du sol et du plafond. C'est à ce moment-là que j'ai entendu des exclamations et une voix d'homme en provenance du salon. Toujours concentré, respirant par la bouche pour ne pas inhaler les miasmes aux exhalations écœurantes qui pénétraient malgré tout ma gorge et mes poumons, j'ai éprouvé un haut-le-cœur si puissant que j'ai dû mettre la main devant ma bouche pour éviter de vomir. Alors j'ai renoncé, je pouvais encore attendre après tout. J'ai refermé ma braguette à la hâte pour m'enfuir de cet endroit à jamais.

Un jeune homme élancé se tenait debout au milieu du salon. Il parlait en kinyarwanda avec ma mère et lui a remis une enveloppe aux contours bleu blanc rouge. Quand il s'est retourné, il m'a regardé et a dit :

— Milan, c'est comment ?

— Ça va, j'ai répondu, un peu hésitant.

Il a fait un léger mouvement de la tête et là, dans la lueur pâle de la pièce, j'ai remarqué l'épaisse entaille qui fendait son crâne.

— Tu ne me reconnais pas ? a-t-il lancé en souriant.

Je n'osais pas prononcer son prénom. Le choc était trop brutal. Ma mère, encore une fois, ne m'avait préparé à rien. Devant mon silence ébahi, il a poursuivi :

— C'est Claude.

Le petit garçon que j'avais connu avait disparu. Claude était maintenant aussi grand que moi, le corps mince, athlétique, et il parlait d'une voix grave, douce et posée. Je restais silencieux, légèrement étourdi par cette apparition. Ce retour du passé.

— Bravo pour ton français impeccable, s'est exclamée ma mère.

— L'école des Jésuites est la meilleure pour apprendre le français, a précisé ma grand-mère. Beaucoup de discipline.

Avant le dîner, ma grand-mère a demandé que l'on se tienne les mains pour dire le bénédicité, rendant grâce à Dieu de nous avoir réunis après tant d'années. Puis nous avons entamé un repas composé de riz, de haricots rouges au beurre rance et d'une sauce tomate à la viande de bœuf. Le souvenir des latrines au fond de la cour me coupait l'appétit, mais Mamie me répétait « Mangez, mangez » toutes les deux minutes en me regardant avec une tendresse qu'elle ne réservait qu'à moi et que je trouvais quelque peu oppressante. La conversation en kinyarwanda entre ma mère, Claude et Mamie était obscure et entrecoupée de longs silences pesants. Dans cette soirée de retrouvailles sans rire ni exaltation, la discussion était si monotone que le temps paraissait figé. Je luttai pour réprimer des bâillements intempestifs. La nuit était tombée depuis à peine deux heures mais entre la demi-obscurité et le calme des échanges, j'avais la sensation qu'il était déjà très tard. Alors, voyant ma fatigue, ma mère m'a encouragé à aller me coucher.

La chambre, celle de Claude, était une pièce étroite et spartiate, avec un lit simple et des vêtements empilés dans des gros sacs en toile. Je me suis allongé sur le matelas en mousse affaissé en son centre et, terrassé par la fatigue et les émotions de la journée, je me suis aussitôt endormi. Bien plus tard, dans la nuit, j'ai senti Claude me rejoindre dans le lit. Avec la forme du matelas, on s'est retrouvés l'un contre l'autre dans une proximité gênante pour des garçons de notre âge. Je sentais son souffle chaud sur mon visage. J'ai tourné ma tête vers le mur. J'étais maintenant réveillé mais je n'osais pas bouger. À cause de la chaleur dans la pièce, des moustiques et de la promiscuité dans ce lit inconfortable, impossible de me rendormir.

La nuit fut longue à me demander ce que je faisais ici. Ma présence en ces lieux me paraissait irréelle, une expérience d'une étrangeté proche du rêve. J'étais dépaycé au sens propre du terme, c'était terrible et excitant à la fois, je voulais m'enfuir par peur de l'inconnu et rester pour découvrir ce monde nouveau. Aux premières lueurs du jour, alors que résonnait l'appel à la prière d'une mosquée toute proche, j'ai senti mon corps se détendre enfin et le sommeil revenir à moi.

7.

J'avais dû dormir trop longtemps car au réveil il n'y avait plus personne, juste Joséphine qui balayait la cour. J'ai voulu me doucher, mais quand elle a déposé une bassine en plastique remplie d'eau chaude devant la porte des latrines, j'ai compris que cet endroit ignoble servait aussi de salle de bains. C'était au-dessus de mes forces, alors j'y suis resté le temps de vider ma vessie en retenant ma respiration avant de me débarbouiller sommairement le visage au robinet de la cour et de remettre mes habits de la veille. Puis je suis retourné m'allonger dans mon lit pour bouquiner un manga, mon walkman sur les oreilles. Claude est arrivé en fin de matinée et m'a tendu un papier sur lequel il y avait un mot de ma mère : « Milan, je n'ai pas voulu te réveiller. Je fais l'aller-retour à Butare pour récupérer des papiers administratifs. À ce soir. Maman. »

— C'est quoi Butare ?

— Une ville dans le Sud. La région de ta mère.

— Ah...

— Tu fais quoi ?

— Rien. Tu sais où je peux changer de l'argent ? J'ai quelques francs français.

— Ouais... Mets tes chaussures, tu vas venir avec moi. J'ai une course à faire dans le quartier.

J'ai sauté du lit, enfilé mes baskets, glissé une partie de mes billets dans ma chaussette droite et nous sommes sortis, sous le soleil de midi et la luminosité blanchâtre de la saison sèche qui me faisait plisser les yeux. Il y avait du monde, de la circulation et partout cette poussière rouge et volatile qui me prenait à la gorge. On a remonté une longue avenue sans trottoirs. J'essayais de faire attention aux bouches d'égout grandes ouvertes, aux caniveaux profonds emplis d'immondices, aux voitures et aux minibuses qui nous frôlaient et klaxonnaient à tout-va. Devant une pharmacie, Claude m'a dit de l'attendre dehors. Aussitôt, un enfant sale, pieds nus, déguenillé, des croûtes sur le crâne,

guidant un vieillard aveugle aux yeux purulents et aux dents gâtées, s'est approché de moi pour me demander de l'argent. L'enfant insistait, dirigeait la main du vieillard pour qu'il me touche le bras. Le petit répétait en boucle « donnez-moi l'argent, donnez-moi l'argent ». Des badauds s'arrêtaient et observaient la scène avec curiosité. Je disais non mais l'enfant insistait et le vieillard ne me lâchait pas. Je commençais à paniquer car une petite foule s'amassait autour de nous en riant et commentant la situation. Je pensais aux quelques billets dans ma chaussette mais je ne pouvais pas les sortir à cause de tous ces yeux sur moi. Quand Claude est revenu, il a chassé les mendiants avec autorité et nous avons poursuivi notre chemin, mettant fin au spectacle. Partout où nous passions, les gens me dévisageaient sans retenue, se retournant sur mon passage, continuant à me regarder même lorsque j'étais déjà loin, ou interrompant des discussions pour me fixer, impassibles, sans méchanceté apparente mais sans jovialité non plus, le regard pénétrant et souvent étonné. C'était déroutant et oppressant.

— Pourquoi tout le monde me dévisage ?

— Quoi ?

— Mais regarde, tout le monde me fixe, c'est flippant ! Pourquoi ils font ça ?

— Ah ça... C'est parce que tu es blanc.

— Blanc ? Pas du tout. Je suis autant blanc que noir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? T'es blanc. Pur blanc. Comme ta mère d'ailleurs. C'est une Noire devenue blanche.

— N'importe quoi... Ma mère est aussi noire que toi.

— Ta mère, rien qu'à ses manières, sa démarche, ses habits, on sait très bien qu'elle est blanche. C'est comme toi, tu ne peux pas le cacher. Faut accepter, c'est tout, pas besoin de se vexer.

— Je ne suis pas vexé. Je dis simplement que je suis métis.

— Quoi ?

— Je suis métis.

— Ah oui, métis... Oublie ça. T'es un muzungu. Blanc comme neige, c'est tout. Métis, ça n'existe pas.

Nous avons quitté la grande chaussée asphaltée, descendu des routes en terre, pour nous enfoncer dans des quartiers encore plus denses, agglomérats de petites maisons en ciment ou en torchis aux toits de tôle ondulée, serrées les unes contre les autres. Après des dizaines de kiosques vendant piles, papier toilette, sel et boissons, quelques salons de coiffure, un cybercafé, une boucherie, une ou deux quincailleries et un garage au sol imbibé d'huile de moteur, nous nous sommes arrêtés devant une petite maison, seulement distincte par sa terrasse donnant sur la rue, et fermée par de grosses grilles. À l'intérieur, Claude a envoyé un gamin chercher un certain Papi.

— Le mec Papi va te faire le change. Tu peux lui faire confiance.

L'homme est arrivé avec pour unique vêtement une serviette autour des hanches. Le regard ensommeillé et la peau de la joue froissée par la marque d'un oreiller, il semblait avoir été arraché à sa sieste. Après quelques paroles ressemblant vaguement à une négociation, le type a quitté la pièce puis il est revenu avec une calculatrice et un sachet en plastique bourré de francs rwandais. Il a tapé vite et fort sur les grosses touches de la machine, puis m'a mis un chiffre plein de zéros sous les yeux. J'ai dit oui de la tête même si je n'avais aucune idée du taux de change, faisant juste confiance à la recommandation de Claude. Une fois la transaction effectuée, je suis ressorti avec une enveloppe en kraft bombée de billets. Claude m'a dit de faire gaffe et de planquer l'enveloppe sous mon tee-shirt. On a fait quelques mètres dans la rue, où il saluait tout le monde comme un élu local et on a bifurqué dans une venelle boueuse aux relents d'urine, sorte de long couloir entre des murs en crépi surmontés de tessons de bouteilles. Le passage débouchait sur une grande cour bordée d'habitations en piteux état. Un grand avocatier planté au milieu apportait un

peu de gaieté à ce décor misérable de baraques à la peinture écaillée. Des radios grésillaient à chaque coin de la concession et une nuée d'enfants, garçons et filles, entre huit et vingt ans, me regardèrent avec étonnement. Le sol de la cour était un capharnaüm jonché d'objets hétéroclites, un fouillis inimaginable de pièces détachées, moteurs, châssis, pneus de camions, tas de ferraille, réfrigérateurs, planches à moitié pourries, chaises cassées, bidons jaunes et bâches en plastique du HCR. On aurait dit qu'un ouragan avait soufflé sur un vide-grenier. Des gamins assis par terre fabriquaient des petites voitures avec du fil de fer, des lanières de caoutchouc et des capsules de bouteilles, quand d'autres, juchés sur le toit, essayaient de faire voler des cerfs-volants en sacs plastique. Dans un coin, de jeunes adolescents, torse nu, pratiquaient des exercices de musculation avec des haltères en ciment moulés dans des boîtes de conserve, d'autres étendus sur des nattes à l'ombre de l'arbre somnolaient ou sniffaient de la colle. J'ai suivi Claude dans une des petites maisons. Il m'a fallu quelques secondes pour m'adapter à l'obscurité et à l'odeur de renfermé. Puis quelqu'un a toussé et j'ai remarqué un homme dans la petite vingtaine, allongé sur un grabat. Autour de lui, une quantité faramineuse de cassettes VHS, de disques et surtout de livres encombraient la pièce du sol au plafond. Claude a donné des paquets de médicaments à l'homme, qui s'est adossé au mur. Joues creusées, crâne rasé, corps sec, avec des airs de taulard, je trouvais l'inconnu plutôt inquiétant. Un léger sourire aux lèvres, il nous a fait signe de nous asseoir sur deux tabourets qui traînaient par là. Il avait une voix grave, grumeleuse et une diction lente, presque compassée.

— Comment t'appelles-tu ?

— Milan, ai-je répondu, sans être sûr qu'il s'adressait à moi en raison de son fort strabisme divergent à l'œil gauche.

— Comme Milan Kundera, a-t-il dit crânement.

— C'est ça.

— Tu as lu *L'Insoutenable Légèreté de l'être* ?

— Non. C'est mon père qui aime bien je crois, c'est pour ça, le prénom.

Il avait toujours cet étrange rictus qui me mettait de plus en plus mal à l'aise.

— Moi, je m'appelle Sartre, comme Jean-Paul.

— Enchanté.

— Tu connais ?

— Quoi ?

— Jean-Paul Sartre ?

— Non, pas vraiment...

Je me souvenais vaguement d'un bonhomme sur des photos noir et blanc avec une tête de crapaud, toujours cravaté, une pipe aux lèvres, de grosses lunettes d'intello, une raie sur le côté et, bien sûr, un strabisme divergent.

— C'était un écrivain, un philosophe, un dramaturge, un intellectuel très engagé. Toi qui es français, tu dois connaître !

Son air pédant commençait à me crisper mais je tentais de ne rien laisser transparaître.

— Ça ne m'intéresse pas trop les écrivains et les bouquins...

— Qu'est-ce qui t'intéresse alors ?

— La musique.

— Ah ! La musique ! Quel genre ?

— Le rock, surtout.

— Je me rappelle, tu te roulais par terre dans ta chambre et tu sautais dans tous les sens ! a pouffé Claude.

J'étais troublé que Claude se souvienne avec gaieté de ces moments, lui qui à l'époque était si absent, muré dans son silence. Le garçon qui se tenait devant moi n'avait plus rien à voir avec celui que j'avais connu quatre ans plus tôt. Pourtant je partageais avec lui des souvenirs. Cette pensée me rassura et me rendit heureux. Elle donnait un peu de sens à ma présence ici.

Sartre se leva. Il était en slip. Son corps maigre accentuait son air malade.

— J'ai la malaria, a-t-il dit en se grattant la tête et en scrutant la pièce comme s'il cherchait quelque chose. Mais avec les antibiotiques que Claude vient de m'apporter, je vais guérir vite et bientôt on pourra aller boire des coups dans les bars du quartier !

Il fouilla dans un tas de vinyles, en trouva un qu'il plaça sur un tourne-disque que je n'avais pas remarqué dans ce bazar. J'ai reconnu Pink Floyd, un des seuls groupes de rock que mon père, fan de jazz, aimait écouter.

— Vas-y, montre-nous comment tu dances, a lancé Sartre.

— Hein ?

— Tu dances, non ? Fais-moi voir alors.

— Mais c'était y a longtemps. Je ne fais plus ça. Et puis c'est trop chelou, on se connaît depuis deux secondes et tu me demandes de danser.

Claude et Sartre se sont mis à rire. Je n'arrivais pas à savoir s'ils se moquaient de moi.

— Promets-moi alors que quand j'irai mieux, tu me montreras.

— Ouais, ouais... On verra.

J'avais envie d'aller aux toilettes mais je présumais qu'ici la situation devait être encore pire que chez Mamie. Sartre s'est rassis sur son matelas et s'est servi un verre d'eau.

— C'est ta première fois au Rwanda ?

— Ouais, je suis là avec ma mère. Elle est rwandaise.

— Oui, je sais, ta mère, la sœur de Claude.

— Non, la tante.

— Ce n'est pas ma tante, c'est ma sœur, a dit Claude en me regardant, étonné.

— Quoi ? Mais elle m'avait dit que tu étais son neveu. Et puis comment elle pourrait être ta sœur ?

— C'est ma grande sœur, je te dis.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Venancia est ma grande sœur.

— Mais c'est impossible. Vous avez presque trente ans de différence. Je veux dire, comment Mamie...

— Je ne suis pas le fils de Mamie mais de ton grand-père Emmanuel, le père de ta mère.

— Mon grand-père Emmanuel ?

— Quelle histoire ! Ton oncle a le même âge que toi, a ricané Sartre.

C'était trop. Je refusais de comprendre.

— Mais... ton père et ta mère, où sont-ils alors ?

— Je suis orphelin. C'est Mamie qui m'a recueilli, il y a quatre ans, quand vous m'avez renvoyé au Rwanda.

Dans cette dernière phrase, j'ai décelé une pointe de reproche, ou alors c'était ma culpabilité qui me la faisait interpréter ainsi. À nouveau, j'étais mis devant le fait accompli. J'avais pris l'habitude

de ne pas poser de questions alors je n'osais pas ouvrir la discussion devant Sartre, et puis je voyais que cela gênait Claude. Cette discussion nous renvoyait brutalement à 1994 et il était peut-être trop tôt pour en parler.

L'arrivée d'un homme entré sans s'annoncer a coupé court au malaise. Il a tendu une petite pile de livres mais Sartre n'y a jeté qu'un coup d'œil avant de tous les lui rendre, à l'exception d'un seul.

— Tu peux garder les autres, ce sont des bondieuseries. Celui-ci je te l'achète pour mille.

— Deux mille, chef, a répliqué l'autre.

— Mille cinq cents, dernier prix.

Sartre a attendu qu'il s'éloigne suffisamment pour se réjouir.

— Les gens n'ont aucune idée du prix d'un livre. Il vient de me vendre les œuvres complètes de Saint-John Perse en Pléiade pour le prix d'une bouteille de bière.

— Tu es collectionneur ? ai-je demandé pour faire semblant de m'intéresser, même si j'étais encore troublé par la révélation de Claude.

— Non, je suis un chevalier. Je sauve la culture universelle de la barbarie.

— Ah, ok... Mais sinon, tu en fais quoi de tous ces livres ? Tu les vends, après ?

— Les vendre ? À qui ? Les gens ne lisent pas. À part la Bible, et encore, de très mauvaises traductions.

— Mais alors, d'où viennent ces bouquins ?

— Des Blancs évacués pendant le génocide. Ils sont partis en vitesse dans les premiers jours en embarquant leurs animaux de compagnie et en abandonnant sur place tout le reste, leurs employés de maison, leurs voitures, leur électroménager, leur musique et leurs livres. Je n'ai fait que sauver ce qui allait terminer dans le grand feu de la folie humaine.

Claude, qui voyait que la conversation commençait à me taper sur le système, a mis fin au verbiage lyrique et mégalomane de Sartre en lui disant que l'on devait y aller.

En retrouvant l'animation des rues, je me suis détendu et j'ai repris la discussion :

— Comment as-tu rencontré Sartre ?

— C'est lui qui m'a sauvé puis m'a recueilli pendant le génocide. C'est le grand frère des orphelins. Tu as vu, chez lui c'est le palais des mayibobo, la maison des enfants de la rue, le refuge des gamins abandonnés. Il prend soin d'eux, les protège.

— Et comment est-ce qu'ils vivent ?

— Comme tout le monde. Système D. Les gosses vont mendier en ville ou bien ils font des petits trafics. Rien de grave. Puis ils mettent tout ça dans un pot commun que Sartre gère pour toute la communauté.

J'écoutais Claude me raconter l'histoire de Sartre et des enfants du Palais alors que j'aurais voulu parler du reste, de ma mère, de ses parents, de Mamie, de son retour au Rwanda. Mais c'était trop. Trop tôt, trop important, trop difficile. Je me sentais fatigué, j'avais juste envie d'utiliser des toilettes propres, de dormir dans un lit douillet et confortable et de prendre un bain parfumé dans une salle de bains qui ne sente pas la pisse et la merde.

8.

Les jours passaient et ma mère n'était toujours pas rentrée à Kigali. Un matin, elle a appelé sur le téléphone fixe de Mamie, la communication passait mal, les phrases étaient entrecoupées : « ... Milan... je suis toujours bloquée... Butare... affaires urgentes à régler... je t'expliquerai... me passer Mamie... » Mamie a pris le combiné et elles ont parlé longuement. La conversation avait l'air tendue et Mamie était sombre lorsqu'elle a raccroché.

— Maman a dit quand elle revenait ?

— Je ne sais pas. Avec Venancia toujours beaucoup de problèmes.

Elle était contrariée et ne faisait que tchiper en marmonnant. Elle a houspillé Joséphine, entrée pour déposer deux thermos de thé. Un pour le petit déjeuner et l'autre que Mamie emportait à l'hôpital. Elle travaillait comme infirmière au Centre hospitalier de Kigali et je ne la voyais pas beaucoup. Elle rentrait à des heures où Claude et moi étions dehors, souvent chez Sartre où l'on passait le plus clair de notre temps. On écoutait de la musique toute la journée et je découvrais de nouveaux styles comme le highlife, l'afrobeat, le funk, la soul, la rumba. Claude préférait éviter Mamie autant qu'il le pouvait. Il la trouvait dure et autoritaire. Il m'avait plusieurs fois laissé entendre que ma mère s'était exilée pour échapper à sa mère autant que pour fuir les violences. Moi je m'en fichais, je me levais tôt pour prendre mon petit déjeuner avec elle. C'était le seul moment où je pouvais en apprendre un peu plus sur elle, même si elle non plus n'aimait pas trop se dévoiler.

— Mangez ! Mangez ! a insisté Mamie une fois à table.

— Merci Mamie, les mangues sont délicieuses.

Elle a souri. C'était une satisfaction presque physique chez elle de me voir manger. Elle était fière de mon appétit.

— Les hommes doivent manger ! Très important !

Elle avait un avis arrêté sur tous les aspects de la vie. Ses phrases constamment injonctives m'amusaient, tout comme son obsession pour le prix du sucre. Elle mettait quatre grandes cuillères de sucre dans sa tasse de thé et elle buvait du thé toute la journée.

Quand ma mère avait fui le Rwanda, en 1973, Mamie était partie de son côté au Burundi pour s'installer dans un quartier de réfugiés rwandais, à Bujumbura. Là-bas, elle s'était occupée des enfants de son frère et de quelques cousins. Elle avait travaillé à l'hôpital et, au bout de quinze ans, elle avait réussi à acheter une modeste maison. Après le génocide, elle était revenue vivre au Rwanda. Elle disait que la vie au Burundi était plus facile qu'au Rwanda. Quand je lui demandais si elle regrettait le Burundi, elle me répondait : « Le Rwanda c'est mieux, ici je suis chez moi mais le sucre est trop cher. » J'aurais voulu lui poser plein de questions mais son français était trop rudimentaire et nous restions à la surface des choses. Malgré tout, j'apprenais à la connaître. Mamie était pieuse, elle se rendait chaque dimanche matin à l'église. Elle nous demandait de l'accompagner mais Claude refusait catégoriquement. Il affirmait que l'Église du Rwanda s'était rendue complice du génocide, que de nombreux membres du clergé avaient trempé dans les massacres et qu'il ne se voyait pas prier dans des lieux qui avaient servi d'abattoirs. Il préférait vivre sa foi tout seul, de son côté.

Un dimanche, je décidai d'accompagner Mamie. Claude ronflait toujours quand nous avons quitté la maison de bonne heure. Nous étions encore rentrés tard la veille et je cuvais mes excès, si bien que ce fut un véritable calvaire de ne pas m'endormir à la messe, près de deux heures à entendre du kinyarwanda, assis sur des bancs inconfortables dans la moiteur et la promiscuité. Seuls les sublimes chants de la chorale me permirent de rester plus ou moins éveillé. À la sortie, le parvis de l'église était plein à craquer et Mamie me présenta fièrement à ses amies, des vieilles dames endimanchées qui s'étonnaient de ce petit-fils à la peau blanche qui ne parlait pas un mot de kinyarwanda. J'étais une attraction, le fruit étrange d'un tortueux arbre généalogique.

Ce soir-là, au Palais, après quelques bières, j'ai dit à Sartre que j'étais impressionné par sa collection de musique. Alors il a commencé à raconter :

— À l'époque, il y avait un type nommé Fiston qui avait étudié en Allemagne. Il était rentré au pays avec une sacrée collection de disques qu'il avait fait venir par l'océan dans un grand container. Le voyage avait pris des mois mais le jour où les vinyles étaient arrivés à Kigali, ce fut un événement. On n'avait jamais vu pareille collection dans le pays ! Même la radio en avait parlé. Quand Fiston a été massacré avec sa famille en avril 1994, je suis allé chez lui avec des brouettes pour tout récupérer avant que les tueurs ne brûlent la maison. Ce jour-là, j'ai encore sauvé la culture !

— Ah ah ah... C'est une jolie façon de ne pas dire pillage, j'ai lancé en riant.

J'avais à peine terminé ma phrase que j'ai vu une ombre mauvaise passer sur son visage. Il m'a bondi dessus et a commencé à me frapper violemment. Les mayibobo se sont précipités pour le retenir avant qu'il ne finisse de me tabasser. Il était fou de rage, ils durent se mettre à plusieurs pour l'arrêter.

— Tu te prends pour qui ? Venir chez moi me traiter de pilleur, petit salopard.

— Je suis désolé, Sartre, je plaisantais.

— Tu crois qu'ici on plaisante avec ce genre d'accusations ?

— Je suis vraiment désolé. Je ne pensais pas à mal, je t'assure...

Claude a attrapé Sartre par le bras et l'a poussé dans un coin de la cour pour le raisonner. Ma lèvre supérieure saignait un peu, je passais ma langue sur son goût de métal. Je n'osais pas lever la tête. Je voulais rentrer chez Mamie mais je ne savais pas encore me repérer dans le dédale des rues du quartier. Quelques minutes plus tard, Sartre, calmé, est revenu vers moi, l'air embêté :

— Toutes mes excuses, Milan. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je viens seulement de comprendre que tu ne disais pas ça méchamment.

— Ça va, c'est pas grave, j'ai répondu, encore craintif.

On s'est tapé dans la main puis Sartre a sorti quelques billets de sa poche et lancé à la cantonade qu'il offrait une tournée générale de bière de banane. Toute la cour a applaudi en criant de joie et quand les jerrycans d'urwagwa sont arrivés, on a sorti les pailles pour commencer à boire. C'était doux et sucré, on sentait à peine l'alcool. Deux mayibobo ont apporté un grand seau plein de samoussas à la viande de bœuf. Les enfants les trempaient dans un récipient contenant du piment. Quand j'ai essayé, le piment m'a tellement brûlé la bouche que j'ai sautillé sur place en glapissant. La cour, hilare, en a redemandé et moi, pour prouver que je n'étais pas un petit-blanc-chochette, j'ai récidivé. Pour calmer la brûlure, j'aspirais au chalumeau des rasades de bière de banane. Évidemment, Sartre en a profité pour me demander de lui montrer ma danse. L'alcool faisant son effet, j'étais prêt à me lâcher quand Claude est arrivé avec le CD du premier album de Rage Against The Machine.

— C'était bien celui-ci que tu avais à l'époque ? a-t-il dit les yeux pétillants, tout content de l'avoir trouvé dans la collection de Sartre. Je m'en souviens à cause de l'homme qui brûle sur la pochette.

« Je me souviens de l'homme qui brûle », a-t-il répété.

Quand la musique s'est lancée, grisé par l'urwagwa, j'ai retiré mon tee-shirt et commencé à agiter ma tête en tous sens. Au début, tout le monde me regardait bizarrement. Lorsque j'ai donné un coup d'épaule à Claude, il m'en a rendu un si violent que je me suis étalé de tout mon long. Les enfants ont hurlé de rire puis se sont mis à nous imiter. Et la cour du Palais s'est transformée en un gigantesque pogo ! Les mayibobo sautaient partout, se bousculaient frénétiquement, trébuchaient dans la ferraille, tombaient, se relevaient, secouaient la tête tels des marteaux-piqueurs détraqués. Sartre était en slip sur une branche de l'avocatier et remuait le feuillage comme un enragé pendant que dans le poste Zack de la Rocha gueulait « Killing in the name of ». Nous aurions pu nous déchaîner ainsi toute la nuit mais un délestage électrique nous a coupés dans notre élan.

En rentrant à pied chez Mamie, dans la nuit de Kigali piquetée de lumières semblables à des décorations de Noël, Claude et moi bras dessus bras dessous continuions de chanter à la lune nos rages de soullards célestes. Sur le grand boulevard, les prostitués lançaient des œillades aux passants et les poivrots pissaient leurs bières dans le caniveau. À la maison, on s'est faufilé discrètement dans la chambre pour ne pas réveiller Mamie. Le cadran affichait trois heures du matin. J'ai annoncé à Claude que j'avais une surprise pour lui et j'ai sorti de mon bagage la peluche de la fête foraine, celle que je n'avais jamais pu lui offrir. Il a ouvert la bouche de stupéfaction et son visage entier s'est illuminé d'un immense sourire.

— Tu n'as pas oublié. Merci mon frère, tu ne m'as pas oublié...

Il s'est mis à pleurer dans mes bras, se libérant de larmes longtemps ravalées, comme seuls savent le faire les hommes ivres. On s'est endormis l'un contre l'autre, comme autrefois. En frères. Le cœur empoissé de bonheur.

Je dormais depuis peu quand j'ai senti la douleur. Un volcan dans mes intestins sur le point d'exploser. Des remontées acides dans la bouche au goût de piment, de viande et de bière de banane ne laissaient aucun doute sur la cause de cette brûlure soudaine. Dehors, il faisait nuit noire et Claude à côté de moi ronflait bruyamment. J'ai réuni toutes mes forces, bondi hors du lit et traversé la cour à toute vitesse, serrant les fesses, les jambes flageolantes et le corps tremblant, secoué de spasmes violents et de suées froides. Au bord de l'évanouissement. L'instant d'après, j'ai plongé entier dans une dimension nouvelle, dans un autre espace-temps. J'ai appris au cours des heures qui ont suivi qu'une diarrhée, au-delà d'une certaine magnitude, pouvait confiner à l'expérience métaphysique. Vidant jusqu'aux dernières forces de mon corps, j'ai cru mourir, le pantalon aux chevilles, si bien que les latrines de chez Mamie, que je considérais jusque-là comme le pire endroit sur terre, devinrent un lieu refuge, un espace ami, un cocon, qui, cette nuit-là, me sauva la vie en me permettant d'exorciser le mal en moi.

9.

Ma mère ne rentrait toujours pas. J'arpentais souvent seul le quartier où je commençais à trouver mes marques. Je passais du temps dans la cour du Palais à découvrir des disques du monde entier, à disputer des parties de cartes avec les enfants, à apprendre les règles de l'igisoro avec Sartre. J'allais jouer au foot ou au basket au club Rafiki, j'assistais avec Claude à la projection de films de Bollywood au cinéma Mayaka, j'accompagnais Joséphine au marché et Mamie à la messe. Le regard des gens ne me dérangeait plus, je n'y faisais plus attention. Je ne sortais pas du quartier. Kigali se résumait à Nyamirambo. Nyamirambo était Kigali.

Le kiosque au coin de la rue proposait un service de téléphone public. Un jour, je dépensai mes derniers francs en appelant Nadège. Surprise de m'entendre, elle laissa éclater sa joie et m'assaillit de questions :

— Comment ça se passe ? Vas-y, raconte !

— Eh bien, le matin on part chasser le lion dans la savane, l'après-midi on fait des balades en pirogue sur un fleuve infesté de crocodiles et le soir on danse nus autour du feu au son des tam-tams.

— Ah ah ah... T'es trop con ! Non mais sérieux ?

— Je fais rien de spécial. J'ai retrouvé Claude, je te raconterai. On traîne ensemble. On reste dans le quartier, on écoute du son, on boit des coups, on glande. Pareil qu'en France. Je te cache pas que les premiers jours c'était un peu chaud, le dépaysement, la poussière, la chaleur, les moustiques. Et puis ma daronne qui disparaît dès l'arrivée pour régler des trucs administratifs à l'autre bout du pays. Mais bon, maintenant je suis habitué.

— Et les problèmes politiques ? La guerre ?

— Oh ça... J'ai l'impression que c'est de l'histoire ancienne. Les gens n'aiment pas trop en parler d'ailleurs, alors j'évite le sujet. Et toi alors ?

— Versailles, tu connais, je macère dans l'ennui. À part la semaine dernière, la frangine de ma mère, celle qui vit au Mexique, tu sais...

— Ah ouais, l'artiste ?

— C'est ça. Elle a passé quelques jours chez nous. Elle m'a offert un appareil photo, un truc semi-pro et elle m'a trimballée toute la semaine dans des musées et des galeries à Paris. C'est archi cool ! Depuis je n'arrête pas de prendre des photos. Ça me branche à fond.

— Bon je vais te laisser. Y'a le mec du kiosque téléphonique qui me fait signe de raccrocher.

— Ok. La prochaine fois je viens avec toi !

Quand je suis rentré à la maison, Claude n'était pas là. Je l'ai attendu au salon en écoutant Fela Kuti pendant que Joséphine s'activait dans la cour. Elle devait avoir mon âge, mais sa vie n'était qu'une succession de tâches domestiques. Nettoyer, récurer, cuisiner et puis recommencer. Elle travaillait pour Mamie et Claude, sept jours sur sept, du matin au soir, mangeait seule dans son coin, dormait sur une simple natte dans un appentis au fond de la cour, n'avait droit ni à un « merci » ni à un « s'il vous plaît », comme la misérable orpheline d'un conte des frères Grimm. Mamie ne roulait pas sur l'or, alors Joséphine était certainement payée une misère. Elle semblait transparente pour tout le monde. Je ne connaissais pas son histoire et la barrière de la langue m'empêchait de lui poser les questions qui m'intriguaient : d'où venait-elle ? Où vivait sa famille ? Comment s'était-elle retrouvée ici ? À quoi rêvait-elle pour son avenir ? La seule idée qui me soit venue, pour la remercier, moi qui depuis plusieurs jours me faisais servir comme un pacha, fut de la payer pour son travail. Dans ma chambre, j'ai recompté mes billets. Il me restait encore trois cents francs français alors j'ai décidé d'aller les changer chez Papi.

Ne retrouvant pas la maison, j'ai fini par me perdre dans les méandres de Nyamirambo. Sorti de nulle part, un homme qui m'observait tourner en rond depuis un moment est venu à ma rencontre. Il m'a abordé en me demandant ce que je cherchais et quand j'ai répondu « Papi, le cambiste », il a souri :

— Ça tombe bien, c'est mon cousin ! Il habite à l'opposé. Suis-moi.

— C'est ton cousin, vraiment ?

— Oui, oui... Je suis chez lui en ce moment.

— Quelle coïncidence !

— Ou alors c'est le destin, a-t-il dit, amusé.

— Enchanté, je m'appelle Milan.

— Enchanté, Milan. Moi, c'est Alfred.

Papi n'était pas là. Alfred m'a invité à m'asseoir sur la terrasse pour boire le thé en attendant son retour.

— Il a dû aller en ville pour changer ses devises. Il ne va pas tarder.

Alfred avait une beauté froide et énigmatique qui lui donnait un air dur, contrebalancé par son regard doux et son sourire à fossettes. C'était un soldat rwandais basé à Kinshasa depuis que le Rwanda avait aidé le chef rebelle Laurent-Désiré Kabila à s'emparer du pouvoir au Congo, mettant fin à trente-deux ans de règne du maréchal Mobutu. Il avait grandi en exil, à Bukavu, une ville frontalière avec le Rwanda. En 1993, âgé de vingt ans, il s'était engagé dans les troupes du FPR et n'avait connu que la guerre depuis lors. Avec lui, il ne semblait y avoir aucune gêne, aucune crainte, aucun tabou. L'inverse de ce que je ressentais depuis mon arrivée où chaque question, même la plus banale, paraissait susciter une certaine méfiance. Je me surprénais régulièrement à ravalier une parole de peur de blesser, choquer, commettre une gaffe ou paraître indiscret. Alfred ne donnait pas ce sentiment, il était léger et ouvert, il ne correspondait en rien à la représentation que j'avais d'un militaire rwandais.

— Que fais-tu à Kigali ?

— Je suis en permission, je retourne bientôt à Kinshasa. Mais il y a des rumeurs qui s'amplifient selon lesquelles nous allons devoir plier bagage. Les Congolais ne veulent plus de nous.

— Et tu ferais quoi alors ?

— Certainement retourner au front. À l'est. Cette fois pour me battre contre ceux que nous avons mis au pouvoir. Cette guerre est sans fin.

Il avait dit ça sans amertume ni lassitude, de façon presque détachée. Comme s'il était passé de l'autre côté du miroir, là où plus rien ne vous atteint.

— Je ne suis pas fait pour la guerre. Je déteste le combat. Je vais te surprendre : mon rêve était d'être acteur de théâtre. Quand j'étais au lycée, à Bukavu, je faisais partie d'une troupe. On jouait Shakespeare, Racine, Molière, Aimé Césaire, Wole Soyinka...

— Alors pourquoi t'es-tu engagé ?

— Parce que mes grands frères sont partis au front et que ma mère aurait eu honte si je ne l'avais pas fait. Puis il y a eu le génocide, et aujourd'hui, les tueurs vivent à nos frontières. Je n'ai plus le choix. Mes parents ont fui le Rwanda en 1959, lors des premiers massacres contre les Tutsi. Mes frères et moi sommes nés au Congo. Mon père y était professeur de latin et de grec ancien, à l'Athénée de Bukavu. En 1986, il a été licencié. Après ça, il est entré dans une longue dépression, et il est décédé deux ans plus tard, après avoir perdu toute estime de lui-même. Ma mère s'est retrouvée seule pour s'occuper de mes frères et de moi. Entre 1990 et 1993, nous nous sommes tous les quatre engagés dans le FPR. Je suis le seul à être encore en vie. Le chagrin a tué ma mère.

Une heure plus tôt, je rencontrais Alfred par hasard dans la rue parce que je cherchais à changer de l'argent, et je me retrouvais maintenant dans le salon de son cousin, la gorge nouée par l'émotion.

— Je m'excuse de tout te balancer comme ça.

— Non, non, ça va. Je suis content que tu me parles. Mais... pardon si c'est une question idiote : pourquoi tu ne quitterais pas l'armée pour poursuivre ton rêve de théâtre ?

— Je ne peux pas. Tout reste fragile. Regarde ici comme la nouvelle classe politique est arrogante et vaniteuse. Elle ne comprend rien, recommence avec l'affairisme et la corruption comme le régime précédent. Sans parler de tous les génocidaires qui ne pensent qu'à reprendre le pays. Nous n'avons pas autant sacrifié pour laisser la place aux incompetents, aux cupides et aux assassins. Les civils ne savent pas que la paix n'est qu'une guerre suspendue.

— Mais un jour, si tout se termine ?

— Je ne sais pas. Tout est possible. Après le génocide je pensais avoir perdu toute forme de naïveté et de légèreté, pourtant il m'est arrivé une chose miraculeuse.

— Ah oui ? Quoi ?

— J'ai rencontré une femme et j'en suis tombé éperdument amoureux.

Il s'est arrêté de parler comme si, devant ses yeux, cet amour s'incarnait.

— Encore une chose, pourquoi me dis-tu tout ça alors que l'on ne se connaît pas ?

— Parce que je repars demain pour le front. Il est possible que cette fois la mort m'accepte. Alors, je serai un simple souvenir pour toi. Aussi dérisoire que cela puisse paraître, cette pensée me rassure, a-t-il ajouté en riant. De toute façon, je ne crains plus rien. Sauf, peut-être, de ne plus être aimé.

10.

Ce soir-là, c'était encore la bacchanale au Palais. Des mayibobo des quatre coins de la ville s'y étaient donné rendez-vous. Au bout de trois heures de fête, Claude ne tenait déjà plus sur ses jambes et Sartre dansait presque nu au milieu de la cour, une bouteille de Mützig à la main.

— On célèbre quoi, au juste ? j'ai demandé.

— Rien ! On fait des stocks de fêtes, au cas où. On rafistole nos foutues jeunesses gaspillées !

J'observais les gamins s'amuser comme on se venge de tout – des enfances gâchées, des bagarres de rue, des coups de couteau et de machette, des nuits à dormir dehors, des overdoses de colle à sniffer, des familles décimées, de la misère crasse, de l'alcool frelaté, des viols, des maladies, de l'indifférence ou de la pitié des honnêtes gens. Ce soir-là, les enfants se tressaient des lauriers,

chantaient leurs propres louanges, étaient princes et princesses en leur Palais. Toute leur énergie tendue vers la joie simple d'être en vie.

Claude, Sartre et moi sommes allés nous affaler sur la paillasse de Sartre avec des bouteilles de bières et un joint de chanvre. Dès les premières bouffées, on a tous les trois braqué nos yeux mi-clos vers le plafond. Je me suis senti partir à la dérive, incapable d'articuler une parole intelligible ni la moindre pensée rationnelle. Je flottais dans un cumulus au-dessus du pays, dans un nuage de mots porté par la voix de Sartre : « Quand j'étais enfant, mon père, en rentrant du travail, nous rapportait des pâtisseries et des gâteaux de toutes sortes : des soufflés aux fruits, des roulés aux fraises, des mille-feuilles et des meringues, des paris-brest bien crémeux... Mais ce que je préférais par-dessus tout, c'étaient les éclairs au chocolat. Avec mes frères, on l'appelait Papa-Gâteau, notre père. Il était si gentil, si doux, si adorable de nous rapporter toutes ces pâtisseries. »

Dans une brume de rêves, je pilotais un Antonov qui larguait des éclairs au chocolat sur la ville ; la voix de Sartre était un vinyle rayé qui répétait en boucle les mêmes phrases trempées de sanglots. Et Claude hurlait : « On s'en fout de tes foutus éclairs au chocolat ! » J'étais un Mig qui volait en rase-mottes au-dessus de Nyamirambo et je mitraillais le quartier de pâtisseries. Sartre se répandait : « Maintenant que je suis un homme, si je pouvais revoir mon père ne serait-ce qu'une seule fois, si Dieu m'accordait cette ultime faveur, je lui offrirais un succulent éclair au chocolat à mon petit Papa-Gâteau. Une dernière douceur pour lui dire tout l'amour qui me fend l'âme. » Mon avion de chasse était sur le point de s'écraser sur le Palais, et Claude continuait de hurler à l'intérieur de ma tête : « Ta gueule avec tes éclairs au chocolat ! On veut de la bière ! »

C'était presque la fin de l'après-midi quand Claude m'a secoué pour me réveiller. Impossible de me souvenir de notre retour hier soir. Juste des flashes d'une bagarre, d'une bouteille brisée, de Claude qui me ramasse dans le caniveau. J'avais mal au crâne et mon arcade sourcilière était entaillée.

— Bouge-toi, on va au stade !

Sartre nous a rejoints en chemin parmi une foule inquiétante et tumultueuse. Une marée humaine affluait vers un terrain de foot appelé Tapis Rouge en raison de la latérite qui recouvrait son sol. La fin de journée était radieuse et j'étais déprimé. J'avais une affreuse gueule de bois et je suivais le rythme de la marche sans poser de questions, la tête dans le coaltar. Nous avons quitté la foule et sommes entrés dans une parcelle qui jouxtait le stade. Claude m'a fait signe de suivre Sartre, il avait commencé à grimper dans un arbre. Depuis la dernière branche, la vue était totalement dégagée sur le stade, plein à craquer. Toute la ville semblait réunie. Des militaires assuraient la sécurité, repoussant à coups de botte les spectateurs qui franchissaient les lignes du terrain. Je cherchais les équipes de football des yeux, mais tout ce que je remarquai était une curieuse enfilade de poteaux plantés à intervalles réguliers. Il y en avait vingt-deux. Dans un nuage de poussière, une camionnette a roulé jusqu'au centre et des prisonniers en tenue rose sont descendus de la plateforme arrière. Des gardes les ont poussés et les ont attachés aux poteaux, les mains derrière le dos, avant de leur mettre à chacun un sac noir sur la tête. Une rumeur enflait, grondait dans la foule excitée. Au-dessus de nos têtes, des rapaces tournoyaient comme des oiseaux de mauvais augure. Des policiers cagoulés, fusil à la main, se sont postés face aux prisonniers. Un officier a hurlé un ordre que je n'ai pas compris et les policiers ont mis les détenus en joue. Il y a eu un autre mot, lui aussi inaudible. Après les détonations, les corps des prisonniers se sont affaissés, leur tête pendant en avant ou sur le côté. Une clameur de joie et d'applaudissements a suivi. Sartre, à côté de moi, était pétrifié. J'avais l'impression d'assister au tournage d'un film, quelque part un réalisateur allait crier « on la refait ! » et alors les acteurs se remettraient en place. Avec un méchant rictus, Claude a craché en l'air et lancé : « Qu'ils aillent brûler en enfer ! » La foule s'est ensuite dispersée dans les rues de Nyamirambo. Sartre marchait derrière nous et quand on s'est retournés, il avait disparu.

Plus tard, on a envoyé un mayibobo à sa recherche pour lui dire de nous retrouver dans un bar sur l'avenue principale. Il faisait nuit, le rade était faiblement éclairé. Nous étions assis dans une alcôve, en face d'une télé qui diffusait un match de la coupe du monde de football - Pays-Bas-Croatie. La musique était forte et le lieu bondé. Je sentais que Claude ne voulait pas parler du stade. Il m'a simplement dit qu'il s'agissait de génocidaires condamnés à mort, exécutés pour l'exemple, et qu'ils avaient eu ce qu'ils méritaient. Nous buvions nos bières en attendant Sartre et Claude commentait

parfois le match qui n'intéressait que lui.

— C'est quoi tes pronostics pour demain ? a-t-il demandé.

— Oh tu sais... Je m'en fiche un peu du foot.

— Oui mais là ? C'est la coupe du monde quand même ?

J'ai haussé les épaules et repris une gorgée de bière. Je n'avais pas la tête à ça, les images de l'exécution publique repassaient en boucle devant mes yeux. Le sport ne m'avait jamais captivé, au grand dam de mon père. Son truc à lui, c'était la Formule 1. Il ne loupait aucun Grand Prix, il les regardait tous, affalé dans son canapé. Me revint en mémoire ce dimanche après-midi à Versailles, le 1^{er} mai 1994, je m'en souvenais car un groupe de scouts vendaient du muguet au coin de notre rue. J'avais trouvé mon père en état de sidération devant le téléviseur du salon, les deux mains posées à plat sur sa tête. Ayrton Senna, le pilote brésilien, venait de perdre le contrôle de son bolide durant le Grand Prix de Formule 1 de Saint-Marin. En direct, devant des millions de téléspectateurs, il avait percuté un mur de béton à plus de deux cents kilomètres heure. Le soir, aux infos, on avait annoncé sa mort et enchaîné sur un reportage au sujet des massacres en cours au Rwanda et de l'exode de la population. Ma mère était silencieuse et mon père répétait : « C'est horrible ! C'est horrible ! » parlant d'Ayrton Senna.

— Je pense que demain, pour la finale, je serai le seul rescapé de ce pays à soutenir la France, a rigolé Claude.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? a-t-il dit encore plus fort car le volume de la musique venait d'augmenter.

— Pourquoi tu serais le seul rescapé à soutenir la France ?

— Parce que c'est la France.

— Oui ? Et ?

— Tu joues le naïf ou quoi ? a-t-il demandé en me regardant bizarrement. Tu sais ce que la France a fait dans ce pays quand même ?

— Euh... Non...

Il a pivoté pour me faire face, l'air franchement incrédule.

— Tu ne sais pas ce que les Français ont fait ?

— Non...

— C'est pas possible, t'es vraiment largué. Eh bien renseigne-toi !

La serveuse est revenue avec un plateau de Mützig fraîches qu'elle a décapsulées devant nous. Au fond du bar, un groupe de jeunes gens bruyants dansaient un madison sur le tube « Vulindlela » de Brenda Fassie. Claude a bu plusieurs gorgées avant de se tourner à nouveau vers moi.

— Je vais te dire : je soutiens l'équipe de France parce que j'aime la France. Je me souviens encore des rues, de la ville, de comment tout était beau et propre. Un jour, je retournerai là-bas, vivre à Versailles !

Il a lancé cette dernière phrase haut et fort, en bombant le torse et en levant sa bouteille, comme s'il portait un toast à cet espoir.

— Ah ah ah... Tu rêves de Versailles ? T'es pas bien, je te jure. C'est l'angoisse, cette ville, tu es mieux à Nyamirambo, je t'assure.

— Tu ne pourrais même pas vivre ici, alors arrête de raconter n'importe quoi, a-t-il ajouté, soudain agressif. D'ailleurs, tu ne vois rien et tu ne comprends rien. À part tes vacances, tu te fous de tout.

— Mais c'est faux ! Qu'est-ce qui t'arrive de me parler comme ça ?

Claude a bu quelques gorgées en fixant la télévision. Maintenant, les enceintes gueulaient le tube « Loi » de Koffi Olomidé et, sur la piste de danse, un groupe de filles aux mouvements de hanches

expérimentés attiraient sur elles des regards de Tex Avery. Au deuxième but de la Croatie, une seule personne a applaudi. C'était le moment de lui dire ce qui me pesait depuis le début de mon séjour :

— J'aurais voulu que tu restes avec nous en France.

— Laisse tomber Milan, garde ta culpabilité. Vous n'alliez pas vous occuper éternellement d'un orphelin. C'est moi qui m'excuse d'avoir troublé vos petites vies tranquilles.

— Ce n'est pas juste de dire ça. J'aurais mille fois préféré que tu restes, crois-moi. Tu étais devenu comme mon petit frère.

— Ton petit frère ? a-t-il lâché dans un rire sardonique. Mais je suis ton oncle et j'ai mille ans dans mon âme. C'est toi le petit ! Tu n'es qu'un gamin !

Cette fois, il était vraiment en colère :

— Tu viens ici en touriste et tu repartiras en pensant avoir passé de bonnes vacances. Mais on ne vient pas en vacances sur une terre de souffrances. Ce pays est empoisonné. On vit avec les tueurs autour de nous et ça nous rend fous. Tu comprends ? Fous !

Malgré la musique assourdissante, quelques clients au bar s'étaient retournés vers nous.

— Tu vois cette cicatrice sur ma tête, ce n'est rien comparé à la souffrance en moi. Et toi, tu viens là, sans te poser de questions, et ensuite quoi ? Ensuite tu rentreras chez toi pour raconter comment c'est l'ambiance à Nyamirambo, où les filles sont chaudes, la bière est fraîche et les brochettes sont bonnes. Tu rentreras et tu m'oublieras à nouveau.

— Mais explique-moi ce que je dois comprendre, Claude.

— Comprendre, tu dis ? Comment veux-tu comprendre une chose que tu n'essayes même pas de ressentir ? Et puis, putain, laisse-moi, je ne suis pas un guide touristique de la douleur. Débrouille-toi ! Comment tu crois que j'ai fait, moi, quand vous m'avez abandonné ?

Il a fini sa bouteille au goulot, d'une traite. Il s'est levé et s'est dirigé vers les toilettes. Sartre qui arrivait m'a demandé ce qui n'allait pas. Alors je me suis levé à mon tour et je suis parti. Maintenant que je connaissais Nyamirambo, je pouvais rentrer seul à la maison. Dans la rue, personne ne me regardait. C'était la nuit, et comme tout le monde, je n'étais plus qu'une ombre.

11.

Le lendemain, ma mère est revenue de Butare dans l'après-midi et m'a dit de faire mon sac. Il nous restait une semaine à passer au Rwanda et nous allions nous installer chez une de ses amies de jeunesse qui venait d'accoucher. Je me sentais cafardeux. Claude n'avait pas dormi là et la nuit n'avait pas dilué ses paroles de la veille. Dans le taxi, nous sommes passés devant des lieux que je connaissais à présent : le stade Pelé, la paroisse Saint-André, l'église des Adventistes du septième jour, la station Petrorwanda, la mosquée Al-Fatah, le quartier Biryogo... autant d'endroits où j'avais dorénavant des souvenirs au goût d'inachevé.

— Tout s'est bien passé avec Claude et Mamie ? a demandé ma mère qui s'intéressait soudain à moi.

J'aurais pu lui raconter des tas de choses mais j'aurais eu l'impression de me forcer. Peut-être que j'attendais des excuses de sa part, ou au moins qu'elle m'explique son absence. Nous étions dans son pays et je le découvrais à travers les yeux d'autres personnes, ce qui me révoltait pour une raison que je n'arrivais pas à m'expliquer.

— Oui, et toi ? ai-je demandé, pour engager une discussion qui ne viendrait jamais.

— Eh bien, je pensais régler mon problème en une journée mais ce fut plus compliqué que prévu.

— Tu as fait quoi exactement ?

— Je devais récupérer des papiers auprès de l'administration car mon père avait un terrain à Butare que je voudrais donner à Mamie.

— Pour la remercier de s'occuper de ton petit frère ?

Je voulais qu'elle sache que j'étais au courant. Elle m'a regardé, surprise, immédiatement sur la défensive.

— Écoute, je ne connaissais pas Claude avant 1994. J'ai appris son existence quelques jours avant son arrivée en France. Je ne sais pas si tu me reproches quelque chose, mais il faut que tu comprennes que c'était difficile pour moi de gérer cette situation.

— Tu penses que c'est facile pour moi de l'apprendre par hasard ? Et de découvrir l'existence de ma grand-mère dont tu ne m'avais jamais parlé ? J'ai l'impression d'être un étranger dans ma propre famille.

— Mais qu'est-ce que tu crois, bon sang ? Tu es un étranger, Milan. Et moi aussi je suis devenue une étrangère ici. Je ne comprends rien à ce pays. Alors toi, ce n'est même pas la peine d'y penser.

Vexé et exaspéré par sa mauvaise foi, j'ai mis le casque de mon lecteur CD pour couper court à cette discussion qui ne mènerait nulle part. Dans mes oreilles, Freddie Mercury chantait « Find me somebody to love » et à travers les vitres du taxi je découvrais un quartier aux rues tranquilles bordées d'épais massifs de bougainvillées dissimulant de coquettes résidences. La voiture est entrée dans une parcelle où se dressait un gigantesque arbre aux fleurs violettes dont les longues branches ombrageaient une maison en brique rouge. Une femme à la peau claire se tenait debout sur les marches du perron. Elle nous a accueillis avec un sourire qui dévoilait des dents du bonheur. Un peu en retrait, derrière elle, une vieille dame aux yeux recouverts d'un voile bleu pâle et aux cheveux blancs crépus dressés sur la tête était assise dans un siège en rotin.

— Venancia ! s'est exclamée la femme quand ma mère est sortie du taxi. Tu n'as pas changé ! Toujours taille de guêpe.

Elle a embrassé ma mère en la serrant fort dans ses bras pendant que je sortais les valises du coffre et réglais la course.

— Tu dois être Milan, m'a-t-elle dit en me tenant par les épaules. Déjà grand comme ça ! Je m'appelle Eusébie. Mais tu vas m'appeler Tante parce que je suis une amie de ta mère depuis très longtemps.

D'emblée, j'ai aimé cette femme. Son contact naturel, spontané et généreux respirait la joie de vivre.

— Venez, je vous montre vos chambres et après on ira s'installer avec grand-mère Rosalie pour profiter de l'air du soir.

La vieille Rosalie nous a salués par une longue étreinte, comme ma grand-mère le jour de notre arrivée : poitrine contre poitrine, les mains palpant le dos, puis les bras, tout en murmurant des formules de politesse et des bénédictions en kinyarwanda. Ensuite, nous sommes entrés dans la maison, avons traversé un salon simple et lumineux, avant de pénétrer dans un long couloir qui distribuait plusieurs chambres.

— Toi, Milan, tu vas dormir ici. Quant à toi, ma chérie, ce sera en face.

Puis Tante Eusébie nous a fait signe de la suivre en barrant sa bouche de l'index pour que nous gardions le silence. Avec précaution, elle a ouvert la porte de sa chambre, plongée dans une douce clarté de crépuscule que filtraient des rideaux en mousseline. Un rayon de soleil avait réussi à se glisser entre les voilages pour déposer un liseré de lumière sur un berceau où dormait un bébé à la peau claire. Un ange au sourire assoupi.

— Mon Dieu, qu'elle est belle ! Loué soit le Seigneur, a murmuré ma mère, une expression que je n'avais jamais entendue dans sa bouche.

— Je vous présente Stella, a chuchoté Tante Eusébie. Elle a huit jours. Elle est née le 4 juillet, pour la fête de la Libération. Si ce n'est pas un signe, ça !

N'étaient quelques moustiques, on était délicieusement bien sur la terrasse. La haie d'hibiscus, l'odeur de citronnelle, le vent léger des fins de journée dans les collines et la quiétude du quartier qui tranchaient avec l'agitation de Nyamirambo.

— C'est le charme du quartier de Kiyovu, a dit Tante Eusébie en nous servant du thé au lait. On l'appelle la forêt. Les gens disent qu'il y a des serpents. Je n'en ai jamais vu.

— C'est la maison que vous aviez achetée avec Eugène ?

— Oui, il y a vingt ans. Elle a tout vécu, cette maison, mais elle est encore debout, comme moi.

— Eugène est le papa de Stella ? ai-je demandé, même si je savais qu'il était impoli de poser des questions aussi directes dans ce pays, mais je me sentais en confiance avec Tante Eusébie.

Comme je m'y attendais, ma mère m'a lancé un regard réprobateur.

— Non, Eugène était mon premier et mon seul mari, a répondu Eusébie. Il est décédé il y a quelques années. Stella, je l'ai faite toute seule ! Je suis une jeune maman de quarante-trois ans et je n'ai plus de temps pour les hommes. Le ciel m'a pris le meilleur d'entre eux. Après Eugène, plus la peine de s'évertuer à chercher l'homme idéal ou de risquer de se retrouver veuve une seconde fois.

— Que fais-tu, maintenant ? a questionné ma mère.

— Un peu comme tout le monde, je me bats. Je m'occupe de la vieille Rosalie. Elle a vécu en exil pendant trente ans au Burundi avec sa fille. Je ne sais pas si tu te souviens de ma tante Mariana, la mère de ma cousine Yvonne, celle qui était mariée à un Français à Bujumbura ?

— Non, je ne vois pas...

— C'est vrai, tu es partie depuis si longtemps. Bref, Mariana fait beaucoup d'allers-retours au Burundi alors elle m'a demandé de m'occuper de Rosalie qui ne veut plus quitter le Rwanda maintenant qu'elle est rentrée. J'étais ravie de l'accueillir à la maison. On rigole beaucoup. Elle a presque cent ans et tout fonctionne parfaitement là-dedans.

Elle a tapoté sa tempe avec sa main en prononçant cette dernière remarque. Puis elle s'est tournée vers Rosalie pour lui dire quelque chose en kinyarwanda. La vieille a répondu par une phrase qui a déclenché un rire général.

— Qu'est-ce que je te disais, Venancia ! C'est un vrai clown celle-là ! Et puis, j'en apprends beaucoup sur la famille. J'espère qu'elle vivra assez longtemps pour raconter toutes ses histoires à Stella. À part ça, je prends des cours du soir en droit international et en anglais car je ne compte pas rester simple secrétaire toute ma vie. Maintenant qu'il n'y a plus d'hommes dans ce pays, tous en exil, en prison ou dans les fosses communes, on va en profiter pour faire le coup d'État des femmes, non ?

À nouveau, elle a éclaté de rire.

— Tu ne changes pas, Eusébie, toujours pleine de projets. Eugène et toi partagiez cet esprit d'aventure. Après notre fuite, en 1973, vous êtes les seuls téméraires à être revenus pour faire bouger les choses.

— Avec quel résultat ? Tu sais, ma chérie, une partie de moi a disparu en 1994. Mais aujourd'hui, nous n'avons pas le choix, il faut tout rebâtir. C'est le projet de nos kadogo, n'est-ce pas ? Ils se sont battus pour arrêter cette folie. Il faut que Stella et Milan puissent vivre dans ce pays en toute sérénité, en étant fiers d'être rwandais. Pas qu'ils grandissent en rasant les murs et en craignant constamment pour leur vie comme ce que nous avons connu, toi, moi et toute notre génération.

— Tu as du courage, ma sœur, a lâché ma mère. Je ne sais pas où tu vas puiser ta force, mais tu as du courage. Je ne pourrais plus vivre ici.

— Ça te plaît le Rwanda, Milan ? m'a demandé Eusébie en détournant le regard de ma mère, comme si elle ne souhaitait pas la convaincre.

— Oui, oui..., j'ai bredouillé.

— Écoute-moi bien, beaucoup de Rwandais qui ont vécu toute leur existence en exil sont revenus après le génocide. Peu importe ce que l'on te dira, c'est ton pays. Tes ancêtres vivaient sur ces collines et certains ont payé de leur vie pour que tu te sentes chez toi.

Je l'écoutais, éberlué. Me parlait-elle ou essayait-elle de faire passer un message à ma mère ? Ses paroles cheminaient en moi, me réconfortaient. Je n'avais jamais pensé que je pouvais appartenir à un autre pays que la France. Être autre chose ici qu'un touriste, un étranger, un vacancier. Eusébie m'ouvrait les bras comme jamais ma mère ne l'avait fait. Une frontière s'effaçait. J'avais du mal à cacher mon émotion quand on a entendu les pleurs du bébé. Eusébie s'est éclipsée puis elle est revenue et a déposé Stella dans les bras de ma mère.

— Mais elle a les yeux verts ?

Surprise, ma mère a parlé en kinyarwanda à la vieille Rosalie et Tante Eusébie m'a traduit sa réponse car elle a vu ma curiosité.

— Grand-mère Rosalie dit que, dans la tradition, les yeux clairs portent malheur. Moi je réponds toujours à grand-mère que le malheur, je ne le connais que trop bien, il fait partie de la famille.

Puis, en éclatant de rire :

— Milan, à toi de prendre Stella.

J'ai écarquillé les yeux, inquiet. Je n'avais jamais tenu un bébé de ma vie et elle paraissait si fragile.

— Elle est bien trop petite, a confirmé ma mère.

— Si, si, prends-la. Elle vient de rencontrer Venancia, maintenant c'est toi qu'elle veut connaître.

Ma mère ne me faisait pas confiance alors j'ai voulu lui prouver que je n'étais plus un enfant. Les paroles de Claude me revenaient : « Tu n'es qu'un gamin ! » J'ai pris Stella et je me suis assis en soutenant son corps avec mes avant-bras, sa tête déposée dans le creux de mes paumes. L'enfant me regardait de ses yeux verts perçants avec une expression qui ressemblait à un sourire.

— Eh bien, je crois que vous vous êtes reconnus, s'est exclamée Tante Eusébie. Tu es le premier à avoir droit à un sourire !

Stella continuait de me sourire et j'étais bouleversé. C'était comme si mon cœur s'élargissait et se gorgeait d'une douce chaleur. Entre les paroles d'accueil et d'amour de Tante Eusébie et cette enfant que je tenais dans mes mains, j'eus la sensation, l'espace d'un cillement, d'avoir trouvé une famille.

Après le dîner, j'ai débarrassé et lavé la vaisselle. La vieille Rosalie préparait le thé, Eusébie donnait le sein à Stella et ma mère se douchait. Une fois le bébé endormi dans son berceau, nous sommes revenus tous les quatre dans le salon pour un dernier thé avant le coucher. Ma mère semblait fébrile :

— Dis-moi Eusébie, tu te souviens du Nickel Studio, à Bujumbura, tenu par un photographe rwandais du nom de Kamuzinzi ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Avec Eugène, on était allé à Buja en 1989, pour le mariage de son frère. On avait fait un portrait de famille dans ce studio. Il a même été accroché au-dessus de ce fauteuil pendant des années. Et puis, en 1994, en plus de nous massacrer, les tueurs ont détruit nos photos. Il fallait nous effacer à jamais, faire disparaître jusqu'au dernier souvenir de nos existences. Je n'ai plus de photos des miens, même pas une. Je sombre dans le désespoir, quand j'y pense. Tout a disparu, et parfois je crains d'oublier même leurs visages.

Alors ma mère lui a tendu une enveloppe, celle avec les contours bleu blanc rouge que Claude lui avait remise le jour de notre arrivée.

— Kamuzinzi vit à Kigali. Durant la guerre au Burundi, son studio a brûlé et il a tout perdu. Par miracle, il lui restait quelques négatifs sauvés des décombres.

J'étais assis à côté d'Eusébie sur le canapé. Ses mains se sont mises à trembler. Quand elle a tiré la photo de l'enveloppe, un cliché en noir et blanc est apparu sur lequel j'ai tout de suite reconnu le grand sourire d'Eusébie. À ses côtés, comme figés, un homme et quatre enfants, un garçon et trois filles, regardant l'objectif avec sérieux. Un cri de douleur m'a fait sursauter. Ma mère et Rosalie sont aussitôt venues entourer Eusébie qui tenait la photo contre son ventre en s'étouffant de sanglots. Au fond du couloir, le bébé s'est mis à pleurer. Planté au milieu du salon, je ne savais pas quoi faire.

— Va t'occuper de la petite ! m'a ordonné ma mère.

Dans la chambre, la nourrissonne pleurait comme si sa mère lui communiquait sa tristesse. Paniqué, je l'ai prise dans mes bras pour tenter de la calmer. Je lui parlais, je lui disais que j'étais là, comme autrefois avec Claude. Au bout d'un long moment, insensiblement, j'ai senti les pleurs perdre en intensité. Pareil pour Eusébie : plus aucun son ne me parvenait du salon. Stella s'est apaisée, je me suis allongé sur le lit et elle a fini par s'endormir contre ma poitrine. J'avais sombré aussi quand, bien plus tard, ma mère est entrée dans la chambre et m'a chuchoté qu'il y avait un appel pour moi. Elle m'a pris la petite des bras pour la poser doucement dans son berceau. Dans le salon, Eusébie était étendue sur le canapé, la tête sur les genoux de la vieille Rosalie qui lui caressait délicatement le front et les cheveux. Elle dormait paisiblement, la photo près d'elle. Sur la commode, j'ai pris le combiné du téléphone :

— Allô ?

J'entendais des cris, des klaxons, des gens brailler. J'ai répété :

— Allô ?

— Milan, c'est moi, Papa.

— Tu es où ? Je t'entends mal.

— Je suis dans la rue, je t'appelle d'une cabine téléphonique.

— C'est quoi tout ce bruit ?

— Tu n'as pas regardé ?

— Quoi ?

— La finale.

— Ah oui, c'est vrai... Non, je n'ai pas regardé. On a gagné ?

À ce moment-là, un groupe de supporters exaltés a fait irruption dans la cabine, hurlant « On est les champions ! On est les champions ! » et « Zidane président ! ». J'ai entendu une légère bousculade et mon père leur gueuler dessus : « Dégagez, faites pas chier, merde ! » Puis il a repris le combiné :

— Milan, tu m'entends ? Écoute-moi bien. Tu dois écourter ton séjour et rentrer immédiatement. Ton grand-père vient de mourir.

12.

2005

Chaque dernier samedi du mois, depuis mes douze ans, j'étais préposé au lavage des vitres chez mes grands-parents en échange d'un peu d'argent de poche. Au décès de mon grand-père, l'habitude est devenue un rendez-vous immuable avec ma grand-mère restée seule. J'avais maintenant vingt-trois ans et notre rituel n'avait pas varié d'un iota, j'arrivais en début d'après-midi sur les hauteurs de Versailles, elle me préparait un café pendant que je commençais par la grande baie vitrée du séjour, celle qui donnait sur le parc de la résidence et la forêt domaniale, avant de m'attaquer au reste de l'appartement. Ensuite, nous nous installions dans la salle à manger, autour de la table en acajou, sous le portrait de mon grand-père et de reproductions de style Renaissance. Ses doigts perclus de rhumatismes tenaient précautionneusement sa tasse de thé. L'appartement était feutré, lumineux,

y flottait un parfum de lessive à la lavande et de soupe aux choux. Les années passaient mais rien ne bougeait plus ici, ni les objets, ni l'odeur, ni la vue. Le temps s'était figé.

— Comment va Nadège ?

— Bien. Ce soir, c'est le vernissage de sa première exposition de photos dans une galerie, à Paris.

— Formidable ! Tu lui passeras mon bonjour.

— Promis.

— Et ton projet ?

— Ça avance. Mon directeur de mémoire a enfin validé mon sujet sur les tribunaux populaires et la réconciliation. Je pars le mois prochain.

— Seul ?

— Nadège m'accompagne, elle veut trouver un projet sur place. Certainement autour de la reconstruction ou du pardon.

— Et pourquoi pas les gorilles ? C'est bien les gorilles, non ? C'était là-bas que travaillait Dian Fossey, si mes souvenirs sont bons.

— Oui, oui... Mais je ne crois pas que ça l'intéresse trop, la photographie animalière.

— Bon... Et ta mère ?

— Elle n'est pas encore au courant de mon départ. Il faut que je passe la voir mais avec son boulot et mes cours, on ne parvient jamais à accorder nos agendas. Et le téléphone, ce n'est pas son truc.

— Elle sera sûrement ravie d'apprendre que tu y retournes.

— Je ne sais pas... Avec elle, c'est compliqué. Quand on y est allés il y a sept ans, elle m'a laissé seul dans sa famille, et ensuite elle n'a plus jamais reparlé du voyage.

— Vous êtes rentrés en catastrophe, mon petit. Ce n'était pas une période facile...

Elle repensait au décès de mon grand-père et à notre retour précipité pour l'enterrement. Depuis, la vie avait beaucoup changé pour nous tous. Après le divorce, mon père avait démissionné de son boulot de cadre dans une banque, s'était mis à son compte en tant que consultant, et avait rencontré une jeune femme avec qui il s'était installé à Montpellier. Avec sa part de la vente de la maison, ma mère avait acheté un appartement à Versailles-Chantiers et effectué des travaux dans sa boutique. À l'île de Ré, la maison avait été mise en location. En arrivant en fac de droit à Paris, je m'étais installé avec Nadège dans un studio, près de la gare du Nord. Je ne voyais plus beaucoup mes parents, excepté pour les anniversaires et les fêtes de fin d'année. Et encore, mon père surtout, ma mère étant trop occupée avec sa boutique. Je revenais donc une fois par mois à Versailles pour ma grand-mère.

— Et toi, comment vas-tu ?

— Je fais aller. Je m'occupe comme je peux, même si les journées sont longues. Mme Bonnard me rend visite deux fois par semaine, nous faisons une petite balade dans le parc du château. Et le jeudi après-midi, je vais au cimetière dire bonjour à Grand-Père et nettoyer un peu sa tombe. Tu devrais y aller de temps en temps. Figure-toi, hier, j'ai reçu une lettre des anciens de Polytechnique. Ça m'a fait très plaisir.

Elle m'a tendu un papier qui se trouvait sur la pile de courrier. J'ai déplié la lettre. Elle rendait hommage à mon grand-père, à son parcours et à sa carrière, et se terminait par quelques mots de politesse adressés à ma grand-mère.

— Tu vois, sept ans après, ils ne l'oublient pas, a-t-elle murmuré les yeux humides.

— Personne ne l'oublie, Grand-Mère.

Elle a posé sa main sur ma joue.

— Tu es gentil, mon petit. Tu continues de venir chaque mois, de faire des heures de train pour moi. Mais ne te sens pas obligé.

— Je ne me sens pas du tout obligé. Je ferais quoi si je ne te voyais plus ma petite Mamimour ?

Elle a ri car c'était comme ça que je l'appelais quand j'étais petit.

— Je suis contente parce que ton père vient me voir la semaine prochaine. Sans l'autre, cette fois. Je la trouve tellement antipathique celle-là. Et puis vingt ans de différence entre eux...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire, s'ils sont heureux.

— Tu es bien comme ton grand-père, toi, toujours à vouloir le bonheur des autres, a-t-elle souri en me tapotant le dos de la main. C'est pour ça que je t'aime, mon petit.

— Moi aussi je t'aime, Mamimour. Bon, je dois filer, je ne veux pas être en retard au vernissage.

— Oh attends... n'oublie pas tes petits sous, a-t-elle lancé en trotinant vers son sac à main.

— Non, non, garde ton argent. Je n'ai plus douze ans, je n'ai pas besoin d'argent de poche.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? On a toujours besoin d'argent.

J'ai enfilé mon duffle-coat, enroulé mon écharpe autour de mon cou, embrassé son front. J'avais déjà ouvert la porte quand elle m'a retenu par la main et m'a dit, en glissant l'argent dans ma poche :

— Si tu ne veux pas de cet argent, c'est ton problème. Mais alors tu achètes un bouquet de fleurs à Nadège de ma part, c'est un grand jour pour elle.

Dans le bus, je relisais laborieusement des cours de droit. En passant devant la boutique de ma mère, j'ai levé la tête instinctivement. Elle était là, debout sur le trottoir, à l'entrée de son magasin, fumant une cigarette. Elle ne m'a pas vu. J'ai regardé ma montre, hésité quelques secondes car je n'avais pas beaucoup de temps. Mais c'était peut-être le seul moment pour la voir et lui annoncer mon prochain départ au Rwanda. Elle écrasait sa clope sur le bitume et s'apprêtait à retourner travailler lorsque je suis arrivé derrière elle.

— Bonsoir, Maman.

Elle s'est retournée, l'air étonné.

— Milan ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je reviens de chez grand-mère.

Je voyais qu'elle ne savait pas quoi dire, gênée par ma présence soudaine.

— Je sais que tu travailles, je ne veux pas te prendre ton temps, mais comme on n'arrive pas à se voir, je me disais que c'était l'occasion de te faire un coucou.

— Tu as le temps pour un café ?

J'étais étonné qu'elle me le propose. Elle a entrouvert la porte de la boutique pour s'adresser à sa vendeuse :

— Nadine, je m'absente quelques minutes, je vous laisse la caisse.

On s'est retrouvés au bar-tabac voisin, à une table près de la sortie. Elle a commandé deux cafés puis a regardé sa montre.

— Moi aussi je suis pressé, ai-je lâché pour la rassurer.

— Comment va ta grand-mère ?

— Je la trouve en forme.

Elle a hoché la tête. Elle cherchait une nouvelle question à me poser pour éviter de parler de mon père, car elle détestait parler de sa vie et surtout de sa nouvelle compagne, comme de Nadège dont elle n'avait jamais aimé le franc-parler et la spontanéité. Si elle avait pu causer météo ou

programme télé, elle l'aurait fait sans hésiter. Elle a accueilli avec soulagement l'arrivée du serveur et des cafés.

— Tu permets ? a-t-elle demandé en me montrant son paquet de cigarettes.

— Tu fumes, maintenant ?

— Oui, a-t-elle répondu sèchement.

— Ok... Sinon, tu vas bien ? La boutique, ça va ?

— Oui, tout va bien. La routine.

Le laconisme était sa grande spécialité. Rien de ce que je pouvais dire ne déclencherait une véritable conversation. J'étais condamné à des réponses courtes et chacune de mes questions semblait intrusive. Alors j'ai annoncé de but en blanc :

— Je pars au Rwanda le mois prochain.

Son visage s'est figé le temps d'un soupir. Puis elle a repris sa contenance et adopté une expression qui signifiait : très bien, je t'écoute.

— Je vais étudier les juridictions gacaca pour mon mémoire. J'ai eu la confirmation de l'université cette semaine et je compte appeler Tante Eusébie pour loger chez elle, maintenant que Mamie vit à Butare.

Je la sentais terriblement secouée. Ma façon très directe de lui annoncer mes plans devait lui paraître provocante.

— Tu aurais pu me prévenir de tes projets.

— Je préférerais te l'annoncer de vive voix.

— Je ne comprends pas ce que tu retournes faire là-bas.

— Je te l'ai dit, je vais travailler sur les gacaca, les juridictions populaires mises en place par le gouvernement pour juger les crimes du génocide.

— Pourquoi as-tu besoin d'aller jusqu'au Rwanda pour un mémoire ? Tu ne peux pas trouver un sujet en France, comme les autres ? Je ne comprends vraiment pas.

— C'est moi qui ne te comprends pas, Maman. Tu n'es pas contente que j'aille au Rwanda ? Que je m'intéresse un peu à l'histoire de ton pays ?

— Non, parce que tu ne sais pas dans quoi tu t'embarques. Tu cherches quoi, au juste ?

— Je veux savoir, je veux comprendre. Ces derniers mois je me suis beaucoup intéressé à la législation autour des génocides. Depuis la convention de 1948 jusqu'au tribunaux populaires organisés par le Rwanda. Permettre aux villageois de participer directement au jugement sur les lieux des massacres, ça me paraît novateur.

— Tu es tellement naïf, Milan. Je ne sais plus quoi te dire.

— Alors réjouis-toi pour moi au lieu de me décourager.

— Après tout, tu es un grand garçon, tu fais ce que tu veux. Mais je t'aurais prévenu. Et puis, autre chose, je t'interdis de déranger ma famille ou Eusébie. Ils ont déjà leurs problèmes. Si tu vas là-bas, tu te débrouilles. Tu demandes à ton père de te payer l'hôtel. Et aussi, ne va pas remuer le passé. Je t'interdis de poser des questions à ma famille comme un enquêteur de police. Ça ne se fait pas dans notre culture d'être indiscret. C'est impoli. Tu m'as comprise ?

— Non, je ne t'ai pas comprise, Maman. De quoi tu parles ?

— Je te parle du passé qui ne te regarde pas. Donc si tu es venu me trouver pour avoir la gentille bénédiction de ta mère, sache que je désapprouve totalement ce projet.

Elle a écrasé d'un geste nerveux sa cigarette dans le cendrier.

— Je te laisse. Je dois y retourner.

Elle s'est levée, a fouillé la poche de sa veste, en a sorti quelques pièces qu'elle a déposées sur le marbre de la table, puis elle est partie sans un mot, sans un geste, sans un regard. Derrière la vitre, je l'ai observée traverser la rue et entrer dans sa boutique. Avant de me lever et de partir à mon tour, j'ai attendu quelques minutes que mes mains cessent de trembler.

La galerie était noire de monde. Les gens débordaient sur le trottoir, parlaient fort, flûte de champagne à la main. À l'intérieur, j'ai joué des coudes pour retrouver Nadège, en pleine discussion avec une marchande d'art. Enfin j'ai pu la saisir par la taille et l'embrasser. Elle a reculé.

— T'es à la bourre !

— Désolé, j'ai eu un contretemps. Tiens, c'est pour toi.

Et j'ai sorti de derrière mon dos un bouquet de roses acheté chez un fleuriste gare Montparnasse avec l'argent de ma grand-mère.

— Merci, c'est adorable. Mais j'ai l'air conne avec ça dans les mains. Garde-le pour l'instant, tu veux bien ?

Un type est venu la féliciter pour son travail, et ils se sont éloignés car il voulait absolument la présenter à « quelqu'un d'important ». Il ne me restait qu'à picorer des canapés de saumon fumé garni d'aneth au buffet, quand j'ai reconnu une voix :

— De loin, j'ai cru que c'était un Pakistanais qui vendait ses roses !

Je me suis retourné pour me retrouver nez à nez avec le frère de Nadège.

— Très drôle, Hector. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Comme toi, j'ai l'impression : je suis venu pour les petits fours et le champagne.

C'était bien ma chance, être bloqué entre le mur, la table du buffet et Hector qui avalait des amuse-gueules comme un glouton, à moins de quinze centimètres de mon visage.

— Alors, il paraît que le mois prochain t'embarques ma frangine dans le tiers-monde ? Je ne te dis pas comme mes parents sont ravis ! Ils n'arrêtent pas de flipper sur le génocide là-bas.

— Tu peux les rassurer, tout va bien se passer. Le génocide c'était y a dix ans. Le Rwanda est stable depuis.

Je me suis extirpé de ce piège pour rejoindre Nadège devant l'une de ses photos emblématiques, choisie pour l'affiche de l'exposition : une silhouette de femme dans la nuit, face à un immense brasier. Elle parlait à un homme au fort accent américain.

— Daniel, laissez-moi vous présenter Milan, mon « boyfriend », a-t-elle dit dans un gloussement gêné, en mimant des guillemets avec les doigts. Daniel a fait le voyage depuis les États-Unis exprès pour voir mon travail. Il possède la plus prestigieuse galerie de photo contemporaine de New York.

— C'est gentil, chère Nadège. Je ne sais pas si nous sommes la plus prestigieuse, mais nous travaillons avec les meilleurs ! Et nous le faisons avec passion. Je ne vais pas vous prendre plus de temps, merci pour cette magnifique exposition. Vous avez mes coordonnées, alors pensez à ma proposition. Nous serions honorés de vous accueillir chez nous. Je vous souhaite une très bonne soirée.

Dès qu'il a eu passé la porte, j'ai serré Nadège dans mes bras en poussant des exclamations de joie.

— C'est de la folie ! Une invitation pour exposer à New York !

— C'est incroyable ! a-t-elle observé avec une voix qui trahissait son étonnement. Ce type fait la pluie et le beau temps sur le marché de la photo. Je n'en reviens pas.

— On dirait que ça ne te réjouit pas ?

— Il me propose d'y aller le mois prochain...

- Le mois prochain ? Et notre voyage ?
- Je lui ai expliqué, mais il ne peut pas décaler. Il aura ses plus gros clients présents à ce moment-là.
- Tu me plantes ?
- Ne dis pas ça. Tu sais que je veux venir mais je ne peux pas laisser filer une telle occasion...

Des invités qui désiraient une visite guidée de l'exposition nous ont interrompus. J'ai terminé ma coupe de champagne cul sec et l'ai jetée dehors dans une poubelle avec le bouquet de roses. Contrarié, en colère, je me suis assis sur un banc, face à la galerie qui, de loin, ressemblait à une cage en verre où se débattait une faune bruyante et frivole. Le brouhaha de l'exposition se perdait dans le calme de la rue. Vers minuit, une fois les derniers convives partis, Nadège m'a rejoint avec une bouteille de champagne entamée. Elle s'est assise près de moi et sans rien dire, nous avons partagé au goulot un fond de Moët & Chandon dans la tiédeur du soir. Une voiture s'est arrêtée devant nous au feu rouge, vitres grandes ouvertes, crachant les rugissements de Kurt Cobain dans l'autoradio. Avec Nadège, on s'est regardés en souriant. Ce son nous ramenait dix ans plus tôt, au collège, à l'adolescence, aux heures passées sur un banc, collés l'un à l'autre, à s'embrasser et à écouter cette musique enragée qui disait nos joies et nos désillusions.

Je l'ignorais encore, mais nos chemins venaient de se séparer. Nadège ne reviendrait jamais de New York. Là-bas, elle allait rencontrer le succès et l'amour. Un autre amour.

J'allais connaître le vide laissé par son absence, le cataclysme intérieur de la première rupture amoureuse. Avec le temps, mon amour pour elle finirait par s'évanouir, sans jamais vraiment disparaître, laissant une trace en moi, comme on se souvient, des années plus tard, des vers d'un poème appris par cœur dans l'enfance.

Au bout d'une longue minute, le feu est repassé au vert et la voiture a filé, nous laissant seuls avec nos souvenirs.

13.

Il pleuvait sur Kigali quand l'avion a atterri. Dans la foule compacte, j'ai aperçu Claude et nous nous sommes fixés un instant avant de nous étreindre vigoureusement. Pendant toutes ces années, j'avais tant bien que mal gardé le contact avec lui, me débrouillant pour l'appeler depuis les taxiphones de Barbès et de Gare du Nord. Souvent c'était bref, les appels internationaux coûtaient très cher, et puis nous étions timides au téléphone, n'échangions pas grand-chose, que des platitudes et des banalités. Un peu par hasard, j'avais appris qu'allait avoir lieu le procès des assassins de sa famille. Alors mon idée avait germé. J'avais saisi le prétexte du mémoire pour justifier mon voyage et ma démarche. En réalité, je voulais être auprès de Claude dans cette épreuve, car je savais qu'il serait seul. Ni ma mère ni Mamie n'étaient au courant et il ne voulait pas que je leur en parle. Il était brouillé avec Mamie, je ne savais pas pourquoi, et il était resté assez distant de ma mère. Elle m'avait découragé d'appeler Eusébie pour loger chez elle et je ne me voyais pas aller seul à l'hôtel. Claude, qui vivait maintenant au Palais avec Sartre, avait proposé de m'héberger et j'avais accepté sans hésiter, tant je gardais un souvenir mémorable de ce temple de livres, de musique et de fêtes braillardes. Dans le hall de l'aéroport, en attendant que la pluie cesse, Claude, songeur, a fini par dire :

- Nous ne sommes plus des enfants, j'ai l'impression.
- Oui, sept ans, c'est pas rien, ai-je bafouillé.
- Tu ne vas pas reconnaître Kigali, ça construit partout.
- Et le Palais ?
- De ce côté, rien n'a bougé. C'est encore plus bordélique qu'à l'époque.
- Tu m'as manqué en tout cas, ai-je lâché en le poussant de l'épaule.

- Je suis heureux que tu sois là.
- Comment tu te sens, à quelques jours du procès ?
- Tu sais, j’attends ça depuis dix ans... J’espère simplement que je trouverai la force de témoigner. Ce sera la première fois.

La pluie avait cessé. Sur le parking, j’ai respiré à plein nez la fraîcheur de la nuit, son odeur d’humus tropical et de terre mouillée. Une pensée m’a fait tressaillir. Je revenais ici sans ma mère. À cet instant, cela m’a paru insensé. Quand nous avons dépassé la dernière voiture, je me suis arrêté devant la vieille moto déginguée de Claude.

- Tu es venu me chercher avec ce machin ?
- Ouais, c’est mon nouveau job. Je ne bosse plus dans l’agence d’assurances. Le patron était un Rwandais d’Ouganda qui n’aimait pas les rescapés. Alors j’ai démissionné et j’ai décidé de me mettre à mon compte. Je suis taxi-moto maintenant !
- Et où est-ce que je mets ma valise de trente kilos, là-dessus ?

On a traversé Kigali sur l’engin pétaradant, la valise en équilibre entre Claude et moi. La pluie avait repris de plus belle, nous fouettant le visage. J’étais trempé jusqu’aux os mais je sentais la vie bouillir en moi, là, derrière Claude. J’ai reconnu Nyamirambo dès que nous avons pénétré dans le quartier : la grande route, la piste criblée de nids-de-poule et enfin la petite allée boueuse qui menait au Palais. Claude, plein phare, accélérât sur les flaques de boue dans un fabuleux jeu d’équilibriste. Il a annoncé notre arrivée par des coups de klaxon. Dans la cour du Palais, un comité d’accueil impressionnant nous attendait, excité et joyeux. Sartre et tous les enfants des rues, devenus adolescents ou jeunes adultes, se tenaient sous le grand avocatier avec une banderole « Bienvenue Milan ! » et une chanson de Queen qui faisait trembler les enceintes. J’étais ému aux larmes. Être accueilli de cette façon, c’était se sentir immédiatement chez soi. Chacun est venu m’embrasser chaleureusement. Il y avait de nouveaux visages, surtout des femmes et des jeunes filles. Sartre, exalté, m’a soulevé de terre :

- Bienvenue au Palais, petit frère, tu nous as manqué !

La cour était encore plus congestionnée et chaotique que dans mes souvenirs. Il y avait maintenant des familles, certains mayibobo étaient devenus parents. Claude et Sartre logeaient dans la même pièce encombrée de livres et de vinyles.

- Tu dormiras là, a annoncé Claude, en me montrant un matelas miteux étendu au milieu d’un indescriptible désordre. Et moi, j’irai ailleurs. J’ai une petite amie en ce moment, pas très loin d’ici.
- Tu es sûr ? ai-je demandé, un peu déçu et pas totalement rassuré de devoir rester sans lui quand Sartre a déboulé dans la pièce en dansant, surexcité et déjà pompette.

- Ramenez-vous les gars ! Il ne pleut plus.
- Attends, j’ai des cadeaux pour vous.

Ils ont aussitôt ouvert les paquets.

- Un téléphone portable ! a crié Claude. Mais tu es fou !
- Il a un grand écran couleur, j’ai précisé en pointant du doigt la photo sur la boîte.
- Monsieur est ministre maintenant ? a plaisanté Sartre.

Claude m’a pris dans ses bras puis s’est tourné vers Sartre :

- Et toi, qu’est-ce que tu as eu ?
- Les œuvres romanesques de Jean-Paul Sartre en Pléiade, a dit Sartre en me serrant la main très solennellement.

— J'ai aussi ramené ça ! Deux bouteilles de bordeaux.

Cette fois-ci, Sartre m'a sauté dessus et nous a poussés dans la cour pour continuer la fête avec les voisins. Après un festin de roi et une soirée de sueur, d'alcool et de musique tonitruante, je me suis éclipsé à minuit passé, fourbu, et me suis écroulé d'un bloc sur ma paillasse. J'ai été réveillé deux heures plus tard, attaqué par le vol en escadrille de moustiques assoiffés de sang frais. Lorsque j'ai ouvert les yeux, Sartre copulait avec une jeune femme, s'agitant frénétiquement au-dessus d'elle comme un chien lubrique, alors que dehors la fête battait toujours son plein. J'ai détourné le regard et me suis aperçu que ma valise avait disparu. J'ai bondi sur mes pieds et Sartre, surpris, a envoyé la fille valdinguer dans le décor.

— Ma valise ? Où est ma valise ? j'ai hurlé, à cause du volume de la musique et de ma montée de stress.

— Qui ? Quoi ? a dit Sartre, les deux mains cachant ses parties intimes pendant que la fille récupérait un pagne pour se couvrir.

Il a enfilé un slip à la hâte et s'est précipité dans la cour où la musique s'est arrêtée brusquement. En kinyarwanda, il a réclamé que l'on retrouve la valise. Tout le monde semblait hagard, défoncé par la fumette et l'alcool, plus disposé à se coucher qu'à retrouver les affaires du jeune Blanc. Quelqu'un est allé chercher Claude mais ne l'a pas trouvé. Je dressais un rapide inventaire mental : mes cours, mes livres de droit et ceux sur l'histoire du Rwanda, mes habits, ma trousse de toilette, des cadeaux pour Stella et Eusébie. Heureusement, mon passeport, le visa et mon argent étaient sur moi, dans la poche de ma veste.

Le lendemain, la valise a réapparu. Posée sous l'avocatier. Après inspection, tout était là. Seul le cadeau de Stella – une boîte de chocolats de seize assortiments différents – avait été ouvert. Le voleur en avait goûté un de chaque avant de soigneusement refermer la boîte.

Après les émotions de la nuit, je n'avais qu'une hâte, aller me promener dans Nyamirambo. Le Palais était tellement plein de monde qu'il fallait faire la queue pour se rendre aux latrines et se doucher. Claude n'était toujours pas là et je savais que Sartre, qui s'était couché au petit matin, ne se réveillerait pas avant l'après-midi. Il fallait que je change mes euros. Je me souvenais vaguement du chemin de chez Papi, le cousin d'Alfred, le militaire qui rêvait d'être acteur de théâtre. Après m'être perdu deux, trois fois, j'ai reconnu les barreaux de la terrasse. Une grosse dame à la porte m'a regardé d'un air étonné quand je lui ai dit que je cherchais Papi : « Papi est à Lubumbashi. Parti au Congo. » Alors j'ai demandé Alfred. « Je ne connais pas Alfred. » Finalement, j'ai pu changer mes euros sur le boulevard, et dans un café tenu par un Burundais plongé dans un livre du sociologue Émile Durkheim, j'ai pris un thé chai bien épicé avec des beignets.

Requinqué, j'ai décidé d'aller rendre visite à Eusébie. Au bout d'une heure de marche, à me perdre cette fois dans les rues paisibles de Kiyovu, j'ai reconnu la maison grâce au jacaranda aux fleurs violettes dans le jardin. J'ai frappé au portail mais personne n'est venu. En entrant dans la parcelle, j'ai entendu une voix fluette au-dessus de moi :

— Bonjour.

Une petite fille aux yeux clairs me regardait depuis une branche du grand arbre.

— Comment t'appelles-tu ?

— Milan.

— Enchantée, Milan ! Moi je m'appelle...

— Stella.

Elle a écarquillé les yeux, surprise que je connaisse son prénom.

— Je t'ai rencontrée il y a longtemps. Tu étais un minuscule bébé. Je pouvais te porter comme ça dans mes mains.

— Est-ce que tu es mon père ? a-t-elle demandé dans un froncement de sourcils.

— Euh... non, je ne suis pas ton père.

— Maman m’a dit qu’elle m’avait eue toute seule, mais je sais que c’est impossible. Même Marie a eu besoin de Dieu. Tu cherches Maman ? Elle va bientôt rentrer. Mais grand-mère Rosalie est là.

Stella est descendue avec une agilité spectaculaire et m’a fait signe de la suivre avant de se tourner vers l’arbre et de dire : « Je reviens tout à l’heure. » J’ai scruté les branches à la recherche d’un autre enfant mais il n’y avait rien, alors je l’ai suivie jusqu’au salon où la vieille Rosalie était occupée à confectionner de délicats paniers gigognes avec des feuilles de sisal séchées. Sur le mur, j’ai remarqué le cadre contenant la photo noir et blanc de Tante Eusébie et sa famille. La vieille s’est adressée à Stella, qui m’a aussitôt traduit :

— Elle dit qu’elle te connaît. Que tu es venu ici quand je n’avais que quelques jours.

— Oui, c’est ce que je t’ai dit.

Rosalie a ajouté quelque chose que Stella m’a répété en gloussant :

— Elle dit aussi que tu es la première personne à qui j’ai souri.

— Oui, c’est vrai. Quelle mémoire !

— Grand-mère possède la meilleure mémoire du monde, mieux qu’un éléphant de l’Akagera. Tu sais qu’elle a plus de cent ans ? Quand elle est née, il n’y avait pas d’électricité, pas de télévision, pas d’avions, pas de téléphone, pas de voitures, pas de robinets, pas de télévision... Je l’ai déjà dit ça, non ? a-t-elle ajouté en se parlant à elle-même et en recomptant ses doigts. Elle connaît énormément de choses. Vas-y, pose-lui une question, elle te répondra.

— Euh... Je ne sais pas...

— N’importe quelle question. Elle adore raconter.

J’ai hésité :

— Est-ce qu’elle a déjà rencontré le roi du Rwanda ?

La petite a posé la question à son arrière-grand-mère et m’a traduit sa très longue réponse au fur et à mesure avec un sérieux déroutant pour une enfant de son âge. C’était une histoire de monarchie et de guerres, de grands troupeaux et de clans, d’intrigues de cour et de drames familiaux, une histoire où les colonisateurs arrivaient et changeaient la société rwandaise en mesurant les nez et les fronts avec un compas à glissière, puis en imposant une religion et des lois venues d’ailleurs. Absorbée par les récits de Rosalie, Stella oubliait parfois de traduire et regardait son arrière-grand-mère avec l’œil pétillant d’un enfant pris dans les rebondissements d’un conte.

En rentrant ce soir-là, Eusébie nous a observés en silence un long moment depuis l’embrasure de la porte avant de se signaler :

— C’est une véritable veillée ici, il ne manque que le feu et le joueur de cithare.

— Maman ! a crié Stella en se précipitant dans ses jupes.

Eusébie avait peu changé. Elle paraissait fatiguée mais arborait toujours son visage jovial et accueillant. Diplômée en droit, elle poursuivait à distance une spécialisation dans une université américaine tout en travaillant comme assistante dans un cabinet d’avocats anglais qui venait de s’établir en ville.

— Ta mère m’a appelée il y a quelques jours pour me dire que tu arrivais. Mais elle est restée évasive. Tu es en vacances ?

— Non, je viens pour préparer un mémoire sur les tribunaux gacaca. Je vais assister à quelques procès.

— Eh bien, c’est sérieux, dis-moi..., a-t-elle commenté, étonnée. Tu y vas seul ? Tu sais que tout est en kinyarwanda ? Je peux te trouver un traducteur.

— Merci, mais je serai accompagné d’un ami rwandais.

Je ne savais pas si Eusébie connaissait Claude mais comme il ne voulait pas prévenir la famille, je décidai de rester discret.

— Où est-ce que tu es installé ?

— Chez un ami à Nyamirambo, mais ce n'est pas l'idéal. Je me demandais si...

— Mais bien sûr, mon grand ! Je ne comprends pas pourquoi tu ne m'as pas appelée plus tôt. Nous avons une chambre d'invité, tu la connais. Je vais la préparer immédiatement.

Stella a sauté de joie. Je savais que cela ne plairait pas à ma mère mais pour travailler sur mon mémoire, je devais trouver un lieu calme. Et, surtout, j'étais heureux de pouvoir passer du temps avec Eusébie, Rosalie et la petite Stella.

14.

Jour de procès. Le tribunal gacaca se tenait dans une clairière à l'herbe grasse, plantée d'eucalyptus, tout au bord de la route asphaltée, à quinze kilomètres de Kigali. Le public venu des collines alentour était assis sur le gazon, une centaine de personnes, des femmes surtout, certaines allaitant leurs enfants, abritées du soleil sous de grands parapluies multicolores. La scène était champêtre, le paysage idyllique. Face à l'assemblée, une table centrale, où devaient siéger les juges. À droite, le banc des plaignants, sur lequel Claude était seul, concentré, les yeux fermés pour éviter le regard des deux prévenus qui lui faisaient face. Sartre et moi étions au premier rang, parmi les villageois. Lorsque les sept juges apparurent, deux femmes et cinq hommes, tout le monde se leva. Les juges étaient de simples citoyens, des habitants des collines environnantes élus par la population locale. Sans être des professionnels, ils représentaient l'autorité déléguée par l'État et ils ouvrirent la séance par une minute de silence, en mémoire des victimes du génocide. L'instant était solennel. Ensuite, ils rappelèrent quelques règles de fonctionnement, firent la lecture de l'acte d'accusation avant de donner la parole au plaignant. Alors Claude se leva, ouvrit les yeux, affronta pour la première fois le regard des deux accusés. Le silence était lourd. Une brise légère ballottait la cime des arbres. Sartre se rapprocha, commença à me traduire à l'oreille les paroles de Claude :

— Je m'appelle Claude B. Je suis le fils d'Emmanuel M. et de Solange K. Je suis né en 1982 à Bujumbura, Burundi. Mes parents étaient des réfugiés rwandais. Mon père est décédé à Bujumbura, en 1983. Après sa mort, ma mère est rentrée vivre au Rwanda, dans son village natal. J'ai grandi avec ma mère, ma grand-mère Vestine, ma tante Godelieve, son mari Bertin, et leurs enfants, mes cinq cousines, âgées de cinq à treize ans. Nous vivions sur la parcelle familiale. Mon oncle Bertin était l'instituteur de l'école communale. Ma mère et ma tante travaillaient aux champs. Nous étions une famille aisée car nous possédions des vaches qui nous donnaient du lait. Nous vivions en bonne entente avec nos voisins. On partageait les récoltes et on communiait le dimanche à l'église. Le 7 avril 1994, nous avons appris par la radio que l'avion du président Juvénal Habyarimana avait été abattu. La radio a aussitôt accusé les Tutsi et encouragé la population à se venger. J'ignorais que nous étions tutsi. On n'en avait jamais parlé à la maison, mais je pouvais déceler la peur dans les yeux des adultes. Nous sommes allés nous réfugier à l'école communale, comme de nombreuses familles tutsi, car le bourgmestre avait fait passer le message que là-bas nous serions en sécurité. Il y avait sur place plus de cinq cents personnes. Nous dormions où nous pouvions, dans les salles de classe ou dehors, dans la cour. Le matin du 11 avril, les tueurs sont arrivés comme des bêtes enragées et ont commencé à nous massacrer sans distinction. Ceux qui nous tuaient étaient des gens que l'on connaissait, nos voisins, nos amis, nos collègues, nos élus. La première personne que j'ai vu mourir, c'était le vieux Berkimas qui vivait là-bas, près de la rivière. Il était assis dans l'herbe en train de prier. Quand ils l'ont aspergé d'essence et brûlé, il n'a pas bougé, il continuait de prier, assis au milieu de la cour. Puis j'ai vu Oncle Bertin et Tante Godelieve se faire découper à la machette. Ma mère, ma grand-mère, mes cousines et moi avons réussi à nous échapper. Mais il y avait des tueurs partout sur la colline, des barrages sur les pistes, des coups de sifflet, des chiens qui aboyaient. Ne sachant pas où aller, nous sommes retournés chez nous. La maison était en feu. Nos vaches agonisaient dans l'enclos, leurs pattes avaient été amputées par les lames des tueurs qui considéraient que les vaches aussi étaient coupables d'être tutsi. Alors nous sommes allés nous cacher dans notre bananeraie. C'est notre voisin Gaspard qui nous a vus et a alerté les autres. Gaspard, le fils de notre voisin Gédéon, un garçon que ma grand-mère avait vu naître, qui avait bu le lait dans la même cruche que nous. C'est lui qui nous a dénoncés. Nous avons entendu

les tueurs arriver depuis la colline d'en face, se diriger vers nous en chantant qu'ils allaient nous exterminer. Alors grand-mère Vestine nous a demandé de nous agenouiller en cercle, de nous tenir par les mains et de fermer les yeux. Elle a commencé à prier. Je me rappelle précisément le ton de sa voix, doux et posé, et je ne comprenais pas comment elle parvenait à être aussi calme. Mes cousines tremblaient et pleuraient, répétaient les noms de leurs parents, de Jésus, Marie et tous les saints. Maman était face à moi, terrifiée, les yeux fermés, récitant mille prières. Nous entendions les chants et les sifflets se rapprocher. Je ne voulais pas mourir. J'ai regardé Maman. Son chapelet pendait à son cou. C'est là que j'ai vu le reflet. Je ne saurais pas dire si c'était un rayon de soleil ou un miracle, mais la lumière m'a ébloui et m'a réveillé. Je ne devais pas rester là. J'ai attendu que Maman ouvre les yeux pour lui dire adieu. Elle ne l'a pas fait. J'ai lâché les mains des cousines et je me suis mis à courir droit devant. Mais je n'avais pas fait quelques mètres que le Chat m'a barré la route. Je me souviens du sourire qu'il a eu, du cri de Maman derrière moi, de la trajectoire de la lame. Puis plus rien. J'ai repris connaissance plusieurs jours après chez une femme hutu qui m'avait recueilli et avait soigné ma blessure tout en me cachant de son mari, qui faisait partie du groupe des tueurs. Dès que j'ai pu marcher, j'ai fui la colline car je craignais d'être débusqué. J'ai marché jusqu'à Kigali pendant la nuit, en évitant les barrages et les zones habitées. À la capitale, j'ai été recueilli par une bande d'orphelins. Ils sont devenus ma seconde famille. Aujourd'hui, j'ai vingt-trois ans. À cause de ma blessure, qui n'a pas été soignée à temps, j'ai beaucoup de maux de tête qui m'empêchent de me concentrer longtemps. J'ai dû abandonner les études pour cette raison. Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour confirmer que les hommes qui se trouvent devant moi faisaient partie du groupe d'assassins. Il y a Gaspard, qui nous a dénoncés, et à côté de lui, c'est l'homme que l'on nomme le Chat, celui qui m'a porté le coup de machette à la tête. J'attends que ces hommes, ou quelqu'un parmi le public, me disent ce qui est arrivé à ma famille et où se trouvent les corps des miens. Je vous remercie.

Claude s'est assis sur le banc et a refermé les yeux. Dans un champ voisin, une vache meuglait. On entendait aussi des poules caqueter. Une femme a soulevé un pan de son pagne pour pleurer à l'abri des regards, une autre s'est mouchée dans sa main et l'a essuyée sur l'herbe. Je n'étais pas parvenu à prendre des notes jusqu'au bout. J'aurais voulu croiser le regard de Claude pour lui dire que j'étais là. Face à moi, je revoyais le petit garçon seul que j'avais rencontré onze ans plus tôt et je pensais au gouffre qui nous séparait à cette époque-là, encore aujourd'hui et certainement pour la vie. Un des juges a demandé à Gaspard de se lever et de prêter serment : « Je prends Dieu à témoin de dire la vérité. » Le jeune homme était nerveux. Ses petits yeux noirs furetaient dans l'assistance. Il a expliqué d'une voix tendue que Claude mentait, qu'il n'avait rien fait, rien vu, rien entendu. Il gesticulait tellement, agitant les mains en tous sens, se perdant dans des incohérences et des détails grotesques, que les juges et le public se sont mis à rire. Le président de séance a rappelé que ceux qui avouaient bénéficieraient de peines réduites et que ceux qui savaient des choses et ne disaient rien pouvaient être poursuivis à leur tour. Alors une personne dans l'assistance a pris la parole. Elle s'est présentée comme la femme ayant soigné Claude. Il y a eu un léger murmure dans l'assemblée. Elle et Claude se sont regardés un instant avec une intensité qui témoignait d'un lien insondable. Elle a raconté que ce matin-là, elle avait discrètement suivi le groupe de tueurs que son mari avait rejoint spontanément lorsqu'ils étaient passés devant leur case. Cachée derrière des buissons, elle avait vu le Chat asséner le coup sur la tête de Claude. À ce moment-là, une femme de l'assistance s'est mise à hurler que les tueurs revenaient. Elle semblait prise d'hallucinations, criait que les Interahamwe nous attaquaient. Il a fallu plusieurs personnes pour la maîtriser et l'évacuer. Une fois le calme revenu, la première femme a continué son récit. Elle a expliqué que les tueurs avaient cru que Claude était mort et l'avaient laissé derrière eux. Ensuite, ils avaient encerclé le groupe et ordonné aux femmes et aux enfants de se mettre nus avant de les emmener vers une destination inconnue. Elle avait profité du départ des tueurs pour s'approcher de Claude et se rendre compte qu'il respirait encore. Alors elle l'avait porté sur son dos et ramené discrètement chez elle, en passant par des chemins détournés pour ne pas être repérée. Elle l'avait soigné à l'abri des regards – dont celui de son mari – pendant près de deux mois, puis, quand l'enfant avait pu se tenir debout, elle lui avait dit de s'enfuir durant une nuit sans lune, car les tueurs, n'ayant pas retrouvé son cadavre, soupçonnaient qu'il était encore vivant et le cherchaient activement. Elle a conclu son témoignage en disant que ces tueries avaient été pires encore que les dix plaies d'Égypte,

que personne n'avait rien gagné dans cette folie, que son mari avait été puni par Dieu de ses péchés de sang, car il était mort du choléra lors de leur fuite au Zaïre, et qu'elle priait maintenant pour que le Rwanda puisse vivre en paix et en harmonie. Les juges la remercièrent.

Ce fut ensuite au tour du Chat de témoigner. Après avoir prêté serment, il a expliqué à la cour qu'il avait déjà purgé huit ans de prison et qu'il préférerait tout avouer pour soulager sa conscience, mais aussi parce qu'il savait qu'ainsi les juges seraient plus cléments envers lui. Il était midi. La chaleur nous accablait. Claude, les coudes sur les genoux, se tenait la tête entre les mains en fixant le sol. J'étais nauséeux. Sartre avait la bouche pâteuse, je sentais son haleine aigre lorsqu'il me traduisait les mots du tueur à l'oreille. Le Chat avait une voix calme, comme détachée de ses paroles :

— Tout ce que dit la vieille femme est vrai. J'ai frappé cet enfant. C'est Gaspard qui a insisté pour qu'on ne tue pas les autres dans la bananeraie. Il ne faisait que répéter les ordres du bourgmestre qui avait demandé de ne pas laisser les corps pourrir sur les collines, pour des questions d'hygiène. C'est Gaspard qui a eu l'idée de déshabiller les Tutsi et de récupérer les habits avant qu'ils ne soient tachés de sang. Les autres étaient d'accord, ils voulaient offrir de beaux cadeaux à leurs filles et à leurs épouses en rentrant le soir chez eux après le travail. Quand le groupe a été entièrement nu, nous nous sommes mis en route. J'en vois certains, ici, dans cette assemblée, qui me regardent comme un criminel. Mais ce jour-là, en traversant le village, les mêmes qui me jugent aujourd'hui étaient sur le bord du chemin à pointer les Tutsi du doigt, à se moquer du corps des femmes, à leur cracher dessus, à leur jeter des pierres, à les traiter de cafards et de serpents. J'ai peut-être tué de mes mains mais vous les avez toutes condamnées à mort par vos regards sans pitié, vos mots et vos pensées. Vous ne valez pas mieux que moi ! Je devais dire cela. Je continue. Là-haut, sur la colline, se trouvait une fosse d'aisances que nous avions déjà utilisée pour jeter quelques Tutsi dans les premiers jours des massacres. Une fois devant, les petites filles se sont agenouillées et ont commencé à s'excuser d'être tutsi. Les femmes savaient que c'était fini. Nous avons précipité toute la famille dans la fosse septique. Après, nous avons rebouché avec une dalle de béton. Aujourd'hui, je regrette d'avoir agi ainsi et j'aimerais encourager les hommes qui étaient avec moi à dire la vérité pour libérer leur conscience. Maintenant que j'ai plaidé coupable, j'ai une paix intérieure. Je n'ai jamais eu de haine contre les Tutsi, j'ai grandi avec eux en bonne entente de voisinage. En 1994, je n'ai fait qu'obéir aux ordres des autorités. Je demande pardon au gouvernement rwandais et à Dieu pour mes actions passées.

Au-dessus des collines, le ciel était livide. La chaleur immobilisait tout, les hommes et la nature. Les juges terminaient de prendre leurs notes sur des feuilles volantes. Claude avait toujours la tête baissée. Le silence nous assourdissait. Gaspard fut condamné à trente ans de prison et le Chat à une peine plus légère de dix-huit ans pour avoir plaidé coupable.

15.

Claude ne répondait plus à son téléphone, il était allé s'isoler quelques jours au bord du lac Kivu. Sartre, fortement éprouvé, ne quittait plus son hamac sous l'avocatier du Palais. Il passait ses journées à lire la Bible, tout en philosophant sur l'âme humaine. De mon côté, je restais chez Eusébie la journée, quand elle était au travail et Stella à l'école. J'étudiais mes notes, tentant de commencer à organiser mon mémoire. Mais je ne parvenais pas à travailler. J'étais perturbé, écrasé par la densité de l'histoire, la petite et la grande, celle de Claude et celle du Rwanda. Leurs douleurs me semblaient incurables. Dans quel marécage intérieur les gens de ce pays pouvaient-ils bien vivre ?

Pour me changer les idées, je rejoignais parfois Rosalie sur la terrasse. Assise dans son fauteuil en osier, elle fumait la pipe à petites bouffées et confectionnait ses paniers coniques. Elle me parlait en kinyarwanda et je lui répondais en français au hasard, on communiquait de cette façon absurde, sans se comprendre, et cela nous faisait beaucoup rire. En fin d'après-midi, je récupérais Stella à la sortie de l'école. Dès qu'elle m'apercevait à la grille, elle courait dans mes bras et me présentait à ses camarades comme son grand frère. On remontait la large avenue, calme et

bordée d'arbres centenaires, et elle chantonnait des mélodies qu'elle inventait. Le chuintement des arrosages automatiques dans les jardins rivalisait avec le gazouillis des oiseaux.

— Milan, tu sais, j'aime bien quand tu es là.

— C'est gentil. Moi aussi j'aime bien être là, avec toi.

— Alors tu pourrais rester vivre avec nous ? Ce serait une bonne idée, tu ne trouves pas ? Et comme ça je ne serai pas seule quand grand-mère va mourir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Grand-mère ne va pas mourir.

— C'est elle qui le dit. Elle dit qu'à son âge, elle peut mourir.

— Mais ta maman est là aussi.

— Maman est seule, même avec moi.

Je me suis arrêté de marcher et j'ai posé un genou au sol pour être à la hauteur de son visage. Elle me fixait de ses grands yeux clairs.

— Stella, écoute-moi bien. Ta maman est avec toi. Tu es son univers, son monde entier. Et puis, si grand-mère Rosalie monte au ciel un jour, elle aussi restera à tes côtés. Comme un ange.

— Oui, elle sera dans l'arbre.

— Dans l'arbre ? Quel arbre ?

— L'arbre aux fleurs mauves, dans le jardin. Elle habitera dedans avec mon frère et mes sœurs. Ceux qui existaient avant moi.

Le soir, Eusébie rentrait tard. Stella et Rosalie dormaient depuis longtemps, et moi je l'attendais. Exténuée par ses journées à rallonge, entre le travail et les études, elle s'installait sur la terrasse, trempait ses pieds gonflés dans une bassine d'eau chaude et me racontait des anecdotes sur ses collègues de travail et ses professeurs. La fatigue n'entamait ni sa bonne humeur ni son sourire, que je discernais à peine dans la semi-obscurité.

Ce soir-là, nous bavardions de tout et de rien, comme d'habitude. Mais plus la discussion se prolongeait et plus il devenait certain que nous allions parler du génocide.

— Tu avances sur ton mémoire ?

— Pas vraiment. Je n'ai pas eu la force d'assister à d'autres procès. Les récits sont insoutenables. Je comprends maintenant pourquoi on dit qu'un génocide est indicible.

— Tu sais, l'indicible ce n'est pas la violence du génocide, c'est la force des survivants à poursuivre leur existence malgré tout.

La nuit était douce, elle s'enroulait autour de nous comme un boa de plumes. Parfois, Eusébie tapotait son crâne pour apaiser les démangeaisons dues aux tresses. Elle a sorti ses pieds de la bassine, les a séchés délicatement et s'est mise à les masser avec du beurre de karité.

— En 1998, l'été où nous nous sommes rencontrés, j'ai participé à des réunions au sein d'un comité qui réfléchissait aux solutions pour juger les milliers de génocidaires arrêtés. À cette époque, les prisons étaient plus que saturées et notre système judiciaire totalement détruit. Si nous n'avions pas mis en place les gacaca, il aurait fallu plus de deux cents ans pour juger l'ensemble des prisonniers. Bien sûr, c'est une justice imparfaite, mais elle a le mérite de libérer la parole et, surtout, de mettre fin à l'impunité qui existait depuis toujours. Cela permettra la réconciliation et le pardon.

— Tu y crois ?

— À la réconciliation et au pardon ? Non... Je suis une survivante. J'ai vu comment ces gens se sont comportés. Mais les procès sont absolument nécessaires pour les générations d'après. Pour Stella et toi. Grâce à ce que l'on fait aujourd'hui, vous arriverez à cohabiter avec leurs enfants. C'est mon espoir.

*

Jour d'exhumation. Une foule nombreuse s'est réunie au sommet de la colline : les juges gacaca, les prisonniers, les villageois, quelques ouvriers, Claude, Sartre et moi. Le Chat a indiqué l'emplacement du charnier. À l'endroit où se trouvaient les latrines, une maison a été bâtie par la famille d'un tueur qui cherchait à dissimuler ces preuves encombrantes. Une tractopelle est arrivée en crachant sa fumée noire sur le chemin pentu. En moins d'une heure, la maison a été rasée. Aussitôt les ouvriers se sont mis au travail, creusant la terre avec des pelles. En début d'après-midi, l'un d'eux a découvert un premier crâne. Une bâche en plastique a été étendue dans l'herbe pour y déposer les restes des victimes : dix-sept crânes, trente-quatre fémurs, différents ossements, des vêtements et des objets entreposés au grand air devant la foule. Parmi les objets se trouvait le chapelet de Solange, la mère de Claude. Les ossements ont ensuite été nettoyés un par un avec des brosses à dents avant d'être placés dans des cercueils destinés à rejoindre le mémorial. Sartre m'a expliqué que, lors des prochaines commémorations d'avril, les victimes seraient inhumées au cours d'une cérémonie religieuse : enterrées « en dignité », comme on dit au Rwanda.

C'est ce soir-là, dans un cabaret de Nyamirambo, que Claude nous a fait part de son plan. Nous évitions de parler de ce que nous avons vu et vécu sur la colline. Nous buvions nos bières chaudes sans un mot, en écoutant « Laurette », de Kamaliza, qui passait à la radio. La voix douce et chevrotante de la chanteuse nous plongeait dans des songes inaccessibles. Je repensais à ces villageois qui avaient commis des crimes ou y avaient assisté et qui étaient venus aujourd'hui observer l'ouverture de la fosse avec une curiosité morbide. Ce pays me troublait, m'effrayait, me répugnait. Partout, il y avait ces visages banals, ces gens normaux, ces hommes et ces femmes ordinaires capables d'atrocités inimaginables et qui étaient parmi nous, autour de nous, avec nous, vivant comme si rien de tout cela n'avait jamais existé. Et sous la terre que nous foulions tous les jours, dans les champs, dans les forêts, les lacs, les fleuves, les rivières, dans les églises, les écoles, les hôpitaux, les maisons et les latrines, les corps des victimes ne reposaient pas en paix. J'avais envie de m'enfuir, de quitter cette terre de mort et de désolation. Après tout, je n'appartenais pas à ce monde, ma mère m'avait mis en garde, je ne l'avais pas écoutée. J'aurais voulu l'appeler, m'excuser de n'en avoir fait qu'à ma tête et la remercier d'avoir essayé de me protéger de cette histoire dont elle connaissait le hideux visage. Cette idée me traversait, puis je pensais aussitôt à Claude, à Eusébie, à Stella, et quelque chose se fissurait en moi qui laissait passer un soleil insensé, la possibilité, malgré tout, de la vie et de la beauté.

Enfin Claude a rompu le silence :

— Je vais pouvoir dormir en paix, maintenant que je sais où sont les miens.

Nous l'avons regardé avec étonnement. Puis Sartre a approuvé, réconfortant :

— Tu auras le cœur apaisé, petit frère.

— Je te parle de mon sommeil ! Pas de mon cœur. Mon cœur sera apaisé quand j'aurai fait ce que je dois faire.

— C'est-à-dire ? j'ai demandé.

Claude s'est approché en tirant vers nous le casier à bières sur lequel il était assis. Son regard était dur et déterminé.

— Dans dix ans, quand le Chat sortira de prison, je l'attendrai. Lui qui n'a pas demandé pardon aux victimes, ni aux miens, ni même à moi. Je l'attendrai quand il rentrera de son champ, ou de sa messe, je l'attendrai quand il reviendra joyeux de chez ses parents, ou complètement ivre du cabaret. Je l'attendrai. Il me trouvera sur sa route, un jour ou une nuit. Il me trouvera face à lui et je l'obligerai à se mettre à genoux et à demander pardon aux victimes. Aux miens. Ensuite, je le tuerai. Ce jour-là, mon cœur sera enfin apaisé. Et pour ça, j'ai besoin de votre aide.

16.

2010

J'ai déposé des bouquets de chrysanthèmes sur la tombe de mes grands-parents. Ils reposaient l'un à côté de l'autre depuis que ma grand-mère était décédée en début d'année. Le temps n'avait encore rien érodé, ni la pierre blanche ni mon chagrin. Quelques semaines après la mort de Mamimour, son notaire m'avait annoncé qu'elle avait fait un testament à mon nom et que j'héritais d'une coquette somme d'argent. J'y ai vu un signe. Au fil des années, j'étais devenu ce que je reprochais à mon père : un employé de bureau, angoissé par l'avenir, attendant ses congés et son chèque de fin de mois. J'avais le sentiment d'être coincé dans mon adolescence, de ressasser ma rupture avec Nadège et de subir mon quotidien. Mon existence était une succession de jours sans saveur. Il était temps de changer de vie, démissionner du poste de juriste en entreprises où je macérais, rendre le studio que je louais depuis des années, quitter Paris, faire ce tour d'Europe dont j'avais toujours rêvé, commencer la guitare, me mettre à écrire, pourquoi pas...

Mais d'abord je devais repartir à Kigali. Et si bizarre que cela soit, à vingt-huit ans je devais encore argumenter avec mes parents à ce sujet. Mon père insistait pour que j'investisse mon héritage dans l'immobilier, il n'en finissait pas de faire des simulations, de me parler taux préférentiels, notaires, affaires à ne pas rater. Et ma mère avait tenté de me dissuader de repartir au Rwanda avant de se raviser. Pourtant, en repensant à l'appel de Stella, je n'avais aucune hésitation, je devais y aller.

Elle m'avait appris la mort de la vieille Rosalie. Elle voulait que je sois là, et moi je voulais être auprès d'elle. J'avais tenté de prendre le premier vol pour le Rwanda mais quelque part en Islande, un volcan au nom imprononçable était entré en éruption et les nuages de cendres qui s'en dégageaient s'étaient rabattus sur l'Europe, clouant au sol l'ensemble du trafic aérien pour plusieurs jours.

Cela me laissait le temps de passer voir ma mère, non sans appréhension, car elle devait me remettre du courrier. Je me dirigeais chez elle en sortant du cimetière quand sous le pont ferroviaire rue des Chantiers, j'ai débouché sur une sacrée pagaille, des bouchons dus à un accident. Un motard à terre, une voiture avec un autocollant A encastree dans la moto. En passant, j'ai aperçu le sang sur la chaussée et je me suis mêlé quelques instants aux badauds qui observaient l'intervention des pompiers. Très vite, j'ai senti combien ma curiosité était obscène, alors j'ai fui ma propre honte et remonté la rue, en repensant au Rwanda, à mon dernier voyage, en 2005. Ce à quoi j'avais assisté. Ce charnier que nous avions ouvert sous un soleil écrasant, les relents de décomposition et le voyeurisme morbide de ces villageois autour de la fosse, leurs yeux affamés devant le spectacle de la mort qu'ils avaient appelée de leurs vœux.

Cinq années s'étaient écoulées depuis ce jour et cette nuit à Nyamirambo, durant laquelle Claude nous avait fait part de son plan d'assassiner le Chat. Cinq années sans que je retourne au Rwanda, car ce soir-là, j'avais pris peur. Là-bas, j'étais plongé dans un monde de douleur inouïe et de violence extrême qui me donnaient le vertige. J'avais grandi dans un pays en paix, protégé de toute part, ignorant la brutalité du monde, excepté celle qui arrivait par la télévision. La crainte que cette histoire ne m'engloutisse à jamais m'avait fait éviter tout ce qui se rapportait au Rwanda depuis cinq ans. Les avertissements de ma mère m'avaient soudain paru justifiés. De plus, j'avais raté ma soutenance de mémoire sur la justice populaire. Le jury n'avait pas apprécié ma présentation qui, selon lui, s'apparentait plus à un récit qu'à un mémoire de droit et manquait d'assise théorique et juridique. L'un des examinateurs m'avait demandé si j'avais des origines rwandaises avant de dire que cela se sentait, que je n'avais peut-être pas la distance nécessaire pour travailler sur un tel sujet, que je m'étais laissé dépasser par ma « proximité émotionnelle ».

Ma mère m'a embrassé, un peu gauche. Dans son salon rangé comme un modèle d'exposition, elle m'a invité à m'asseoir. Depuis plusieurs années maintenant, on ne se voyait qu'une à deux fois par an, toujours à Versailles.

— Tu as quitté ton studio ?

— Oui, ça m'a fait bizarre quand même. Un petit pincement au cœur, je dois dire.

- Le mieux, de toute façon, c'est de ne s'attacher à rien. Tu pars toujours demain ?
- Oui. À midi je déjeune avec Papa et le soir je prends mon vol pour Kigali.
- Et tu dors où ce soir ?
- Chez un ancien copain de la fac qui vit dans le vingtième.
- Tant que j'y pense, prends les enveloppes maintenant, comme ça on n'oublie pas, m'a-t-elle dit en les récupérant sur la table basse. Donc celle-ci est pour Eusébie et celle-ci pour...
- Mamie. C'est écrit là.
- Tu fais attention, il y a de l'argent dans celle d'Eusébie.
- Et dans celle pour Mamie ?
- Une lettre et quelques papiers administratifs.

Elle s'est dirigée vers la kitchenette pour préparer le café. Elle m'a dit quelque chose, mais avec le sifflement du percolateur je n'entendais pas. Je l'ai rejointe et lui ai demandé de répéter.

- Tu peux rester dormir ici cette nuit, le canapé est très confortable, a-t-elle dit rapidement, sans me regarder.

Un frisson a parcouru mon échine. Ces dernières années, je l'avais si peu vue et nos discussions restaient tellement en surface pour éviter les sujets brûlants que cette simple proposition me fit l'effet d'une déclaration d'amour.

- Avec plaisir, Maman.

Le restaurant chinois proposait un buffet à volonté. Je me retrouvais toute une soirée en tête à tête avec ma mère. Une chose si rare que je ne me souvenais pas de la dernière fois où c'était arrivé. Nous étions les seuls clients dans l'établissement. Elle avait demandé une fourchette car elle ne savait pas manger avec des baguettes. Physiquement, elle ne changeait pas. Seule la peau de son cou flétrissait légèrement. Elle aurait pu se faire passer pour ma grande sœur tant elle paraissait juvénile.

Le restaurant baignait dans une lumière de néon rouge, la décoration était kitsch, faite de plantes artificielles, d'un aquarium à l'éclairage fluo et de chats en plastique qui, aux quatre coins de la salle, balançaient leurs pattes d'avant en arrière comme pour nous saluer. La chaîne hi-fi diffusait des chants de Noël en chinois alors que nous étions en avril.

- Les serveurs ont l'air de te connaître. Tu viens souvent ici ?
- Oui, c'est pratique. Ce n'est pas loin de la boutique, tu n'attends pas et ce n'est pas cher. En plus, c'est peu fréquenté, ce qui m'arrange. Je suis sûre de ne pas croiser mes clientes.

La vision de ma mère mangeant seule sa soupe pékinoise dans ce restaurant vide me déprima un peu.

- Comment ça va à la boutique ?
- Ça va, toujours la même chose. J'ai mes habituées, heureusement, car la vente en ligne commence à faire des dégâts dans le prêt-à-porter.
- Tu ne fais que travailler ?
- Non, non. Je prends du temps pour moi. Trois fois par semaine je continue d'aller à la piscine.
- Et sinon, côté cœur ? j'ai demandé. Tu vois quelqu'un ?
- Comment ça ?
- Tu n'as pas de petit copain ?

— Tais-toi ! s'est-elle écriée d'un air outré en regardant autour d'elle comme si nous étions observés. Un fils ne demande pas ce genre de chose à sa mère.

— Oh ça va, Maman... J'ai plus dix ans. Tu peux me le dire si tu vois quelqu'un. Et puis, c'est quoi encore cette règle ?

— Non, non... Je ne parlerai pas de ça avec toi. Ce ne sont pas tes affaires.

— D'accord, d'accord, c'est ta vie privée, j'ai dit d'un ton narquois en levant les mains au ciel. Mais tu es en train de me dire que depuis Papa, tu n'as rencontré personne ?

— Ça suffit, a-t-elle dit sèchement. Dans notre culture, ce sont des choses qui ne se font pas.

— Dans notre culture ? Attends... tu parles de quoi ?

Elle a détourné le regard et fait signe aux serveurs de nous apporter deux autres bières Tsingtao. À ce moment-là, la clochette de la porte a tinté et un couple de vieux Versaillais emmitouflés dans de gros manteaux est entré. J'ai vu le visage de ma mère se décomposer.

— C'est pas vrai..., m'a-t-elle soufflé, paniquée. C'est une de mes clientes. Je ne veux pas la voir. Mets-toi bien devant moi, cache-moi.

J'ai décalé ma chaise bien en face d'elle et elle s'est enfoncée dans son siège en baissant les yeux et le menton. Une fois débarrassés de leurs manteaux et de leurs écharpes, le couple est passé devant notre table en nous saluant d'un « Monsieur, Dame » avant d'aller se servir au buffet. Ma mère n'a pas osé répondre et quand ils sont à nouveau passés devant nous, je leur ai souhaité un bon appétit qu'ils ont accueilli d'un grand sourire courtois.

— Tu peux te détendre, maintenant. L'alerte est passée. Je crois qu'elle ne t'a pas reconnue, j'ai chuchoté.

— Tu crois ?

— Tu sais ce qu'on dit : tous les Noirs se ressemblent !

Ma mère a été prise d'un fou rire qu'elle a tenté de réprimer en mettant sa main devant sa bouche. Et nous voilà tous les deux lancés dans un rire silencieux qui nous contractait les muscles du ventre à faire mal. Elle a fini par reprendre ses esprits en s'éventant le visage d'une main.

— Merci, ça faisait longtemps que je n'avais pas ri comme ça.

— Tu devrais prendre des vacances.

— Oui, c'est prévu. En août.

— Mais c'est loin ça. Tu ne veux pas venir avec moi ?

— Où ça ?

— Eh bien... au Rwanda.

Elle a arrêté de mastiquer un quart de seconde, et le rire n'était plus qu'un lointain souvenir.

— Le Rwanda, ce n'est pas des vacances pour moi.

— Mais tu comptes y retourner un jour, quand même ? La dernière fois, c'était y a douze ans déjà.

— Ce n'est pas dans mes projets, a-t-elle dit sèchement.

— Écoute Maman, je ne cherche pas à t'embarrasser. C'est une question sans arrière-pensée.

— Oui très bien, et ma réponse est claire, non ?

— Elle ne l'est pas tant que ça. J'aimerais comprendre.

Elle s'est reculée dans sa chaise, maintenant tout à fait sur la défensive.

— Il n'y a rien à comprendre. Je suis partie depuis bientôt quarante ans. Ce n'est plus mon pays. J'ai choisi ma vie, j'ai choisi de tourner la page, qui est-ce que ça gêne ?

— Moi, Maman. Ça me gêne parce que je ne connais pas la page que tu as tournée. Tu ne me l'as jamais lue.

— Arrête avec cette métaphore ridicule.

— Mais c'est toi qui viens de l'utiliser !

— Milan, tu m'embêtes avec tes questions.

— Et toi avec tes silences, Maman.

Elle s'est figée et nous nous sommes fixés pendant quelques secondes. Je voyais qu'elle se contenait pour ne pas exploser de colère. Puis elle a retrouvé son calme :

— Mange.

— Je n'ai plus faim.

Elle m'a jeté un regard froid, a eu une moue d'agacement puis s'est remise à manger. J'ai quitté la table. Lorsque je suis revenu des toilettes, elle avait réglé l'addition. Nous sommes rentrés jusqu'à chez elle sans nous parler. Elle me devançait de quelques pas dans les rues déjà vides à vingt-deux heures à peine.

— Maman, s'il te plaît. C'est absurde de ne jamais parvenir à se parler un minimum.

Elle m'a regardé durement.

— Milan, je n'ai rien à te dire.

— Mais moi, si. Par exemple, je ne t'ai jamais raconté l'histoire de Claude, ni ce que j'ai vécu lors de mon dernier séjour.

— Je te répète que le passé, c'est le passé, a-t-elle lâché avec impatience. Cesse de le ruminer. Bon, tu entres ou pas ? a-t-elle dit en me tenant la porte de l'immeuble.

J'ai hésité un bref instant, avant de répondre :

— Merci pour le dîner, Maman. Je t'envoie un message quand j'arrive à Kigali.

J'ai commencé à m'en aller en priant intérieurement pour qu'elle m'appelle, qu'elle me dise de revenir, et qu'enfin on puisse se parler, s'écouter, qu'elle me raconte sa vie et ses pensées, que je lui dise ce que j'ai sur le cœur depuis si longtemps, que l'on se confie l'un à l'autre, librement, naturellement, paisiblement. Comme une mère et un fils. J'ai prié de toutes mes forces, mais en réponse, j'ai entendu la porte de l'immeuble se refermer lourdement.

17.

Le jour se levait lorsque j'ai atterri. L'air était humide, Kigali noyée dans une brume épaisse. On ne voyait pas à dix mètres. Quand je suis arrivé chez Eusébie, elle était dans tous ses états. Stella avait disparu.

— Je ne l'ai pas trouvée dans son lit à mon réveil. Je suis allée chez les voisins, j'ai cherché dans le quartier, sans succès. Depuis l'enterrement de Rosalie, elle fugue constamment. Où peut-elle bien être ? Elle me rend la vie infernale. Tu sais, elle va avoir douze ans, ce n'est plus la petite fille que tu as connue. Mon souci, c'est que j'ai un rendez-vous important ce matin. Ta mère t'a dit que j'étais députée, maintenant ? Aujourd'hui, je dépose une proposition de loi devant l'Assemblée nationale. Je suis déjà en retard.

— Ne t'en fais pas. File à ton rendez-vous. Je t'appelle dès que je l'ai retrouvée.

— Merci mon grand, tu me tiens au courant surtout !

Sur la terrasse, le pépiement des oiseaux recouvrait la rumeur ouatée de la ville. J'ai marqué une pause. La rosée imprégnait tout. « Tu es de retour », chantait une voix dans ma tête. Le soleil a

percé à travers les nuages, laissant apparaître un bout de ciel bleu où un milan est passé comme une éclipse. En le suivant des yeux, dans le jacaranda couvert de mousse, j'ai aperçu une forme sur la branche la plus haute. Stella. Au lieu de l'appeler, j'ai décidé d'escalader l'arbre, malgré le lichen qui rendait le tronc glissant. Elle était plongée dans ses pensées, le regard à la dérive dans la clarté blême du petit matin.

— J'aurais dû me douter que tu étais dans ton arbre.

Stella s'est tournée vers moi. Elle était devenue une ravissante jeune fille, au visage fin et doux, au front haut et au regard illuminé par de grands yeux verts.

— Je t'ai vu descendre du taxi tout à l'heure.

Elle m'a souri tristement.

— Mes condoléances, Stella. Je regrette de ne pas avoir été présent.

— Ce n'est pas grave. Elle est là maintenant.

Elle a caressé l'écorce.

— Milan, si je te demande de garder un secret, tu le feras ?

— Quel secret ?

— Le secret de l'arbre.

— Oui, bien sûr.

— Ce matin, j'observais ma mère me chercher partout, dans la parcelle, dans la rue. Elle n'a pas levé les yeux une seule fois. La semaine dernière, c'était la même chose. Elle ne voit le monde qu'à son niveau. Tant de gens sont comme ça. Mais pas toi.

J'ai senti la tête me tourner. J'étais fatigué, ou je manquais de sucre, ou bien c'était l'altitude de Kigali.

— Ça va ? Tu es tout pâle.

— Peut-être qu'on peut descendre ? Et puis je dois appeler ta mère pour la rassurer.

Une fois Eusébie au courant, j'ai rejoint Stella sur la terrasse. Elle était assise dans le fauteuil en osier, là où Rosalie aimait s'installer :

— Je n'ose pas te demander combien de temps tu vas rester... Non, ne dis rien. Je ne veux pas savoir. J'ai prié pour que tu restes toujours. Maintenant que Rosalie est partie, je suis seule au monde.

— Mais bien sûr que non. Ta mère est là.

— Non, elle travaille constamment. Et quand elle est là, je la trouve absente. Grand-mère Rosalie me manque tellement...

Sa voix s'est brisée. Je me suis approché pour la prendre dans mes bras.

— Je l'ai enregistrée, a-t-elle dit en essuyant quelques larmes du revers de la main.

— Comment ça ?

— Chaque fois qu'elle me racontait une histoire, je l'enregistrais sur des cassettes pour ne rien oublier. Tu voudras écouter ?

— Bien sûr.

Plus tard, Stella et moi avons rejoint Claude et Sartre à Nyamirambo. C'était leur première rencontre. Le Palais s'était assagi, presque aseptisé. La cour n'était plus ce fabuleux foutoir. Les enfants des rues étaient partis pour faire leur vie ailleurs et les maisons de la concession avaient été repeintes, des portes et des fenêtres installées. Elles étaient maintenant occupées par des familles modestes qui payaient des loyers à Sartre. Claude en louait une mais Sartre vivait toujours dans une pièce débordant de livres et de musique. En entrant, Stella a sifflé d'étonnement face à tant de richesses, puis un peu surprise elle nous a vus nous retrouver, émus comme des gosses. Le temps

passait, les années défilaient, mais c'était comme si nous nous étions quittés la veille. Ce qui avait surtout changé depuis mon premier voyage, c'était la ville. Kigali était un vaste chantier. Partout de nouvelles routes, de nouveaux quartiers, de nouveaux immeubles, des centres commerciaux flambant neufs.

— Je ne reconnais rien, j'ai dit en soufflant sur le thé que Claude venait de me servir.

— Nous non plus, rassure-toi, a répondu Sartre. On est lancé dans la vision vingt-vingt, comme disent les officiels.

— Ils veulent faire du Rwanda un Singapour africain avant 2020, a expliqué très sérieusement Claude.

— Y a encore du boulot, a ironisé Sartre.

— Et ton entreprise, Claude ?

— Je reçois dix motos dans deux semaines que je fais importer par camion de Dar es Salam, ils arrivent de Chine. Je suis en train d'embaucher des motards. Je vais lancer la plus grande entreprise de taxis-motos de la ville. Avant la fin de l'année, je serai patron ! Le big boss !

— Félicitations ! Je me souviens que tu en parlais déjà il y a cinq ans.

— Oui, j'ai économisé toutes ces années et je vais enfin réaliser mon rêve.

— Tu vas surtout pouvoir t'enrichir, en bon capitaliste ! l'a taquiné Sartre.

— Comme ça, il pourra financer ton oisiveté, ai-je rétorqué.

— Je revendique le droit à la paresse. Surtout dans une ville où il n'est question que d'opportunités, de business, d'investissements et tout le blabla d'entreprise. Même la culture devient marchandise. Si on n'y fait pas gaffe, bientôt les poètes ne réciteront plus que des tables de multiplication.

— Et toi Milan, qu'est-ce que tu deviens ?

— Rien de spécial. C'était le bordel dans ma vie ces derniers temps. J'ai besoin de recul pour trouver ce que je veux vraiment faire maintenant.

— Tu as rangé ta robe d'avocat ? a demandé Sartre.

— J'étais juriste. Mais oui, je crois que le droit, ce n'est pas fait pour moi. Ni bosser dans un bureau d'ailleurs.

— Tu vas faire quoi alors ? a poursuivi Claude sur un ton inquiet.

— Je ne sais pas. Voyager, lire, écouter de la musique, écrire... Que des choses sérieuses.

— Écrire ? Écrire quoi ?

Sartre semblait tout à coup très intéressé.

— Des impressions, des histoires.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Claude me regardait comme si j'étais devenu fou.

— Tu pourrais écrire sur Rosalie, a lâché Stella qui nous écoutait attentivement.

— C'est qui ça, Rosalie ? a questionné Sartre.

— Mon arrière-grand-mère. Elle est décédée la semaine dernière. Elle avait cent quinze ans.

— Ça existe encore, dans ce pays, les arrière-grands-mères ? a lancé Claude, hilare.

— Cent quinze ans ! Mama Wé Seigneur Dieu ! s'est exclamé Sartre. Elle a dû te raconter plein d'anecdotes ?

— Oui, je connais toute l'histoire ancienne du Rwanda.

— Tiens donc, a souri Sartre. Milan pourrait raconter l'histoire du Rwanda depuis ton arrière-grand-mère jusqu'à toi aujourd'hui. Ça fait quoi ça, quatre, cinq générations ?

— Tu en penses quoi, de cette idée, Milan ?

Stella me fixait avec de grands yeux interrogateurs.

— Si tu ne le fais pas, c'est moi qui vais l'écrire, cette histoire !

Sartre était décidément ravi de la tournure que prenait la conversation.

— À quoi tu penses ? m'a demandé Claude. Tu as l'air soucieux.

— À Mamie. Je ne l'ai pas revue depuis douze ans. Tu pourrais m'emmener à Butare cette semaine ? Je voudrais la revoir.

— Je peux venir avec toi ? a supplié Stella.

— Non, une autre fois. Tu dois retourner à l'école, ai-je répondu comme un grand frère.

— Je peux te déposer, mais je ne resterai pas, a dit Claude.

— Même pas une nuit ?

— Je ne veux plus la voir. Elle ne m'aime pas.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je le sais, c'est tout. Je ne suis que le bâtard de son mari.

Il n'y avait ni tristesse dans sa voix, ni rancœur apparente dans son propos, Claude disait cela le plus calmement du monde. Comme une évidence.

— En 1994, elle m'a recueilli par pure charité chrétienne. Parce que ta mère le lui avait demandé. Mais j'ai vite compris que je n'étais pas le bienvenu chez elle. Je représentais la trahison de son mari, son infidélité. De toute façon, ma famille est ici, au Palais.

On déchirait une photo de famille sous mes yeux et on me remettait les deux bouts séparément. Claude a senti que j'étais choqué :

— Ne te tracasse pas pour ça. Je t'accompagnerai à Butare. Toi, elle t'adore. Elle ne parle que de toi. Tu es son seul petit-fils, après tout !

18.

Quelques jours plus tard, Claude me déposait devant l'hôtel Faucon, à Butare. En partant, il m'a dit que j'allais mourir d'ennui pendant ces quelques jours chez Mamie. Comme j'étais en avance, avant de me rendre chez elle, j'ai décidé de flâner un peu. Butare avait un côté Far-West avec sa rue principale et ses commerces concentrés sur deux cents mètres : petites banques, petites stations-service, petites administrations, petits magasins, petits hôtels, petite poste. Sur la route de Gisagara, j'ai vu la Vierge, seule tache blanche dans un décor ocre, latérite. Il y avait un jacaranda à la gauche de la statue de la Sainte Marie qui bénissait les camions de marchandises, les voitures des ONG et les taxis-vélos filant sur la piste en direction des marais bariolés en contrebas. Juste derrière la Sainte Vierge se dressait la plus grande cathédrale du pays, construite « À la douce mémoire de S. M. Astrid reine des Belges, mère aimée de son peuple d'Europe et d'Afrique ». Le diable se cachant dans les détails, à l'entrée de la bâtisse, une petite plaque signée « E. Hautfenne, orfèvre, Bruxelles, 1936 », indiquait que le matériel de construction avait été « péniblement amené du Congo et de la forêt de Nyunge par des porteurs indigènes ». Un habile euphémisme pour parler de la fatigue, des maladies et de la mort en chemin.

Je me suis assis dans l'herbe sous le jacaranda. C'était le crépuscule, l'heure où le soleil nous veut du bien. La poussière me faisait éternuer, des bonnes sœurs de blanc vêtues traversaient la piste en riant, une mouche s'est posée un court instant sur mon bras puis est repartie à la conquête

de l'espace. Je réfléchissais à l'idée soufflée par Stella, écrire l'histoire de nos familles sur cinq générations : Rosalie, Mamie, ma mère et Eusébie, Claude et enfin Stella.

Le soleil venait de passer derrière le clocher. Il était temps de se mettre en route. Sur un bout de papier, Claude m'avait fait un dessin pour m'indiquer l'adresse de Mamie. C'était une promenade agréable. Avec son université, Butare avait été autrefois le centre de la vie intellectuelle du pays. Aujourd'hui, c'était une ville somnolente au charme désuet. À l'angle de l'avenue Rwasave et de l'avenue Mont Huye, j'ai remarqué une jolie petite maison en brique blanche en partie couverte de lierre, sans clôture et aux fenêtres sans barreaux. Je me suis arrêté et j'ai imaginé quelques secondes avoir vécu là dans une autre vie, heureux, entouré d'une famille aimante, sans le spectre de tout ce qui avait ravagé ce pays depuis les premiers massacres de 1959. Puis j'ai repris la route, longé des rues désertes et caillouteuses, sous le regard de grands arbres vénérables, de maisons carrées aux toits de tôle rouge et aux cheminées insolites sous ces latitudes. Durant le voyage à moto entre Kigali et Butare, accroché à Claude, j'avais pensé à celui qui nous reliait et dont ni lui ni moi ne connaissions rien. Je pourrais profiter de ces quelques jours pour en savoir plus sur mon grand-père Emmanuel. J'étais arrivé devant chez Mamie, une grande maison sans charme aux murs en crépi gris. J'ai ramassé un caillou au sol et pour m'annoncer j'ai toqué sur le portail en fer. Un chien a aboyé.

Les hauts plafonds, l'écho de chaque bruit, le silence : ce sont les premières choses qui m'ont marqué dans la maison. Ce soir-là, une voisine est passée rendre visite à Mamie. Au bout d'une demi-heure à les écouter discuter en kinyarwanda, coincé là, à ne rien faire, j'ai eu envie de décrire la scène qui se jouait sous mes yeux, à la façon d'un naturaliste. J'ai sorti un calepin et un stylo de ma poche et j'ai commencé à écrire : « Il fait déjà noir dans le séjour. Les rideaux en dentelles ne laissent passer aucune lumière. Les ombres discutent. Ma grand-mère prépare le thé, ça sent la citronnelle. Elle me sert un verre de lait caillé, une petite Amstel pour l'invitée. Les tasses sont déposées sur la nappe blanche de la table basse, à côté d'un coquillage nacré et d'un bouquet de fleurs en plastique. Sur une commode, des vanneries, et aux murs des images en couleur d'un Christ blond aux yeux bleus. Le seul homme resté dans la vie de Mamie. Devant la voisine, elle exhibe fièrement un cadeau récent, une tasse FPR avec la photo du président du Rwanda. Mamie décapsule sa bière et la voisine chantonne "Tora, tora, tora Kagame" (Votez, votez, votez Kagame). Elles se connaissaient déjà lorsqu'elles étaient réfugiées à Bujumbura, quartier OCAF, Ngagara. Maintenant qu'elles sont de retour chez elles, elles ne manquent pas de chanter. La conversation oscille, on passe du chuchotement aux éclats de voix. La voisine rote entre un sujet et un verbe, sans aucune retenue, avec un je-ne-sais-quoi de magnifiquement vulgaire. La nuit est tombée et les chauves-souris font un raffut de tous les diables. Une autre voisine arrive avec un tensiomètre. Bruit de vibration électrique. L'appareil se resserre autour du poignet de ma grand-mère : "11,7, c'est bon !" Elle est contente. La voisine l'appelle "Mama Venancia". Les conversations s'éternisent. Je devine qu'elles parlent des autres, de la famille, de choses anodines du quotidien. Les téléphones portables vibrent, sonnent. Elles envoient des textos. Sur un écran bas de gamme, une des voisines montre la photo d'un nouveau-né. Plus personne ne parle. Elles chuchotent. Puis soudain elles augmentent le volume de la conversation. Il fait noir. Je ne distingue plus ce que j'écris. Mamie allume un néon blafard autour duquel s'agglutinent des insectes. Les visages apparaissent tout à coup. Inexpressifs. Un gecko court le long d'un mur puis s'arrête subitement. Grâce à des gestes évocateurs et quelques mots en français, je comprends que l'on parle d'une nièce qui a un beau visage mais un fessier énorme. D'une autre qui a de gros bras. Dehors, les employés de Mamie discutent, allument la radio, font couler de l'eau. On évoque quelque chose de triste. J'attrape au vol le mot "génocide". La voisine dit "yooo". Ma grand-mère ajoute au tragique en étirant les mots, en appuyant sur les consonnes, en commençant la phrase doucement puis en accélérant. L'autre voisine pose la main sur sa joue et hoche la tête d'incrédulité. Dès qu'une voisine parle, Mamie approuve d'un "yego" ou par une interjection bovine, un "mmm" déclamé sur toutes les gammes, de l'étonnement à l'assentiment en passant par la réprobation. La voisine trouve que je ressemble à "un Arabe". Les mots français "mariage", "alliance", "levée de deuil" sont répétés plusieurs fois. Les voisines se plaignent. Chaque semaine, il faut se rendre aux mariages, aux enterrements, aux dots et aux levées de deuil. Autant de rendez-vous indispensables chez le coiffeur et le confectionneur de mishanana (robe traditionnelle). Et aussi autant de "contributions". Mamie a décidé de limiter ses dons à 5 000 francs par événement. À raison de trois à quatre événements par mois, les fins de

mois sont difficiles. Subitement, les voisines prennent congé sur une dernière gorgée de bière. Nous les raccompagnons au portail où l'on se quitte rapidement. Dans la grande maison silencieuse, les portes grincent, les clés s'agitent. Mamie ferme tout et garde un trousseau entier dans son soutien-gorge. Il y a des clés pour tout. Pour les portes, pour les valises, pour les armoires, pour les placards, pour les buanderies, pour la boutique, pour la caisse. Des dizaines et des dizaines de clés qu'elle garde dans des petits sacs en papier kraft. Il y a aussi le placard à bidons. Des bidons pour le quotidien, pour l'huile, pour le sucre, pour l'eau que l'on réchauffe le matin sur le charbon de bois pour se laver. Elle ne laisse rien traîner. Elle centralise tout et passe ses journées à ouvrir et à fermer. Elle vit entourée de gens qu'elle suspecte. Elle est seule. La maison a une odeur de cire de bougie mélangée à celle des haricots cuits. Elle repasse ses grands boubous et ses pagnes sur la table du séjour. Je lui demande pourquoi elle ne laisse pas Joséphine s'en occuper. Elle marmonne qu'elle ne sait pas faire, qu'il faut se méfier des rescapés, qu'ils sont méchants, jaloux. On passe à table, je bois du thé parfumé à la citronnelle du jardin. Au menu, des frites molles, des petits pois, de la margarine, du pain. Mamie bénit sa nourriture. Je me signe avant de manger. Elle rit, n'est pas dupe, me demande si je vais à l'église. Je suis lâche, je lui dis de temps en temps. Elle sait que je mens mais la réponse la satisfait. Elle me sert, me ressert. "Mangez ! Mangez !" Son éternelle injonction. Mamie me vouvoie toujours. Non pas un vouvoiement précieux, simplement de son lointain apprentissage du français, elle n'a dû retenir que la deuxième personne du pluriel. Impossible de tutoyer une personne qui me vouvoie, alors je la vouvoie en retour. La nuit s'enfonce vers le lendemain. La lumière d'une petite boutique éclaire une rue sombre et poussiéreuse de Butare. Un chien sans nom monte la garde. Rongé par les tiques, il a l'œil gauche crevé, l'arrière-train paralysé et la peau sur les os. Je vais me coucher dans les vapeurs d'insecticide qui servent de parfum d'ambiance au moustique bien plus que de répulsif. Dehors, les chauves-souris font un boucan infernal. J'entends Mamie qui traîne des pieds dans le couloir. La grande maison résonne. Les portes grincent. Mamie s'assure qu'elles sont toutes bien fermées. »

*

Dès le matin, Mamie était au combat et ne ménageait pas ses deux employés, Joséphine, qui douze ans après mon premier séjour était toujours avec elle, et Sécurité, le gardien de la parcelle, également un rescapé. Mamie les appelait sans cesse « Ngwino ! » (Viens !) en se raclant la gorge d'un ton mécontent. Sur la parcelle vivait aussi Gaston, un cousin de Mamie abandonné par le reste de la famille en raison d'un handicap mental et dont elle s'occupait depuis des années. Il restait assis sur une chaise la journée entière et toussait beaucoup. Mamie m'expliqua qu'il avait contracté une névralgie à force de porter des casiers de bières et des sacs de makala (charbon de bois) et que cela lui avait ruiné les poumons. Elle en parlait comme d'un enfant, s'emportait quand il oubliait de prendre ses médicaments. Depuis mon arrivée, Gaston m'avait réclamé plusieurs fois de l'argent pour s'acheter une bière dans la petite boutique de Mamie dont il était en charge. Installée dans un ancien container réaménagé, on y trouvait des sardines en boîte, de la margarine, des sodas, de la bière, du papier toilette, des cigarettes à l'unité, du lait en poudre et en sachet, des préservatifs, des cadenas et du sucre.

Pendant que je prenais mon petit déjeuner – une tasse de thé et de petites bananes –, Mamie tenait l'inventaire de sa boutique dans un cahier d'écolier dont la couverture indiquait « Nom : Ntaaokaja Bernard, École : Le pigeonier, Classe : 5^e année primaire ». Studieuse, elle écrivait de la main gauche, tout en pulvérisant de la main droite de l'insecticide sur les mouches affairées près d'elle. Depuis deux jours, j'en avais peu appris à son sujet, comprenant simplement qu'elle était née en 1931, l'année de l'introduction de la carte d'identité avec la mention ethnique. Elle faisait partie de la première génération de Rwandais à avoir été convertis massivement au catholicisme. Après le départ de ma mère en Europe, elle s'était exilée au Burundi pour retrouver son mari, dont elle avait été séparée pendant les massacres contre les Tutsi en 1973. En 1994, lors du génocide, elle s'était engagée dans les troupes du FPR pour soigner les blessés à l'arrière. Lorsqu'elle s'était installée à Butare, en 2001, elle avait poursuivi son métier d'infirmière à l'hôpital de la ville et, en parallèle, elle avait été juge dans les juridictions gacaca, ce que j'ignorais quand je préparais mon mémoire. C'était une femme forte, les gens du quartier l'appelaient « Madame Monsieur ». Elle avait tout fait toute seule : construit sa maison, ouvert des petits commerces, acheté, vendu. Calculette à la main, elle m'a expliqué qu'elle touchait une retraite de deux cent mille francs rwandais et arrondissait ses fins de mois avec sa petite boutique et des chambres d'hôtes construites dans son jardin. Chacune

de ces informations était obtenue de longue lutte. Je sentais que chaque fois que je posais une question, cela l'embarrassait et la contrariait – un trait de caractère commun à ma mère. Ce matin-là, j'ai quand même tenté :

— Mamie, vous pouvez me parler de mon grand-père ?

Elle releva la tête de son cahier et me regarda d'un air indigné.

— Non, non, non..., répétait-elle comme si j'étais un mendiant qui l'importunait.

— Comment s'appelait-il ?

— Emmanuel.

— Et quel métier faisait-il ?

— Pas de métier.

— Claude m'a dit qu'il était couturier.

— Non, non, non... Chômeur et soûlard. C'est tout.

— Mamie, avez-vous des photos d'Emmanuel ?

— Non, non, non... Il n'y a pas de photo. Ça n'existe pas.

Elle me fixait avec sa manière glaçante de regarder par-dessus ses lunettes et elle tchipait en marmonnant. Puis elle sortit pour aller gronder un de ses employés.

Deux jours plus tard, le matin de mon départ, Mamie est entrée dans ma chambre pour m'offrir un cadeau. Elle a fermé soigneusement la porte derrière elle et m'a demandé de m'asseoir. De façon cérémonieuse, elle m'a donné un décapsuleur en forme de marteau et une sculpture dans un mauvais bois représentant un paysan, avec sur le socle l'inscription « Burundi ». En sortant de ma chambre, elle s'est retournée et a ajouté : « Excusez-moi, je n'ai pas de sous. » Je me suis senti plus gêné qu'elle, moi qui étais arrivé les mains vides, avec la seule enveloppe remise par ma mère à son attention.

Le bus pour Kigali était prévu à neuf heures. Mamie et moi sommes arrivés à la petite gare routière à huit heures. Assis l'un à côté de l'autre sur le petit muret devant la station-service, nous avons attendu le bus en silence, dans la fraîcheur du matin, sous un acacia agonisant, regardant la vie passer dans la rue principale de Butare. L'heure avançait lentement. Au bout d'un certain temps, Mamie s'est mise à me scruter avec insistance. Je sentais son regard sur moi. Elle me dévisageait sous tous les angles et cela finissait par me gêner. Puis tout à coup, elle s'est écriée :

— Vous ressemblez à Emmanuel. Même profil que lui. Photocopie !

Elle a ri, un rire juvénile. Son visage s'est illuminé durant cette seconde et son expression austère volatilisée. On aurait dit une jeune fille amoureuse. Quand le bus est enfin arrivé, elle a pris mes mains dans les siennes, les a tenues un instant comme une chose précieuse. Puis elle m'a dit que j'étais beau.

19.

La maison de Tante Eusébie était enfouie dans une végétation dense où s'épanouissaient une kyrielle d'oiseaux dont je reconnaissais peu à peu les chants mélodieux. Eusébie travaillait à corps perdu sur de nouveaux projets de lois, elle était rarement chez elle. Stella était maintenant au collège et un bus de ramassage scolaire passait chaque jour devant le portail pour l'emmener à six heures le matin et la ramener en fin d'après-midi, vêtue d'un uniforme vert sapin, d'une jupe et d'une chemisette rayée avec cravate. Eusébie avait tenu à l'inscrire dans une école privée internationale fondée par des philanthropes américains qui préparait les enfants de l'élite à intégrer de grandes universités aux États-Unis ou de prestigieuses écoles européennes. Stella était trilingue, elle passait du français à l'anglais et de l'anglais au kinyarwanda avec une aisance stupéfiante. Mais je la sentais encore fragile et j'avais déjà repoussé mon départ deux fois. Elle se mettait souvent à pleurer au milieu

d'une phrase et séchait les cours pour se réfugier dans le jacaranda. Alors Eusébie la cherchait partout, l'appelait dans la parcelle et le quartier. Moi je ne disais rien, je respectais ma promesse de ne pas dévoiler sa cachette. J'étais gardien du secret de l'arbre. À bout de nerfs, Eusébie finit par perdre patience et un soir, après une journée harassante à l'Assemblée, elle prit Stella entre quatre yeux :

— Je t'interdis de fuguer encore une fois, tu m'as bien comprise ? Nous t'avons cherchée pendant une heure aujourd'hui. Tu crois que je n'ai que ça à faire, de te courir après un matin sur deux ?

Stella écoutait, tête basse.

— Et puis l'école m'a appelée pour ton absentéisme et tes notes en chute libre. Je passe pour qui ?

Stella triturait ses doigts.

— Je te rappelle que ton école me coûte une fortune. Si je travaille autant, c'est pour te construire un avenir. Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as. Qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne te reconnais plus, ma fille.

— C'est que... je suis triste... j'ai perdu grand-mère Rosalie, a-t-elle dit.

— Et alors ? Moi j'ai perdu mon mari, mes enfants, mes parents, mes frères et mes sœurs. Est-ce que je me morfonds ?

Stella, toujours tête basse, fixait ses chaussures, le menton tremblant.

— À partir d'aujourd'hui, je t'interdis de manquer un seul jour d'école. Je ne le répéterai pas.

Stella ne rata plus l'école. Elle luttait chaque matin pour se lever et affronter la journée. Cela déclencha chez elle de terribles maux de ventre qu'elle cachait à sa mère et que je finis par deviner. J'avais connu les mêmes douleurs à son âge, ce mal au bide à force de ravalier sa colère, sa frustration, son chagrin, à force de déglutir toutes ces phrases que l'on voudrait hurler à la face du monde. Stella était dévastée par la mort de Rosalie.

Un après-midi, nous étions assis tous les deux sur la plus haute branche du jacaranda, contemplant des milans qui tournoyaient au-dessus du quartier.

— Ça me fait du bien que tu sois là. Même si ça ne se voit peut-être pas, je suis heureuse avec toi. Mais je sais que tu vas devoir repartir pour la France et que je serai bientôt seule. Vraiment seule cette fois.

Stella avait raison, je devais partir. Mon père me relançait tous les jours pour que je rentre, trouve un appartement, investisse mon héritage dans l'immobilier. Il ne cessait de m'envoyer des annonces et des propositions de prêts bancaires comme si sa vie en dépendait. Mais avant de réfléchir sérieusement à ce que j'allais faire de ma vie, je voulais me balader, faire un tour d'Europe, prendre mon temps. Oui, Stella avait raison, elle serait bientôt seule. Je voyais bien qu'Eusébie était très absente. Physiquement et moralement. Stella vivait sur une île, isolée et solitaire, perchée sur son arbre, tel un moussaillon juché au sommet d'un grand mât.

— J'ai quelque chose à te demander, Milan. À l'école, ils organisent un concours littéraire en langue française. Il s'agit de faire le portrait d'un membre de notre famille, vivant ou non. Ils sélectionneront un texte et il sera lu par l'auteur devant tout le monde à la fête de l'école, puis imprimé et distribué aux élèves. Avant de repartir, je voudrais que tu m'aides à écrire le plus beau des portraits en hommage à Rosalie.

— Avec plaisir, Stella ! Quand est-ce que tu dois rendre ta composition ?

— Dans dix jours.

— Tu veux raconter toute la vie de Rosalie ? Mais ce n'est pas un portrait qu'il faut faire, c'est un roman !

Je souriais mais Stella était plus sérieuse que jamais.

— Tu vas m'aider ?

— Tope là !

Elle a frappé dans ma paume, puis s'est levée dangereusement sur la branche et a poussé un cri de joie vers la nuée de rapaces qui planaient dans un ciel bleu ecchymose. Le jour même, je rappelai mon père pour le rassurer sur ma date de retour, j'organisai par e-mail quelques visites d'appartements et je réservai mes tickets de train et de bus pour mon voyage à travers l'Europe.

Ce soir-là, au Palais, il y avait comme de l'électricité dans l'air. Au milieu de l'attroupement, Sartre et Claude parlementaient rudement avec trois policiers. Alors que Sartre s'emportait et gesticulait, Claude tentait de jouer le médiateur et d'arrondir les angles. Visage fermé, l'officier de police qui menait la discussion lança un ultimatum. Après leur départ, Claude et Sartre, dépités, se laissèrent tomber de tout leur poids sur une vieille banquette de voiture poussiéreuse qui faisait office de canapé dans la cour. Les habitants de la concession, sortis assister à l'altercation, retournèrent vaquer à leurs occupations.

— Vous en faites une tête ! Vous m'expliquez ce qu'il se passe ?

— C'est la fin de la monarchie, a soufflé Sartre, les yeux dans le vague.

— On a reçu un ordre d'expulsion.

— Attends, attends, c'est quoi cette embrouille ?

— Les propriétaires réclament leur terrain.

— Les propriétaires ? Ce n'est pas chez toi, le Palais ?

— Bien sûr que c'est chez moi ! s'exclama Sartre. Je suis souverain en mon royaume ! Mais après, si on rentre dans les détails techniques, la loi et toutes ses subtilités... on va dire que... je suis un souverain qui squatte son Palais.

— Je ne comprends pas, depuis toutes ces années vous squattez ? Comment c'est possible ?

— Tout le monde a fait ça, a expliqué Claude. Après le génocide, si tu cherchais une maison, il suffisait de rentrer dedans et elle devenait tienne. C'est ce que Sartre a fait.

— Tu habitais où avant le génocide ?

— Je viens de la ville de Gitarama. Mais à huit ans, quand mes parents sont décédés, je me suis retrouvé à la rue et je suis venu à Kigali pour devenir mayibobo.

— Pendant le génocide, Sartre a récupéré cette maison abandonnée par ses occupants pour en faire le refuge des enfants qu'il trouvait sur son chemin, les orphelins comme moi qui avaient survécu et ne savaient pas où aller. Il les cachait, les nourrissait, les soignait. C'est un saint.

— Voyons, voyons, a dit Sartre dans un rire gêné.

— Comment est-ce que tu pouvais circuler sans craindre pour ta vie alors qu'il y avait des barrages partout ? Tous les livres que tu as, tu les récupérais avec ta brouette en plein jour, non ?

— Sartre est hutu.

Remarquant l'étonnement sur mon visage, Claude a répété :

— Oui, c'est un Hutu. Son père était hutu. Mais au lieu de prendre part aux tueries ou de s'amuser à débusquer les Tutsi comme d'autres enfants, il nous sauvait. Je le répète, c'est un juste parmi les justes.

— Mais alors, qui sont ces gens qui vous expulsent ?

— Une famille de Rwandais qui vit depuis très longtemps au Canada, a répondu Claude. En 1994, ils ont recueilli une tante qui avait survécu aux massacres. Cette dame est décédée l'année dernière. Elle n'avait jamais souhaité revenir au Rwanda, mais sa dernière volonté a été que sa famille récupère la parcelle.

— Ils ont le droit ?

- Oh oui, a dit Sartre. La loi est de leur côté et la misère du nôtre.
- Il n'y a aucun recours possible ?
- Aucun, a dit Claude, fataliste.
- Il nous reste à faire ce que l'on sait faire le mieux, mon cher : s'adapter ! a lancé Sartre en me fixant de son œil qui disait merde à l'autre.

Claude s'est levé, il voulait me montrer quelque chose. Ce n'était pas loin, à quelques rues seulement. Là, il a poussé un portail métallique et nous nous sommes retrouvés dans une cour minuscule. Au fond, un garage fermé avec une grosse chaîne en fer. Claude a ouvert, allumé un néon qui a clignoté quelques secondes puis a révélé, alignées en rang d'oignons, dix motos flambant neuves. « Voilà notre retraite ! Avec ça, on va sortir de la pauvreté ! » a-t-il dit, des étoiles dans les yeux. Sartre nous avait emboîté le pas et il se tenait derrière nous, un grand sourire aux lèvres : « Heureusement, il n'y a pas que des mauvaises nouvelles en ce bas monde ! »

20.

Avec Stella, nous avançons sur le texte. Tous les après-midi, après l'école, on s'asseyait dans l'herbe au pied du jacaranda, le radiocassette calé contre le tronc, et on écoutait la voix de Rosalie. Stella me traduisait en français puis je recopiais et à nous deux, on remettait les phrases en forme, on coupait, on élaguait, on densifiait certaines parties, on rendait le texte plus cohérent et fluide. Ce que j'avais pris au début pour un simple devoir d'école se transformait en une véritable épopée. À travers la vie rocambolesque de Rosalie, je commençais à comprendre l'histoire de ce pays. Du haut de ses onze ans, Stella avait eu raison de m'embarquer dans cette aventure. Et elle avait ravivé mon idée de prendre des notes sur Mamie et sur la famille.

- Ça y est, c'est terminé.
- Au « clac » de la cassette, Stella se levait et allait chercher la suivante.
- Attends... Tu m'as bien dit que tu voulais raconter toute la vie de Rosalie ? C'est bien ça ? Pas uniquement sa jeunesse ?
- Non, non. Toute sa vie.
- Mais on y est depuis une semaine et Rosalie n'a même pas trente ans dans notre récit. Sachant qu'elle est morte à cent quinze ans, tu peux me dire combien de cassettes il nous reste à retranscrire ?
- Euh... quelques-unes, a-t-elle avoué d'un air innocent.
- Quelques-unes ?

Un instant plus tard, Stella revenait de sa chambre les bras chargés d'un carton qu'elle retourna sur la pelouse. Je bondis sur mes pieds. J'avais sous les yeux un tas de cassettes de la taille d'une termitière de brousse.

- Tu plaisantes ? Mais on n'aura jamais le temps de tout écouter !
- Ne t'énerve pas.
- Mais je ne m'énerve pas, dis-je, encore plus énervé. C'est simplement que... bordel on doit rendre le texte la semaine prochaine et là je découvre qu'il nous reste l'intégrale de l'Encyclopédie Universalis à traduire !
- Tu as promis de m'aider...
- Oui, oui, j'ai dit que j'allais t'aider mais je ne vois pas comment en quatre jours on peut arriver au bout...

Stella me regardait avec de grands yeux mouillés. Ce portrait était très important pour elle, c'était sa façon de rendre hommage à son arrière-grand-mère. Écouter Rosalie, le faire avec moi, c'était

une manière de soigner son chagrin. Ma réaction était stupide et disproportionnée, alors je me suis apaisé.

— Laisse-moi réfléchir, on va trouver une solution. Il nous reste quatre jours, dont un week-end. Ça va le faire.

Je marchais de long en large dans le jardin depuis plusieurs minutes quand j'ai eu l'idée d'appeler Claude et Sartre et de leur expliquer la situation. Ils ont tout de suite accepté de nous aider et c'est Claude qui a eu l'idée de sortir de la ville, d'aller travailler au bord du lac Kivu, dans une maison abandonnée où il lui arrivait de se retirer quand il avait besoin de calme et de solitude : « Là-bas, on sera seuls au monde. » Convaincre Eusébie n'a pas été simple, elle a d'abord trouvé l'idée saugrenue, avant que je lui fasse comprendre les bienfaits de ce travail pour Stella. « Bon, si tu penses que ce portrait de son arrière-grand-mère peut l'aider à se sentir mieux, alors allez-y. »

Le lendemain, on a tous pris un bus à la gare routière de Nyabugogo, direction la petite ville de Kibuye, sur les bords du Kivu. Quand trois heures plus tard on a aperçu le lac au détour d'un virage depuis les hauteurs des collines, Sartre et Stella sont restés bouche bée face au spectacle de cette immense étendue d'eau, vaste comme un ciel renversé et plantée d'une multitude d'îlots recouverts de forêt. La maison se trouvait tout près de l'eau, dans un écrin de verdure tropicale. C'était un vieux chalet en ruine, avec sa petite plage privée et son ponton rouillé. Il avait appartenu à la coopération suisse avant le génocide, puis des soldats y avaient pris position car c'était un point stratégique à l'entrée d'une baie où les génocidaires, réfugiés en face sur l'île congolaise Idjwi, accostaient de nuit pour continuer à semer le chaos dans la région. Depuis, le chalet était à l'abandon et l'intérieur dans un état catastrophique. Un berger avait dû y faire dormir ses vaches car le sol était fangeux, couvert de bouses. Il n'y avait bien entendu ni eau ni électricité, les fenêtres étaient brisées et les portes sorties de leurs gonds. En voyant ça, j'ai eu un moment de découragement. En fait de bureau tranquille pour boucler le portrait, on se retrouvait à camper en pleine campagne. Heureusement, Claude est parvenu à trouver quelques villageois prêts à nous aider. Ils ont apporté des matelas pour la nuit et ensemble nous avons nettoyé sommairement les lieux. Alors que sur le ponton nous installions une table avec la pile de cassettes, le radiocassette, les feuilles et les stylos, Claude est parti au centre-ville acheter quelques victuailles et des casiers de bières et de sodas. On était convenus que je continuerais d'avancer avec Stella pendant que Claude et Sartre travailleraient chacun de leur côté, un walkman sur les oreilles, traduisant du kinyarwanda au français. Sartre était ravi, il se sentait pousser des ailes d'écrivain. Lorsque Claude est revenu de la ville avec ses courses, nous étions sur le ponton, face au lac, contemplant le déclin du jour, son ciel mordoré traversé par un vol de cormorans. On a décapsulé nos boissons et trinqué à cette douce récompense.

— Claude est un sacré cachotier, a dit Sartre. Il gardait ce paradis secret.

— Comment tu as découvert ce coin ? a demandé Stella.

— Je suis tombé sur ce chalet par hasard, en me baladant. Au départ, j'étais surtout venu pour le Kivu. C'est mon oncle Bertin qui m'en avait parlé quand j'étais enfant. Il était instituteur et connaissait quantité de choses. Il racontait qu'à l'ouest du pays se trouvait un lac grand comme une mer. Il en parlait souvent, rêvait de s'y rendre un jour. Il y a quelques années, quand j'ai eu ma première moto, j'ai roulé jusqu'ici. Quel choc ! Je n'avais jamais vu autant d'eau.

— Moi aussi, c'est la première fois, a dit Stella, fascinée par le paysage.

Sartre a acquiescé et Claude a balayé l'horizon du regard :

— Oui, Tonton Bertin avait raison... C'est comme la mer.

On s'est mis au travail le soir même, à la lueur d'une lampe tempête. La voix de Rosalie habitait la nuit, le doux clapotis des vagues suivait le rythme lent de ses phrases. Concentrés, casque sur les oreilles, Claude et Sartre retranscrivaient les paroles de la vieille pendant que Stella me traduisait chaque phrase avec la plus grande application. De l'autre côté du lac, dans les montagnes du Congo, on percevait l'écho du tonnerre. Par intermittence, des éclairs zébraient l'obscurité. Bientôt un vent frais s'est levé et on a rapatrié nos affaires dans la maison. Claude a allumé un feu dans la grosse cheminée et on a placé les matelas en cercle autour de l'âtre pour se réchauffer. On a poursuivi

notre travail jusqu'à tard dans la nuit, et chacun s'est endormi au son de la voix de Rosalie qui nous parlait depuis l'au-delà.

Le lendemain, samedi, sachant que Stella devait rendre son travail le lundi matin à la première heure et que nous étions encore loin du compte, elle eut une bouffée d'angoisse. Je la rassurai, nous allions réussir mais il nous fallait accélérer la traduction. Comme le soleil cognait dur dès le matin, on a déplacé la table sous le grand ficus de la plage dont les lianes tombaient dans l'eau comme des guirlandes décrochées, et on s'est remis au travail. Claude se plaignit rapidement de maux de tête dus à une trop forte concentration. Il renonça à nous aider et passa la journée à nager et à préparer les repas en sifflotant des airs d'église. Sartre, casque vissé sur les oreilles, réagissait souvent à haute voix au récit de Rosalie en riant, en essuyant une larme ou en laissant échapper un propos enthousiaste : « Elle est fabuleuse cette femme ! Fabuleuse ! » Un immense sourire de fierté naissait alors sur le visage de Stella.

Peu avant minuit, nous sommes finalement parvenus au bout de la traduction de cette somme d'entretiens. Nous avions déjà une petite idée, mais il nous fallut encore un moment pour nous mettre d'accord sur les parties à garder dans l'abondance d'anecdotes et d'histoires de la longue vie de Rosalie. Ensuite, c'était au tour de Stella de composer avec ses propres mots le portrait de son arrière-grand-mère. Il lui restait la journée de dimanche alors elle alla se coucher à l'intérieur pendant que Claude, Sartre et moi restions dehors, sur la terrasse, à boire nos bières chaudes en contemplant la nuit étoilée. J'étais épuisé mais heureux.

— On est bien. Je pourrais rester ici toute ma vie, je crois.

— Moi j'aime beaucoup trop Nyamirambo, a dit Sartre. Tout ce calme m'angoisse.

— Vous savez où vous allez vous installer, maintenant que l'on vous chasse du Palais ?

— J'ai dégoté une petite maison dans le quartier, à côté du garage des motos, a expliqué Claude. Nous déménageons nos affaires la semaine prochaine.

— Mais avant de partir, nous avons prévu la plus grandiose des fêtes d'adieu avec les anciens mayibobo ! Ils reviennent tous pour l'occasion, certains même du Congo, du Burundi, d'Ouganda.

— Ça va être mémorable ! s'est exclamé Claude.

— J'espère que vous avez prévu un immense pogo, j'ai dit en riant.

— Bien sûr ! Et des citernes entières de bière de banane !

Dans le noir, sur l'eau, une pirogue glissait silencieusement sous les rayons de la lune. On entendait à peine le bruit des pagaies remuant les flots. Claude a annoncé d'une voix grave :

— Je vais retourner sur la colline de mon enfance. Récupérer les terres de ma famille.

L'embarcation s'éloigna dans l'épaisseur de la nuit. Bientôt, elle disparut comme si elle n'avait jamais existé.

— Quand as-tu décidé ça ?

— Depuis que l'on a reçu l'ordre d'expulsion du Palais. Ces gens ont raison de reprendre leurs biens. Le génocide nous a déjà enlevé nos familles, pas question que l'on nous vole aussi la mémoire des lieux.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? T'installer sur la colline, parmi les tueurs et leurs familles ? a ricané Sartre.

— Je veux simplement faire valoir mes droits. Et rappeler aux tueurs que je suis toujours vivant.

Le dimanche, il plut sans discontinuer. De lourdes trombes de pluie s'abattaient sur le lac, criblant de millions d'impacts la surface de l'eau. Le ciel s'était chargé de toutes les nuances imaginables de bleu et de gris. Claude et Sartre dormirent quasiment toute la journée pendant que Stella mettait en forme son texte. Plus tard, en route vers la capitale, elle continuait d'écrire malgré les virages et les ornières qui agitaient le bus, finissant *in extremis*, au moment d'arriver à Kigali. Et dans la

foule de la station de bus, parmi la bousculade et les fumées des pots d'échappement, Stella nous a remerciés en ouvrant grand ses bras pour nous serrer tous les trois contre elle.

21.

Le lendemain, Stella a rendu son devoir et j'ai accompagné Claude sur la colline de son enfance. Simple piste poussiéreuse à l'époque du procès gacaca, une partie de la route était maintenant goudronnée. À la place des champs et bocages, des quartiers neufs étaient sortis de terre, sur le modèle des banlieues américaines. Rêve de vie pavillonnaire, de ces maisons alignées les unes à côté des autres, à l'identique, comme un jeu de miroirs reproduisant la même image à l'infini. Voir cet imaginaire standardisé de classe moyenne occidentale exporté jusque sur les verts pâturages du Rwanda me désespérait. Claude ne comprenait pas le problème, lui rêvait de vivre dans une de ces maisons neuves, un de ces quartiers bien organisés, avec l'eau, l'électricité, des routes entretenues et un environnement sécurisé.

Nous avons quitté la grande nationale asphaltée pour emprunter une piste de terre qui enjambait des cours d'eau, traversait des paysages de rizières et des bassins d'élevage de poissons. Puis la moto a dû s'engager sur un chemin encore plus étroit qui grimpait en lacet vers la colline familiale. Au bureau du secteur, Claude a expliqué sa situation et s'est renseigné sur les démarches permettant de récupérer ses terres. Ensuite, on s'est dirigés vers le village où la visite impromptue de deux étrangers, dont un Blanc, a déclenché des regards suspicieux. « Ils m'ont reconnu. Ils voient bien la cicatrice sur mon crâne. C'est pour ça que je me rase la tête. Pour rappeler qui je suis. »

Depuis le procès de 2005, Claude n'avait pas remis les pieds dans la région. Y revenir, cinq ans plus tard, lui demandait une volonté et un courage qui me dépassaient. Nous poursuivions notre marche, et la nouvelle de notre arrivée sur la colline semblait se répandre comme la peur. Tout à coup, Claude s'est arrêté : « C'est là. » Dans les herbes hautes et la broussaille, émergeaient les vestiges d'un pan de mur et les fondations érodées de ce qui était autrefois sa maison familiale. Il resta immobile un moment, le regard baissé vers les ruines. Dans un champ en contrebas, des femmes cultivaient des haricots et des pommes de terre. Claude descendit vers elles. Il me rapporta ensuite leur discussion.

- Vous savez à qui appartient cette parcelle que vous cultivez ?
- Elle appartient à la communauté. Nous ne faisons rien de mal.
- Donc ce terrain n'appartient à personne en particulier ?
- Qui es-tu ? Tu ne t'es pas présenté, l'étranger.
- Tu sais très bien qui je suis, vieille femme. Ta mémoire a-t-elle disparu comme la maison qui se trouvait là ?
- Tu es parti il y a fort longtemps, dit une autre femme, les pieds terreux et la houe à la main. Nous ne faisons rien de mal. Nous voulons simplement nourrir nos enfants. Toi, tu vis et travailles en ville. Tu es riche alors que nous sommes dans la pauvreté.
- Comment pouvez-vous être dans la pauvreté, vous qui avez vos familles ?
- Dieu est un père pour tous ses enfants, déclara une troisième.
- Je ne suis pas venu vous convaincre, simplement vous avertir. Dites à vos hommes et à vos fils que Claude, le fils de Solange, le petit-fils de Vestine, le neveu de Godelieve et de Bertin l'instituteur, est venu récupérer ses terres, et qu'il sera de retour avec les autorités.

Puis Claude s'en alla sans rien ajouter, sous le regard pesant des paysannes. Bientôt, c'est toute la colline qui nous observait. On sentait que notre venue ne laissait personne indifférent. Le soir même, dans l'intimité de leurs maisons, les femmes en parleraient à leurs hommes, les hommes en parleraient plus tard entre eux au cabaret du village, et la venue de Claude et du métis ne finirait pas d'alimenter les conversations, d'entretenir toutes sortes de spéculations et de fantasmes, de remuer les fantômes du passé, de faire renaître des peurs enfouies, de ranimer des haines tenaces et des

envies de vengeance. Jusqu'à ce que l'on remonte sur la moto et que l'on disparaisse de la colline, on sentit sur nos épaules le poids de ces centaines de regards effarés. On entendait bourdonner à nos oreilles l'affolement de toute une communauté.

*

Ce soir-là, en descendant du bus scolaire, Stella courut dans mes bras pour m'annoncer la bonne nouvelle. Son texte avait été retenu pour la grande fête de l'école en fin de semaine. Plus tard, elle le dit à sa mère, enthousiaste.

— Maman ! J'ai gagné ! J'ai gagné ! Le portrait de grand-mère Rosalie a été retenu !

Émue, Eusébie a pris le visage de Stella entre ses mains.

— Je suis si fière de toi, ma fille. Et de là où elle nous voit, Rosalie est fière aussi.

— Tu veux que je te le lise ? a proposé Stella en sautillant sur place.

— Non, non, je préfère le découvrir samedi. Tu dois bien le répéter en attendant, d'accord ?

— Dès ce soir ! dit Stella en partant se réfugier dans sa chambre.

Eusébie retira ses chaussures et étendit ses jambes sur la table basse de la terrasse.

— Tu as l'air crevée. Tu n'arrêtes jamais ?

— C'est vrai... On aimerait parfois que les choses aillent plus vite.

— Moi, je trouve que les choses avancent. Le pays ne ressemble plus du tout à ce qu'il était quand je suis venu la première fois.

— Bien sûr, mais il reste beaucoup de blocages, surtout dans nos têtes. Nous venons de loin et il reste tant à faire. On est encore en train de gérer les urgences, même seize ans plus tard. Et tout ce que l'on a construit est si précaire...

— Tu n'as jamais eu envie de partir ? De recommencer à zéro ?

— Recommencer à zéro, je n'ai fait que ça. Mais partir, non. Quelle vie aurais-je à l'étranger ?

— Je ne sais pas. Ma mère est bien partie, elle ?

— Oui, c'est vrai. Mais tu sais, ta mère aussi a une histoire compliquée.

— Non, je ne sais rien, justement. Elle ne m'en parle pas.

— Ce n'est pas facile de parler. Encore moins à ses enfants.

— Mais toi, tu peux me raconter ?

— Non, je ne peux pas. C'est à elle de le faire. Laisse-lui le temps.

— Et si elle ne le fait jamais ?

— Fais-lui confiance.

Il était minuit. Eusébie et Stella s'étaient couchées de bonne heure. Tout était calme et plongé dans l'obscurité. Sur le point de m'endormir, j'ai reçu un texto de Sartre : « Ramène-toi à Nyamijos, y'a le feu, tout crame ! » Paniqué, je me suis faufilé silencieusement hors de la maison et, dans la rue, j'ai foncé en direction de Nyamirambo. J'ai aperçu les flammes au loin et un impressionnant panache de fumée noire plus sombre que la nuit. Je me suis mis à courir tout en essayant de joindre Claude et Sartre au téléphone, mais aucun des deux ne répondait. En m'approchant, j'ai compris que l'incendie n'était pas au Palais. Je me suis retrouvé dans la rue où Claude et Sartre devaient bientôt emménager. Une forte odeur d'essence et de plastique brûlé m'obligeait à remonter le col de mon tee-shirt sur mon nez et ma bouche. Il y avait un vaste attroupement, comme si le quartier s'était donné rendez-vous pour regarder la nuit flamboyer. En jouant des coudes, je me suis frayé un chemin à travers la foule. J'ai aperçu Sartre, il s'est tourné vers moi le regard éperdu, hagard.

Claude n'était nulle part et comme Sartre ne disait rien, je craignais le pire. Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre.

— Il est où Claude ? ai-je balbutié.

Il a pointé du doigt un homme recouvert de suie, les habits déchirés, les mains vraisemblablement brûlées. Lorsqu'il m'a vu, Claude s'est précipité vers moi, m'a serré dans ses bras et s'est mis à pleurer à chaudes larmes. Il pleurait de rage. Puis, il a reculé, a essuyé la morve de son nez avec son avant-bras et s'est tourné vers le brasier.

— Des années de travail partis en fumée.

— Les motos ?

— Oui, les dix motos qui étaient dans le garage, a confirmé Sartre.

— J'ai essayé d'éteindre mais tout est allé trop vite.

— Tu t'es brûlé les mains ? Fais voir.

— On s'en fout de ça ! Je te dis que j'ai tout perdu !

— Que s'est-il passé ?

— On ne sait pas..., a soupiré Sartre.

— Ce sont les gens de ma colline, a coupé Claude. C'est eux, j'en suis certain ! Ils se sont vengés de ma visite.

Sartre m'a lancé un regard navré comme pour dire que Claude délirait. Entre-temps, les pompiers venaient d'arriver, mais il n'y avait plus rien à sauver, les motos étaient fondues, calcinées.

— Ne dis pas ça, petit frère. Comment ces paysans pourraient-ils savoir où tu habites à Kigali ? Et venir en pleine nuit jusqu'à Nyamirambo brûler une maison ? C'est invraisemblable. Ils ne connaissent pas la grande ville, ces culs-terreux.

— Si, c'est eux ! Je le sais.

Le lendemain, après avoir fait soigner ses mains à l'hôpital, Claude a frappé au portail d'Eusébie. Il avait les yeux gonflés de fatigue, la mine déconfite et les deux mains bandées.

— Tu as pu dormir un peu ?

— Le sort s'acharne sur moi, Milan. Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter tout ce qui m'arrive ?

— Arrête. Ce n'est pas ta faute, j'ai répondu platement.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir me relever après ça. Des années que je travaille pour parvenir à mon rêve et tout a été détruit en un claquement de doigts.

— Et les assurances ?

— Je n'étais pas assuré. Je suis pauvre, Milan. Cette nuit, j'ai perdu tout ce que je possédais.

Devant son visage désolé, je commençais à prendre la mesure de la catastrophe.

— J'ai réfléchi ces dernières heures, a dit Claude. Au début, je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée et j'en ai parlé à Sartre qui m'a conseillé de venir te voir. Voilà, la seule famille qu'il me reste, c'est toi et ma sœur, ta mère. Même si on ne se connaît pas vraiment, c'est quand même ma sœur. Nous avons le même sang. Je viens te demander conseil. Penses-tu qu'elle accepterait de me prêter de l'argent pour racheter mes motos ? C'est une sacrée somme, dix motos, mais si je n'en rachète pas dix, je perdrai la licence commerciale que j'ai obtenue et je devrai tout recommencer à zéro. Je ne suis pas sûr d'en être capable.

Je ne savais pas quoi dire. Comment pouvait-elle réagir ?

- Tu sais combien ma mère est compliquée. Mais pose-lui la question, tu verras bien.
- Non, je voudrais que ce soit toi qui demandes pour moi. C'est toi son fils, c'est toi qui dois faire le médiateur. Ce sera moins humiliant pour moi si elle refuse et plus facile pour elle de dire non.
- Hum... Je peux essayer. Mais avec elle, il faut s'attendre à tout. Je vais l'appeler ce soir. Je te tiens au courant.

Ma mère répondit à la première sonnerie. Il était vingt heures, derrière elle j'entendais le journal télévisé. Je l'imaginai seule, installée sur son canapé avec son plateau-repas sur les genoux, devant les infos. Cette simple vision fit remonter une sensation de l'enfance, un malaise de ces temps d'avachissement télévisé à subir les flux d'informations anxiogènes dans le silence familial. Tout au long de la conversation, cette sensation ne m'a pas quitté. À presque trente ans, j'ai bafouillé comme un gosse avant de finir par formuler ma question. Et, sans surprise, la réponse a été cinglante.

- Tu m'appelles pour me demander de l'argent ?
- Euh... oui. Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour Claude.
- Alors pourquoi ne m'appelle-t-il pas lui-même ?
- Il est très secoué. Et je crois qu'il est aussi très gêné de faire cette demande.
- Alors tu lui as dit, tiens, je vais appeler ma mère et elle va t'aider.
- Non, je n'ai pas dit ça. Il a seulement pensé que comme tu es sa seule famille, il pourrait peut-être solliciter sa grande sœur.
- Si je suis sa famille, il ne devrait pas avoir honte de m'appeler directement, non ?
- Ne me dis pas que tu es vexée parce que c'est moi qui téléphone, quand même ?
- Je ne suis pas vexée.
- Si, tu l'es. Je sais reconnaître quand tu l'es.
- Tu me parles autrement ! glapit-elle. Et d'ailleurs, j'y pense, tu as reçu un héritage, pourquoi tu ne l'aiderais pas, toi ?
- Parce que j'ai promis à Papa que j'allais utiliser cet argent comme apport pour acheter un appartement.
- Et moi, j'ai peut-être des problèmes de fric ? Mais ça, personne ne me le demande.
- Bon, laisse tomber Maman, j'ai compris le message. Je ne te dérange pas plus que ça.

J'ai raccroché et j'ai enfoui ma tête dans le canapé pour hurler. Puis je suis sorti prendre l'air, essayer de calmer mes nerfs. Toujours ce mur de dureté et l'impossibilité de se parler sans conflit. Comment annoncer à Claude que sa sœur décidait de l'abandonner à nouveau au moment où il avait le plus besoin d'elle ?

À force de marcher, je me suis retrouvé dans les rues de Nyamirambo. Les bars étaient bondés et les buveurs déjà sérieusement ivres. L'alcool déliait le mal-être, adoucissait les souffrances. Si placides le jour, les gens devenaient déraisonnables la nuit venue, buvaient jusqu'à la folie, jusqu'à l'indécence, pour s'oublier, pour se fuir, pour s'échapper quelques heures de leur tête et de leur quotidien, pour écoper la tristesse et faire taire les souvenirs qui perturbaient leurs consciences. La conscience des bourreaux, la conscience des victimes. La conscience d'un peuple, inguérissable.

J'errais au hasard des rues, promenant ma mélancolie comme un clebs. Je pensais encore à la conversation avec ma mère quand je me suis retrouvé devant l'entrée du Palais. J'ai hésité à rebrousser chemin. Je n'osais pas affronter le regard de Claude. Mais j'avais aussi besoin d'une présence dans cette nuit sans consolation. Claude et Sartre étaient affalés sur la banquette au milieu de la cour, déjà bien entamés, les yeux rouges, le regard usé, les bouteilles de bière à leurs pieds amassées comme un butin de guerre. Je me suis assis à côté d'eux.

— Je suppose que vous allez annuler la fête d'adieu après ce qu'il vient de se passer ?

— Au contraire, une raison de plus pour se soûler et oublier, a répondu Sartre en me mettant une bière entre les mains.

On a bu plusieurs gorgées sans rien dire. Quand Claude m'a demandé si j'avais parlé à ma mère, j'ai répondu : « Pas encore. »

22.

C'était le grand jour ! Le samedi matin, Stella est venue me sortir du lit. Elle avait mis sa plus belle robe et de jolis souliers vernis. La veille, Eusébie l'avait emmenée au salon de coiffure pour un brushing des grandes occasions. Elle trépignait d'impatience. Elle connaissait son texte sur le bout des doigts, l'avait relu des centaines de fois et travaillé la façon dont elle allait l'offrir, choisissant ses intonations, la vitesse de lecture, jusqu'à la position précise de son corps. Avant de monter dans la voiture, je l'aperçus en train de chuchoter discrètement quelques mots au jacaranda dans le jardin. À l'école, des centaines de 4 × 4, de SUV et de berlines étaient garés sur l'immense parking. Les élèves et leurs parents étaient sur leur trente et un. On attendait la visite d'importants officiels, de plusieurs philanthropes américains qui avaient fait le déplacement depuis les États-Unis, et la rumeur courait sur la présence de la Première dame du pays. On accompagna Stella dans les salles de classe, derrière le gymnase où les gamins se préparaient à monter sur scène pour des récitals de musique de chambre, des spectacles de danse classique et de ballets rwandais, des plaidoyers pour l'écologie et des pièces de théâtre sur la résilience et l'union nationale. Stella nous embrassa avant de disparaître, un sourire radieux au visage, dans la ruche foisonnante des préparatifs. En se dirigeant vers le grand préau où devait se tenir le spectacle, Eusébie s'arrêtait tous les deux mètres pour saluer des collègues du parlement, des diplomates étrangers et de hauts gradés de l'armée, tous là pour affirmer leur rang social et s'assurer que les frais scolaires dispendieux qu'ils déboursaient pour leur progéniture étaient utilisés à bon escient. Stella réapparut soudain, l'air mortifié.

— Je ne lis plus mon texte.

— Quoi ? ai-je dit, abasourdi.

— Quelqu'un est venu m'expliquer que le jury s'était trompé et qu'un autre élève avait été choisi.

— Suivez-moi, a ordonné Eusébie. Ça ne va pas se passer comme ça !

L'adjoint de direction nous accueillit froidement, nous répétant la même histoire de confusion dans la sélection. Eusébie demanda à parler au directeur qui affirma ne pas être au courant de ce cafouillage. Tout le monde se renvoyait la balle. Et puis tout s'est éclairé : l'enfant sélectionné au dernier moment avait écrit un texte élogieux sur son père, présent dans la salle et qui était un des ministres les plus en vue du gouvernement ; il y avait eu des pressions en coulisses et l'administration de l'école s'était couchée. Il n'y avait rien à faire. Stella refusa de rester à la fête et durant tout le trajet et les heures qui suivirent, elle pleura toutes les larmes de son cœur meurtri par l'injustice avant de s'enfermer dans sa chambre toute la journée.

Désœuvrée, Eusébie était retournée au bureau. Le travail était son addiction, sa façon de ne pas sombrer elle aussi dans son propre chaos intérieur. En fin d'après-midi, alors que je me préparais à sortir, Stella s'est plantée devant ma chambre.

— Tu vas au Palais ? m'a-t-elle demandé dans l'entrebâillement de la porte, d'une voix d'où la tristesse avait disparu. Il va y avoir du monde ?

— Oui, je pense.

— Tu m'emmènes ?

— Je ne crois pas que ce soit un lieu très approprié pour ton âge.

— Je viens, a-t-elle dit, autoritaire. Je vais lire mon texte là-bas.

- Franchement, je ne pense pas que ce soit une bonne idée. La fête risque d'être bruyante et bordélique, pas du tout le lieu adapté.
- Ça ne me dérange pas.
- Et puis la plupart des gens ne parlent pas le français, ils ne comprendront pas.
- Je le lirai en kinyarwanda.
- En kinyarwanda ? Faut le traduire pour ça, non ?
- C'est fait.
- Tu as traduit ton texte ?
- Oui. Je savais qu'il y avait la fête au Palais. Je vous ai entendus en parler le week-end dernier au lac, alors quand nous sommes rentrés tout à l'heure, je me suis enfermée pour travailler. C'est ma dernière chance de le lire avant que tu repartes en France.
- Et moi qui pensais que tu te morfondais dans ton lit depuis ce matin.

Stella avait ses yeux plantés dans les miens et j'ai compris qu'à cet instant précis, rien ne comptait plus au monde pour elle. Il ne me restait plus qu'à prévenir Sartre, Claude et Eusébie que Stella lirait son texte sur Rosalie ce soir au Palais, lors de la grande fête d'adieu avant le déménagement.

Le temps avait fait son œuvre. Les enfants du Palais étaient devenus des citoyens, des parents, d'honorables artisans, d'honnêtes commerçants, des croyants zélés. Les autres, ceux qui n'étaient pas là ce soir, étaient morts ou morts-vivants, emportés par la maladie, les rixes, le suicide, l'alcool, la folie, la faim ou tout à la fois. Certains me reconnaissaient et me tapaient dans le dos, m'embrassaient, émus de me savoir parmi eux pour ce grand finale, cette fête d'adieu à leur république d'enfants sauvages. Les anciens mayibobo avaient ramené leur famille, leurs amis, et les amis des amis s'étaient joints à eux, comme certains habitants du quartier qui avaient connu les grandes heures du Palais. Stella avait remis sa belle robe, coiffé ses cheveux et elle avait même posé un peu de fard sur ses paupières. Elle patientait sous le grand avocatier, les bras croisés dans le dos, son texte dans une main, comme une actrice de théâtre rompue à l'exercice. Sartre avait interdit que l'on sorte les casiers de bières avant l'arrivée d'Eusébie et l'hommage à Rosalie. Sinon, plus personne n'aurait l'attention nécessaire pour écouter la petite, et à partir de la première bouteille décapsulée, la nuit ne serait plus qu'un grand toboggan d'ivresse jusqu'au lendemain. Claude avait bricolé une petite estrade avec quelques planches et c'est Sartre qui y monta le premier. À sa vue, l'auditoire se mit à applaudir à tout rompre, à siffler, à hurler, à scander « Papa ! Papa ! Papa ! », le nom que les mayibobo lui avaient donné durant toutes ces années, lui si jeune et qui pourtant s'était occupé de chacun d'eux comme un père. Au moment où il prit la parole, Eusébie débarqua dans la cour. Je me précipitai à sa rencontre. Mal à l'aise, elle avait l'air de se demander où elle était tombée et ce qu'elle fabriquait dans ce foutoir vaguement interlope. À ma vue, l'inquiétude s'effaça de son visage. Elle savait à quel point ce moment comptait pour Stella et voulait faire bonne figure.

Le discours de Sartre sur l'histoire du Palais, l'amour qu'il portait à chacun des mayibobo, les difficultés qu'ils avaient traversées ensemble tirait en longueur et finit par devenir un brin ronflant et sentencieux. Les convives n'attendaient qu'une chose : que démarre la fête. Quand il eut terminé son allocution, sous les vivats de l'assistance, Claude annonça la lecture de Stella et réclama une écoute attentive en insistant sur l'importance de cet hommage pour la jeune fille. Un murmure parcourut l'assistance et les invités cherchèrent Stella des yeux. J'avais installé Eusébie au premier rang, sur deux chaises en plastique empilées l'une sur l'autre.

Stella monta sur scène, menue et fluette dans sa robe légère et ses souliers vernis, grave dans ses gestes et son expression. Il y eut un silence. Elle plaça le texte devant elle, le tenant fermement de ses deux mains, avant de poser son regard limpide sur le public. Ses yeux d'abord, sa voix ensuite, son histoire enfin, hypnotisèrent le Palais tout entier. Nous étions fascinés par le contraste entre l'apparente fragilité de la jeune fille debout sur cette estrade de fortune et la force de conviction de sa lecture. Quand elle acheva la dernière phrase, on eût dit qu'une présence flottait au-dessus de

la cour. Eusébie se leva pour embrasser sa fille et il y eut des applaudissements, d'abord timides, puis de plus en plus nourris. Je les rejoignis sur scène pour envelopper de mes bras la mère et la fille. Stella avait un regard apaisé, serein. Elle venait de dire adieu à son arrière-grand-mère.

La suite de la nuit fut une lente montée en puissance, de musique, d'alcool et d'euphorie. À sa façon, chacun rendait hommage à ce lieu qui l'avait accueilli au milieu du désastre. Nous faisons nous aussi des adieux, sans mots ni discours, simplement en étant là, ensemble, les uns avec les autres, les uns pour les autres, comme une grande famille de gamins esseulés. C'est dans le tourbillon de la fête, au milieu du vacarme, des effluves d'alcool et des odeurs de viande rôtie, que Claude a posé une main sur mon épaule pour me demander à nouveau si j'avais parlé à ma mère. La basse et la batterie recouvraient nos voix. Nous étions moites de sueur, les yeux troubles, chancelants. J'ai hurlé à son oreille : « Elle ne veut pas t'aider. Mais on s'en fout ! C'est moi qui vais te prêter tout l'argent dont tu as besoin ! Je suis là pour toi. Je ne t'abandonnerai plus ! Plus jamais ! »

J'avais à peine terminé ma phrase que le pogo m'a projeté dans la cohue des grands enfants chahuteurs. Chaque coup d'épaule m'envoyait valdinguer dans un autre coin de la cour, me balançant contre les murs fissurés du Palais, contre ses vieilles murailles sur le point de céder, de prendre l'eau de toute part et, porté par la puissance des courants, enroulé dans une vague, je m'en remettais totalement à la vie devant moi.

23.

Le lendemain, lorsque je suis sorti sur la terrasse, en fin d'après-midi, Stella m'attendait, assise dans le fauteuil de Rosalie, face au jacaranda. Elle tenait son texte dans ses mains.

— Comme hier j'ai dit mon texte en kinyarwanda et que tu ne pouvais pas comprendre, je voulais te lire le portrait de Rosalie en français. Rien que pour toi.

La fête de la veille bourdonnait encore à mes oreilles. Je me suis installé bien face à elle, un grand verre d'eau fraîche à la main. L'air avait une odeur d'herbe coupée et de feu de bois. Des centaines de buses planaient en cercles concentriques au-dessus de Kiyovu. C'était l'heure de la journée où la lumière est la plus belle entre l'équateur et le tropique du Capricorne. J'ai fermé les yeux.

« Je m'appelle Stella, j'ai onze ans et j'ai eu la chance de grandir auprès de mon arrière-grand-mère, Rosalie. À sa naissance, on lui avait donné le nom de Nyirankusi. Elle était née en 1895 sur la colline de Nyanza, la nuit de pleine lune qui suivit la mort du grand roi, le Mwami Rwabugiri, un monarque légendaire et un grand conquérant qui, lors de son règne, étendit son royaume bien au-delà des frontières du Rwanda actuel. Le père de Rosalie était un *abiru*, c'est-à-dire un conseiller royal qui, en 1894, organisa la rencontre du Mwami et du comte Gustav Adolf von Götzen, officier allemand et premier Européen à être reçu à la cour royale. À cette occasion, le Mwami, n'ayant jamais rencontré de Blanc de sa vie, demanda à l'officier allemand de lui montrer ses genoux car il ne pouvait concevoir qu'il soit blanc sur l'ensemble de son corps. Après la mort du Mwami, tué sur le lac Kivu durant une expédition militaire contre le royaume Bushi, une brève guerre de succession éclata durant laquelle le père de Rosalie fut tué. Rosalie, son grand frère Gasana et leur mère, qui était une des dames de compagnie de Kanjogera, la reine-mère, déménagèrent au palais du nouveau roi, Yuhi V Musinga. Rosalie grandit parmi les enfants de la famille royale, dont le fils de Musinga, le prince et futur roi Rudahigwa. Rosalie avait la lourde charge de s'occuper des cruches de lait de la famille royale, travail prestigieux réservé aux filles vierges et dont elle s'acquitta jusqu'à son premier mariage. En ces temps, la cour royale de Nyanza vivait au son des grands tambours ingoma résonnant du matin au soir pour rythmer la journée du roi. Leurs pulsations se mêlaient aux chants mélodieux des bergers qui s'occupaient des Inyambo, ces vaches ankolé aux longues cornes en forme de lyre.

Rosalie passa ses premières années dans un univers hanté par le secret, les conspirations et les intrigues politiques, où les assassinats par empoisonnement étaient monnaie courante. Mais elle vécut également les années les plus exaltantes de son existence car le petit royaume du Rwanda, pays du lait et du miel, de la vache sacrée et du dieu Imana, enclavé sur les hauts plateaux d'Afrique entre le lac Kivu et les grandes plaines du Kagera, venait de s'ouvrir au monde extérieur et à la

modernité. Ce furent d'abord les soldats allemands qui vinrent s'installer à Nyanza et apportèrent avec eux de curieux objets et de nouvelles connaissances dont le roi Musinga raffolait : la première automobile, qui effraya la population mais intéressa le roi au point de demander que l'on démonte l'engin pour comprendre ce que renfermaient les entrailles de ce taureau de ferraille ; la longue-vue, qui permettait de faire voyager son œil à des distances surhumaines ; le gramophone, cette petite boîte qui contenait les voix d'esprits invisibles. Mais la découverte qui intéressa le plus Musinga fut le fusil, cet étrange roseau qui crachait du feu et provoquait la mort. Ce jour-là, Rosalie courut se réfugier dans son rugo car le roi hilare tirait sur tout ce qui bougeait, tuant plusieurs domestiques par simple amusement. Après les soldats allemands, ce fut au tour des Pères blancs de s'établir au Rwanda. Ils apportèrent avec eux une croyance, dont le roi Musinga se méfia aussitôt.

Cette nouvelle religion qu'on appelait christianisme, du nom du fils de chair et de sang de ce dieu étranger, fut aussitôt acceptée et plébiscitée par la jeunesse du royaume et par Rosalie elle-même. Malgré l'interdiction de sa mère, elle se fit baptiser à l'église de Save par les Pères blancs et c'est à cette occasion qu'elle changea son nom de Nyirankusi pour celui de Rosalie. L'année d'après, Rosalie fut mariée de force à un chef coutumier de quinze ans son aîné, avec qui elle eut son premier enfant, un garçon nommé Aloys. Son mari mourut quelques mois après les noces, lors de combats entre les Allemands et les Belges, qui régnaient dans la région du Congo voisin. Cette guerre que les Allemands et les Belges se livraient au Rwanda avait aussi cours au même moment dans leur lointaine Europe.

À la suite de la défaite des Allemands, en 1916, les Belges s'installèrent au Rwanda et s'immiscèrent aussitôt dans la vie politique du royaume, réclamant des changements profonds dans la façon de gouverner du roi et faisant des chefs locaux les agents de leur pouvoir. Au sud du pays, à une journée de marche de Nyanza, ils fondèrent la ville d'Astrida, du nom de leur reine (elle devint Butare à l'indépendance), pour y bâtir la première université destinée à former les élites administratives et les futurs cadres du pays – "les évolués", comme ils disaient.

Le frère de Rosalie, Gasana, fut un des premiers étudiants d'Astrida. Il était dans la même classe que Shema, un jeune homme dont Rosalie tomba follement amoureuse. Ils se marièrent à l'église, contre l'avis de sa mère, qui n'assista pas à leur union devant le dieu des Blancs. Peu de temps après, Rosalie devint mère de deux filles : Spéciose et Mariana.

C'est à la même période que Gasana et Shema révélèrent à Rosalie la façon dont les Belges leur enseignaient l'histoire du Rwanda. Selon eux, il y avait au Rwanda trois races distinctes : les "hamites", peuple de pasteurs venant des hauts plateaux d'Éthiopie et de l'Égypte antique ; les "bantous", fermiers et cultivateurs, arrivés d'Afrique centrale, établis au Rwanda bien avant les "hamites" ; et enfin les "pygmées", sorciers et potiers, descendants des premiers habitants de la région.

Ce que Gasana et Shema racontaient, Rosalie l'entendait aussi de la bouche des Pères blancs lorsqu'elle se rendait à la paroisse. À laquelle de ces trois catégories appartenait-elle ? Elle l'ignorait. Elle savait simplement que son père faisait partie des Abatsobe, le clan des conseillers du roi, gardiens des secrets et des rituels royaux, et qu'il était de la caste tutsi car il avait reçu des vaches du Mwami. Mais ses oncles, qui faisaient aussi partie des Abatsobe, étaient des Hutu car ils n'avaient pas de vaches et cultivaient la terre. Sa mère, quant à elle, était du clan des Abega et le père de sa mère, grand propriétaire terrien de la caste des Hutu, devint tutsi à la fin de sa vie en recevant du roi un troupeau de vaches pour le récompenser de ses hauts faits d'armes lors des guerres de conquête à l'ouest.

Afin de démontrer scientifiquement leur théorie, des scientifiques belges utilisèrent toutes sortes d'instruments de mesure, comme des craniomètres ou des compas anthropométriques, pour mesurer les nez, les fronts, les oreilles, les bras, les tibias, les mâchoires et déduire de ces observations sur l'apparence physique la nature profonde et le caractère de chaque Rwandais et de son groupe supposé. Ainsi, ils décrétèrent que ceux qui étaient grands et minces étaient des Tutsi et ceux qui étaient petits et trapus étaient des Hutu. Que les Tutsi étaient fourbes et raffinés et les Hutu timides et paresseux. Lorsque la carte d'identité ethnique fut introduite et rendue obligatoire pour chaque Rwandais, le roi Musinga s'y opposa, tout comme il refusait depuis toujours de se convertir au catholicisme. L'administration belge et les missionnaires décidèrent donc de le

destituer et de l'exiler au Congo belge. Deux jours plus tard, son fils Rudahigwa, fervent catholique, fut reconnu Mwami, non plus par les conseillers royaux, comme autrefois, mais directement par le gouverneur belge et les autorités ecclésiastiques qui l'intronisèrent sous le nom de Mutara III. Le roi Musinga mourut de tristesse quelques années plus tard sur les rives du Tanganyika et la mère de Rosalie, qui l'avait suivi au Congo, se suicida en se jetant dans les eaux profondes du lac. Elle ne supportait pas la mort du roi, le silence des tambours royaux, l'extinction du grand feu des ancêtres, la disparition des traditions ancestrales et l'abandon par les jeunes gens, dont ses propres enfants, du culte d'Imana.

Rosalie vivait maintenant avec sa famille à Astrida dans une maison en dur. Elle s'impliquait dans les activités du diocèse, Shema était agronome pour un institut dirigé par les Belges et leurs enfants recevaient une éducation dispensée par les Pères blancs, pour Aloys, et par les sœurs bénédictines, pour Spéciose et Mariana. Ce furent des années douces et joyeuses pour la famille.

Quand la Deuxième Guerre mondiale éclata en Europe, Rosalie avait quarante-quatre ans et deux de ses enfants avaient quitté le foyer familial. Seule Mariana, la petite dernière, finissait le secondaire. À l'époque, le pays connut une des pires sécheresses de son histoire, entraînant une famine sans précédent. À la suite de cette catastrophe, Shema fit partie d'un programme agronomique qui introduisit de nouvelles cultures au Rwanda : la patate douce, les haricots, les petits pois et la pomme de terre. Après la guerre, certains Rwandais de l'élite, dont Shema et Gasana, commencèrent à critiquer de plus en plus ouvertement la présence belge et la mainmise absolue de l'Église sur la vie du pays. Rosalie avait peur des nouvelles idées de son mari et de son frère, qui délaissaient la lecture de la Bible et se référaient à tout bout de champ à un livre qui n'était pas traduit en kinyarwanda, *Le Capital*, de Karl Marx. Gasana, Shema et d'autres intellectuels tutsi fondèrent un parti politique dont l'objectif était la fin de la colonisation et l'indépendance du Rwanda. Face à ces nouvelles revendications des Tutsi, les Belges et l'Église rompirent leur alliance avec eux pour se rapprocher des Hutu. En 1957, parut le *Manifeste des Bahutu*, un document qui désignait les Tutsi comme des envahisseurs et des exploiters. Avec ce texte, le poison de la division et de l'ethnisme habilement distillé par les colons belges et l'Église devint la prison mentale dans laquelle la grande majorité des Rwandais se laissèrent enfermer et dont ils ne sortiraient plus.

L'année 1959 marqua la fin de la première vie de Rosalie. Le roi Mutara III mourut à Bujumbura dans des circonstances mystérieuses. Rosalie était déjà grand-mère de sept petits-enfants quand eut lieu ce que l'on appela par la suite "la Toussaint rwandaise". Des dizaines de milliers de Tutsi furent chassés de leurs collines, massacrés ou contraints à l'exil dans les pays limitrophes : Zaïre, Burundi, Ouganda. Shema et Gasana furent arrêtés pour subversion. On ne les revit plus jamais. Aloys, le fils aîné de Rosalie, fut assassiné sur sa colline avec l'ensemble de sa famille. Spéciose, sa fille aînée, se réfugia avec son mari et leurs deux filles Eusébie et Alphonsine dans une église de Kigali. Ils eurent la vie sauve car les tueurs n'osèrent pas s'attaquer à la maison de Dieu. Mariana et son mari Alexandre, ainsi que leurs deux enfants, Alphonse et Yvonne, survécurent eux aussi en se cachant dans une bananeraie près de leur maison de Ruhengeri. Après cela, ils furent déportés avec des milliers d'autres Tutsi dans la région inhospitalière du Bugesera, à la frontière du Burundi, où de nombreux Tutsi furent décimés par la famine et la maladie du sommeil. Rosalie fut aussi envoyée dans ce camp de déplacés, où elle retrouva Mariana et sa famille. Commença alors une vie de misère et de privations.

Trois ans plus tard, en 1962, alors qu'à force de volonté Rosalie et sa famille avaient rebâti une maison, transformé un lopin de terre aride en un champ de haricots et de pommes de terre, l'indépendance du Rwanda fut proclamée par un régime hutu dirigé par le président Kayibanda. Ce régime, responsable des massacres contre les Tutsi, fonda son pouvoir sur la persécution, la stigmatisation et la mise à l'écart des Tutsi de la vie publique. La présence de milliers de réfugiés tutsi à ses frontières lui permettait d'agiter la menace d'un danger extérieur et de créer un climat de terreur à l'intérieur du pays. Ainsi, en 1963, en représailles d'une attaque manquée d'un groupe de Tutsi en provenance du Burundi, des hommes du camp furent arrêtés et emmenés vers une destination inconnue. Alexandre faisait partie du lot.

Cette nuit-là, Mariana, Rosalie et les enfants s'enfuirent pour le Burundi à la lueur des flammes qui embrasaient la maison familiale. Ce fut un déchirement. Rosalie fuyait le pays de ses ancêtres et en

traversant le lac Cyohoha elle pleura, redoutant plus que tout de mourir en exil comme sa mère et le roi Musinga. À Bujumbura, la capitale du Burundi, Mariana trouva une maison à l'OCAF (Office des cités africaines) Ngagara, un quartier de la ville où se concentraient les réfugiés rwandais, mal acceptés dans ce nouveau pays. La situation ne s'arrangeait pas au Rwanda, où les massacres de Tutsi provoquaient de nouvelles vagues de départs. Des amis et des parents éloignés arrivaient en catastrophe, logeaient chez Mariana quelques jours ou quelques années avant de trouver un logement à leur tour ou un visa pour l'étranger. Mariana gagnait un petit salaire d'infirmière. Rosalie confectionnait des *agaseke*, des petits paniers traditionnels au couvercle conique qu'elle vendait dans la communauté rwandaise. Les enfants, Alphonse et Yvonne, fréquentaient l'école publique burundaise.

Rosalie se mit en tête de continuer coûte que coûte à parler du Rwanda à ses petits-enfants. Elle voulait planter en eux la graine de la patrie, l'amour du pays perdu. Elle mettait un point d'honneur à leur transmettre les contes et légendes, l'histoire et les traditions de ce Rwanda qui s'éloignait chaque jour un peu plus. Quand elle remarquait que leur kinyarwanda se teintait un peu trop de français, de swahili et de kirundi, elle les reprenait, corrigeait leur accent. Son seul espoir de rentrer un jour au pays de ses ancêtres se trouvait entre les mains de ses petits-enfants. Elle le pensait timidement au début et finit par s'en convaincre au fil des années. En 1973, une nouvelle vague de massacres contre les populations tutsi, essentiellement les étudiants, déclencha à nouveau des départs massifs. Eusébie, la petite-fille de Rosalie, et son futur mari, Eugène, arrivèrent à Bujumbura après avoir fui par le Zaïre et échappé maintes fois à la mort.

Le même mois, un coup d'État éclata au Rwanda. Un jeune général du nom de Habyarimana renversa le président Kayibanda. Durant quelques semaines, Rosalie et Mariana dressèrent l'oreille afin de savoir si ce nouveau dirigeant permettrait le retour des réfugiés et stopperait les persécutions envers les Tutsi. Mais les espoirs furent vite déçus. Le nouveau régime fonda son autorité sur la même idéologie, la même violence et la même bigoterie. Cependant, par un heureux concours de circonstances, le nouveau président gracia quelques prisonniers et, en septembre 1973, Alexandre vint frapper à la porte de la petite maison verte de Mariana. Dix ans avaient passé. Dix ans dans les geôles de Kayibanda. Alexandre n'était plus le même homme. Un temps, il essaya de revivre auprès de ses enfants et de sa femme, mais la prison l'avait trop cassé. Il en mourut, à Bujumbura, à l'hôpital Prince Louis Rwagasore où, un mois plus tard, son troisième enfant allait naître. Avant de décéder, il avait choisi lui-même le nom du bébé, pour lui souhaiter un monde sans violence : Pacifique. De leur côté, Eusébie et Eugène refusèrent de prendre le statut de réfugiés et retournèrent s'installer à Kigali, malgré les risques encourus.

La vie passa et après une brillante scolarité au collège Saint-Albert, le fils aîné de Mariana et Alexandre, Alphonse, partit pour l'Europe puis les États-Unis, poursuivre des études d'ingénieur en physique-chimie, ce qui fit l'immense fierté de Mariana. Yvonne, sa sœur, était plus fantasque et moins tournée vers les études. Elle avait fait un peu de comptabilité mais rêvait surtout de musique, de grands voyages et d'une vie que lui laissaient entrevoir les magazines *Salut les copains* ou *Podium* qu'elle lisait avidement. Elle allait bientôt rencontrer Michel, un jeune Français du Jura, venu au Burundi effectuer son service civil. Après leur mariage, ils auraient deux enfants : Gabriel et Ana. Mariana était maintenant grand-mère et Rosalie, qui avait déjà plus de quatre-vingt-dix ans, continuait de transmettre l'amour du Rwanda à son dernier petit-fils, Pacifique, même si pour elle, l'espoir d'un retour au pays s'amenuisait d'année en année.

Le mois d'octobre 1990 rebattit toutes les cartes. Il fit renaître les espoirs et ouvrit à nouveau les blessures. Un mouvement appelé le FPR (Front patriotique rwandais), composé des enfants de réfugiés rwandais, attaqua le Rwanda par surprise depuis l'Ouganda. Leur avancée fut spectaculaire mais l'armée française vint en renfort de l'armée rwandaise de Habyarimana et stoppa net la progression de ceux qu'ils désignaient comme des rebelles venant de l'étranger, alors qu'ils étaient les enfants de ce pays qui demandaient simplement à revenir sur la terre de leurs ancêtres. À Bujumbura et dans toute la communauté rwandaise réfugiée, ce fut une explosion de joie et de fêtes, l'espoir de lendemains qui chantent.

Puis la nouvelle arriva comme un coup de tonnerre : Alphonse s'était engagé, sans rien dire. Ni à Mariana, ni à Rosalie, ni même à son frère Pacifique et sa sœur Yvonne. Il avait abandonné ses études d'ingénieur aux États-Unis, avait combattu avec le FPR et était mort au combat pour offrir

à Rosalie son rêve de retour.

Au Rwanda, l'attaque surprise du FPR provoqua une grande inquiétude qui se traduisit par une recrudescence de la violence contre les Tutsi. En façade, des accords de paix et de partage de pouvoir étaient signés avec le FPR, mais en réalité le régime de Habyarimana se durcissait et préparait le pire en armant la population et en diffusant son idéologie raciste sur les ondes d'une nouvelle radio, la RTL, qui qualifiait les Tutsi de "cafards" et appelait à "travailler" c'est-à-dire : tuer. À travers tout le pays, on ne comptait plus les massacres contre les Tutsi. Ce fut au tour d'Eugène, le mari d'Eusébie, de payer de sa vie ses engagements en faveur de la dénonciation des atteintes aux droits de l'Homme. Il fut assassiné par un commando, en plein jour, dans la ville de Kigali. Eusébie se retrouvait veuve à trente-cinq ans, avec quatre enfants à charge : Christelle, Christiane, Christian, Christine. Peu de temps après, à tout juste vingt ans, Pacifique aussi partit pour le front. Lui qui avait été nourri aux récits mythiques et à la nostalgie de Rosalie, était décidé à se battre comme le grand chef Rwabugiri pour redonner leur dignité à sa mère et à sa grand-mère.

Alors que le pouvoir hutu extrémiste se radicalisait tous les jours un peu plus au Rwanda, en 1993 ce fut au tour du Burundi de sombrer dans la spirale de la violence après l'assassinat par l'armée d'un président fraîchement élu. Le pays entra dans un conflit ethnique meurtrier. Rosalie et Mariana, désormais seules membres de la famille à vivre dans la petite maison verte de Bujumbura, fondaient tous leurs espoirs sur la victoire prochaine du FPR. Elles se disaient, philosophes, qu'elles ne craignaient plus rien, car elles avaient déjà vécu le pire. Elles se trompaient.

Le 6 avril 1994 au soir, un avion transportant le président Habyarimana fut abattu au-dessus de Kigali. La RTL désigna aussitôt les responsables : le FPR et tous les Tutsi du pays. L'entière responsabilité des moyens de l'État fut mis à disposition pour éradiquer les Tutsi. La population fut encouragée et parfois contrainte de participer à ce qui serait le dernier génocide du XX^e siècle. Le pays sombra dans un gouffre en direct à la télévision. Au bout de trois mois, le FPR parvint à stopper les massacres et s'empara du pouvoir. Mais ce n'était pas la victoire espérée - un million de Tutsi avaient été assassinés. Rosalie et Mariana pouvaient rentrer au pays de leurs ancêtres mais elles avaient perdu leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants. Pacifique, Christelle, Christiane, Christian, Christine et tant d'autres... Rosalie ne trouvait pas la force de compter ses morts. Elle était de retour chez elle mais quelque chose était mort en elle. Elle avait un siècle. Elle fut accueillie chez Eusébie, qui elle aussi avait tout perdu. Les deux femmes s'occupaient l'une de l'autre, tentaient de survivre dans un champ de ruines, l'âme dévastée. Rosalie se disait que la mort l'avait oubliée et Eusébie qu'elle n'était ni morte ni vivante. Son cœur battait malgré elle.

Quatre années plus tard, Eusébie est devenue mère à nouveau. Elle m'a nommée Stella, l'enfant de l'après fin du monde, la lueur dans sa nuit, la promesse d'un soleil nouveau. Nous étions maintenant trois femmes sous le même toit, trois générations d'une histoire tourmentée. Pendant onze ans, j'ai eu la chance de vivre aux côtés de Rosalie qui m'a transmis l'histoire de ma famille et de mon pays. Elle était ma meilleure amie, ma confidente, mon âme sœur. Avant de s'éteindre paisiblement sur la terre de ses ancêtres, elle m'aura enseigné que l'on ne peut pas comprendre qui on est si l'on ne sait pas d'où l'on vient. Elle est racine de mon arbre de vie. Elle existe pour toujours sous l'écorce de ma peau. Je t'aime à jamais. Adieu Rosalie. »

24.

2015

Nous n'étions pas faits pour les affaires, ni pour rien d'autre d'ailleurs, à part peut-être écouter de la musique, bouquiner, boire des bières, draguer les filles et dormir la journée. On n'en tirait aucune fierté, mais voilà la conclusion honnête et lucide à laquelle nous étions parvenus Claude, Sartre et moi.

Ce n'était pas faute d'avoir essayé. Dans un premier temps, on s'était pris en main. J'avais prêté une grosse partie de mon héritage à Claude pour sa société de taxis-motos, mais il n'eut que des problèmes avec ses employés, la police, les taxes et l'administration. Un de ses motards avait été

impliqué dans un accident mortel et un autre avait percuté le convoi présidentiel. Après trois ans de procès, Claude perdit sa licence et dut redevenir lui-même simple motard. Son rêve d'être un patron relevant les compteurs en fin de journée s'était envolé avec ses dernières économies.

De mon côté, je n'étais jamais reparti. J'avais renoncé à mon voyage et à mon projet immobilier après avoir donné une bonne partie de mon héritage à Claude et personne ne m'attendait en France où les souvenirs de ma vie professionnelle passée n'avaient rien d'exaltant. Pour ne pas abuser de la générosité d'Eusébie, j'avais trouvé une colocation dans le quartier branché de Kimihurura. Je partageais la maison et les frais avec un Anglais et un Suédois qui bossaient dans les nouvelles technologies. Pendant quelques mois, je fréquentai une Hollandaise détachée dans une agence de l'ONU et elle me recommanda pour un poste de juriste dans une ONG américaine qui travaillait sur les questions de santé mentale au Rwanda. Je démissionnai au bout d'un an et demi, après un burn-out consécutif à un management toxique. Je côtoyais ceux qui s'appelaient entre eux les « expats ». La plupart restaient au Rwanda pour des missions d'un ou deux ans, faisaient venir leur famille une fois pour l'expérience – onéreuse – de la visite aux gorilles des montagnes, passaient leurs petites vacances à Zanzibar, Lamu ou Watamu, au bord de l'océan Indien, s'extasiaient de la propreté des rues de Kigali, surtout « pour un pays africain », louaient le dynamisme économique et la « résilience » du peuple rwandais. Mais dans l'intimité de leur petit entre-soi, ils chuchotaient que les Rwandais étaient austères et secrets, manquaient de l'exubérance qui fait pourtant le charme bien connu de l'Afrique « pauvre mais souriante ». Ils déploraient le manque de liberté d'expression, trouvaient que le pays – sous ses dehors de bon élève des institutions de Bretton Woods – était une dictature qui ne disait pas son nom et qu'à force de tout ramener à « leur génocide », les Rwandais avaient fini par en faire un « fonds de commerce ».

Lorsque mes colocataires eurent terminé leurs contrats et repartirent, je dus payer seul un loyer astronomique car le propriétaire, un Rwandais de l'ancien régime qui possédait la moitié du quartier, en avait profité pour doubler le montant. Autre arnaque, j'avais acheté à des commissionnaires un SUV Hyundai importé de Dubaï au kilométrage trafiqué. Il me coûta plus en réparations qu'à l'achat. Et puis je faisais n'importe quoi. Dans une frénésie de divertissement et de rencontres, je traînais dans les bars et les restaurants tendance avec de nouveaux amis, des jeunes branchés aux conversations futiles, tournant souvent autour du fric, des opportunités immobilières et des histoires de cul du microcosme kigalois. Résultat, je me retrouvai accablé de dettes et contraint de solliciter l'aide de mon père. L'occasion rêvée pour lui de me dispenser la leçon de morale qu'il devait garder sous le coude depuis longtemps.

— Je t'avais prévenu, Milan ! Ton héritage, c'était pour t'acheter un appartement. Au lieu de ça, tu as tout claqué en jouant le bon samaritain. Quand est-ce que tu vas revenir à la raison ? Et pourquoi ne rentres-tu pas en France ? Si tu tardes trop, ton diplôme n'aura plus de valeur sur le marché du travail. Ce n'est pas raisonnable, la vie que tu mènes. Ta mère ne te le dit pas, mais elle aussi s'inquiète énormément.

— Vous vous êtes reparlé ? ai-je demandé, surpris par cette révélation.

— Oui. Je l'ai appelée pour qu'elle m'explique ce que tu peux bien foutre au Rwanda. Elle m'a dit que c'était un mystère. Selon elle, tu fais ta crise d'ado attardé. Tu la punis, d'une certaine façon.

— Ah oui ? Et je la punis de quoi au juste ?

— Oh... je ne sais pas... Tu n'as qu'à voir ça avec elle ! En attendant, il faut que tu te ressaisisses, Milan. Ce grand n'importe quoi a assez duré ! Tu as trente-trois ans tout de même !

Il m'envoya néanmoins de quoi me dépanner quelque temps. Depuis mon burn-out je n'avais pas la force de chercher du travail et je me retrouvai très vite sans un sou à Kigali, où la vie courante augmentait d'année en année, sans parler des visas à renouveler qui me coûtaient les yeux de la tête.

Eusébie me rendit alors un précieux service en m'informant qu'une loi permettait à toute personne ayant un ascendant rwandais de revendiquer la nationalité. Ma mère, qui avant d'être naturalisée française n'avait eu qu'un document du HCR comme passeport, refusa catégoriquement de prendre la nationalité rwandaise et m'en dissuada par un e-mail : « Le jour où le génocide recommence, si tu es considéré comme rwandais, tu ne seras pas évacué. » Je dus faire venir Mamie à Kigali pour

qu'elle atteste sur l'honneur qu'elle était bien la mère de sa fille et moi le fils de ma mère. J'avais eu quelques craintes car elle commençait à perdre la mémoire, mais elle témoigna correctement et j'obtins la nationalité rwandaise. C'est en allant chercher mon nouveau passeport que je compris. Je n'allais pas seulement faire des économies. J'avais fait un pas de plus vers une part de mes origines ignorée et dissimulée si longtemps.

Reste que j'étais fauché comme les blés. Alors retour à la case départ, je décidai de quitter ma villa du quartier branché de Kimihurura et d'emménager chez Sartre et Claude, à Nyamirambo. Leur petite maison était à nouveau un capharnaüm sans nom, de livres, de vinyles, de VHS, de CD et de cassettes audio qui encombraient le moindre recoin, retenant poussières et toiles d'araignées. Uniquement des œuvres d'avant 1994, ce qui donnait à cette collection jaunie par le temps des airs de brocante.

Débarrassé de ma voiture et de mon loyer exorbitant, sans visa à renouveler, je me sentais enfin libre ! Je vivotais en donnant quelques cours de français par-ci par-là, à des cadres d'entreprises anglophones et à quelques gosses de riches de Kiyovu et Nyarutarama. Avec Claude et Sartre, c'était la vie de bohème. Je passais mes journées à lire et à écouter de la musique, à flâner dans le quartier et apprendre le kinyarwanda, tâche ardue. De temps à autre me reprenait l'idée d'écrire l'histoire de ma famille. Je m'installais souvent sur la terrasse du Café Flore, le petit cabaret ouvert par Sartre à Nyamirambo. Les murs intérieurs étaient recouverts d'un papier peint kitsch représentant une plage sur fond de cocotiers et, faute d'ailleurs, c'était devenu notre point de chute.

Ce soir-là, un samedi, j'étais arrivé assez tard. Le bar était bondé. Claude était là et Stella aussi, accompagnée de son amie d'enfance, Stacie. Elles suivaient toutes les deux un programme destiné à préparer de jeunes bacheliers aux grandes universités américaines de la Ivy League. Sartre papillonnait de client en client et incitait les serveurs à débarrasser des tables les bouteilles à peine terminées, afin de pousser à la consommation.

— Comment va mon tonton préféré ? m'a demandé Stella.

— Je préférerais quand tu m'appelais grand frère. J'ai l'impression d'être un vieux quand tu m'appelles Tonton.

— Trente-trois ans, ce n'est plus la grande fraîcheur.

— Tu es cruelle, a dit Stacie. Moi je te trouve encore potable, Milan.

— Vous avez décidé de me gâcher la soirée ?

Claude a appelé la serveuse pendant que Sartre s'installait entre Stella et Stacie.

— Comment va l'avenir de ce pays ?

— Oh là là, si c'est nous le futur, faut commencer à s'inquiéter pour la suite ! s'est exclamée Stella.

— Alors, la prépa ? j'ai demandé.

— C'est vraiment intense. De longues journées et rien que cette semaine, on a dormi en moyenne quatre heures par nuit.

— Donc le week-end, au lieu d'aller te reposer, tu sors picoler du waragi ? a observé Claude, amusé.

— Ça, c'est parce que le week-end prochain les commémorations démarrent et on ne pourra plus faire la fête pendant des semaines.

— En tout cas, vos parents doivent être fiers de vos réussites, les filles ! a lancé Sartre.

— Pff, ma mère a investi donc elle attend mes bonnes notes comme un actionnaire ses dividendes. Après tout, si les diplômes et la toge la rendent heureuse, tant mieux.

Stacie a acquiescé avant d'ajouter :

— Nos parents sont mentalement dans le maquis. Faire des études, dans leur esprit, c'est comme poursuivre l'effort de guerre. C'est sacrificiel.

— Exactement ! a renchéri Stella. C'est être en mission pour la Nation.

— D'ailleurs, il suffit qu'on se plaigne un peu pour qu'ils te répondent qu'eux étaient dans la brousse à notre âge, qu'ils ont connu les privations et que nous n'avons pas conscience de notre chance. Ça les regarde. Moi, si je décroche mon entrée dans une fac américaine, je serai contente d'aller voir ailleurs si j'y suis. Vous ne trouvez pas que l'ambiance est pesante, franchement ? On a trois mois de commémorations par an ! C'est normal, ça ? Un ou deux jours, encore, je comprendrais. Mais trois mois !

— Mais si on ne fait pas ça, les gens risquent d'oublier, non ? a dit Stella à son amie.

— On pourrait en faire un peu moins et se tourner un peu plus vers l'avenir.

— Tu exagères, c'est ce que ce pays ne cesse de faire, est intervenu Claude. La vision vingt-vingt, les investissements, la politique de Réconciliation, tout ça c'est pour l'avenir. En fait, personne ne se soucie vraiment des rescapés.

— Au contraire ! a tempêté Stacie. Les autorités aident les rescapés, organisent des commémorations et ne font que nous rappeler 1994. On oublie la jeunesse. Moi, j'aimerais vivre léger de temps en temps. Arrêter de me dire que je suis destinée à n'être que la cheville ouvrière du miracle économique rwandais.

— Elle est énervée, la p'tite, a commenté Sartre en riant.

— Bon... On peut parler d'autre chose ? a coupé Stella. J'étais venue pour chiller, pas pour me lancer dans ces éternels débats.

— Bien d'accord, a dit Sartre en claquant dans ses mains. Vous prenez quoi ? La prochaine tournée est pour moi !

Les clients affluaient et la salle devenait étouffante. J'ai aperçu Amanda, une Burundaise aux dreadlocks torsadées et à la plastique sculpturale avec qui j'avais eu une aventure. Elle m'a snobé. Quant à Stella et Stacie, elles étaient sur leurs téléphones à envoyer des messages WhatsApp à leur groupe de potes pour qu'ils nous rejoignent. Claude s'était installé à une table au fond du bar avec un grand type portant une casquette noire NYC dont le visage me rappelait vaguement quelqu'un - ou alors c'est parce qu'il ressemblait à ce joueur de basket américain, Kobe Bryant. Sartre a lancé les tubes du moment. L'afropop nigériane, qui faisait désormais danser la jeunesse africaine et bientôt le monde entier, avait supplanté le ndombolo congolais de 1998 et le rap tanzanien de 2010.

Plus tard, les potes de Stella et Stacie nous ont rejoints sur la piste de danse. Tous des filles et des fils de bonne famille, trilingues, diplômés des mêmes écoles, enfants modèles d'une société qui se voulait post-ethnique. Ils représentaient la toute petite minorité de Rwandais qui partiraient un jour étudier à l'étranger, exportant les valeurs du pays, devenant ambassadeurs d'une histoire complexe que peu d'entre eux maîtrisaient. Dans les cocktails ou les dîners en ville, devant des interlocuteurs ignorants, ils devraient expliquer les raisons du génocide, la différence entre Hutu et Tutsi, les conflits dans le Sud et le Nord-Kivu. Ils ne pourraient jamais être impunément eux-mêmes, le pays serait toujours là pour se rappeler à eux comme un chaperon assidu. Ils en seraient les garants et les protecteurs, porte-parole assignés. La bataille serait rude et rien n'était gagné. Ils le savaient, c'était l'éducation qu'ils avaient reçue. Tout ce dont ils bénéficiaient aujourd'hui était le fruit de sacrifices et de sang versé. La Nation le leur répétait chaque jour. Alors, une autre nuit de fête et d'alcool leur permettait d'oublier quelques instants cette charge, tout comme la génération d'avant buvait pour oublier les années d'exil, les humiliations, l'odeur de la mort et des charniers.

Dans un coin de la salle, Stella embrassait langoureusement un garçon de sa classe, un certain Nelson avec qui elle sortait depuis la terminale, garçon doux et brillant, fou d'elle. Mais son grand-père avait été ministre dans le gouvernement intérimaire qui avait conduit le génocide, puis condamné par le Tribunal pénal international pour le Rwanda à trente ans de réclusion. Bien que Nelson eût publiquement renié son aïeul, Stella savait que leur relation ne pourrait pas aller au-delà du flirt. Cela aurait impliqué d'accepter les autres membres de sa famille, plus ambigus sur ce passé trouble : « Je l'aime bien, mais ça ne pourra jamais être sérieux. Je sais que c'est injuste de le blâmer pour les agissements de son grand-père, mais je ne peux pas faire ça à ma mère. Ça la tuerait. »

Quand la musique nigériane s'est arrêtée et que Claude a lancé sa playlist de chansons rwandaises, tout le monde s'est mis à siffler et à pousser des cris d'allégresse. Les serveurs ont poussé les tables pour faire de la place, un cercle s'est formé et les gens se sont mis à marteler le sol avec leurs pieds en levant les paumes de leurs mains vers le ciel, les bras en arc de cercle, imitant des cornes de vache, avant de faire la démonstration de tous leurs talents, des années d'entraînement à parfaire les mouvements codifiés des danses traditionnelles. Après les chansons intemporelles et fédératrices de Cécile Kayirebwa, Florida Uwera, Muyango ou Massamba, la foule s'est dispersée à l'aube, embarquant sur les taxis-motos qui patientaient devant le café.

Alors que la musique s'était tue, sous les applaudissements et l'admiration de leurs amis, Stella et Stacie continuaient de danser sur le trottoir, exécutant les gestes gracieux d'une culture ancestrale. C'était le petit matin. Le soleil était jeune.

25.

Mamie nous observait, intriguée, Stella qui installait le radiocassette sur la table et moi à quatre pattes en train de tirer la rallonge vers la prise. Je lui ai à nouveau expliqué que je voulais recueillir sa parole pour mieux connaître l'histoire de la famille. Comme elle me regardait avec perplexité, Stella a répété la même chose en kinyarwanda. Mamie s'est agacée : « Oui, oui. J'ai compris. » Joséphine se tenait discrètement derrière nous, la situation semblait la divertir. Le vieux Gaston était décédé, le chien aussi. Elle était maintenant seule à vivre avec Mamie. Même les chauves-souris avaient disparu depuis qu'un promoteur avait abattu les grands arbres de la rue pour construire un hôtel sans charme et presque toujours vide. Chez Mamie, rien n'avait changé, la maison était vaste et triste, ma grand-mère se plaignait du coût de la vie et s'inquiétait pour l'argent. Le prix du sucre était son angoisse majeure, alors j'en avais apporté cinq kilos. J'étais fou de lui avoir offert un cadeau pareil, j'avais dû me ruiner, avait-elle dit à Joséphine. Sa mémoire avait encore baissé, sauf pour les prières et les chants religieux. D'ailleurs, l'église où elle continuait de se rendre chaque jour était sa principale occupation. Pour moi, Butare était loin, j'essayais pourtant de venir deux fois par mois. Cette fois-ci, Stella avait insisté pour m'accompagner. Mon projet lui rappelait ses discussions avec Rosalie.

— Tu es prête, Mamie ?

Elle a hoché la tête et froncé les sourcils.

— C'est parti !

Stella a appuyé sur la touche enregistrement.

— Mamie, peux-tu me raconter ton enfance ?

— Pourquoi veut-il savoir ça ? a-t-elle demandé à Stella en kinyarwanda.

Joséphine a éclaté de rire et Stella a interrompu l'enregistrement. J'ai répété patiemment la raison de notre entretien et appuyé sur le bouton.

— On reprend. Mamie, je t'ai déjà posé cette question mais tu ne m'as jamais répondu. Mais comme je suis têtu, je vais recommencer : peux-tu me parler d'Emmanuel, mon grand-père ?

— Oh non, non, je ne veux pas parler de lui. C'est un soûlard.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Non, non, je ne sais pas. J'ai oublié.

— Tu l'aimais ?

— Je n'aimais pas ce soûlard. Il était mauvais, très mauvais.

— Vous vous êtes mariés à l'église ?

— Il m'ennuie avec ses questions, a-t-elle protesté en kinyarwanda. Laissez-moi tranquille !

Elle s'est levée et est sortie, on a arrêté l'enregistreur pour la rejoindre. Il faisait frais, comme souvent à Butare. Stella et moi nous sommes assis sur les marches de la terrasse. On la regardait qui émiettait un bout de pain rassis autour d'elle pour attirer une poule et ses poussins qui vivaient là.

— Elle ne parlera pas, a dit Stella.

— Elle ne veut pas.

— Non, je crois qu'elle ne peut pas. Sa maladie empire, d'après Joséphine. Ça lui demande trop d'efforts de se souvenir.

— Entre ma mère qui ne veut pas parler et Mamie qui perd la mémoire, je suis chanceux ! J'ai l'impression de les enquiquiner. Quelle chance tu as eue de grandir avec une arrière-grand-mère qui aimait se raconter.

— J'en ai conscience, crois-moi.

— Chez nous, on ne raconte pas l'histoire de la famille. Résultat, on ne sait rien, et les vies s'éteignent avec ceux qui les portent. On dit que les paroles s'envolent et les écrits restent, mais que faire quand il n'y a ni paroles ni écrits ?

Dans sa longue robe en viscosse aux motifs fleuris, Mamie parcourait lentement son jardin, admirait son parterre de fleurs le long du mur d'enceinte, suivie par la poule et ses petits. Malgré ma déception, je ne pouvais m'empêcher de sourire en la voyant.

— Et toi Stella, tu appréhendes pour demain ?

— J'en suis malade. Ma mère non plus ne m'a jamais raconté son histoire et j'aurais préféré l'apprendre avant les autres. Mais bizarrement, c'est plus simple pour elle de s'adresser à des millions de personnes que de parler directement à sa propre fille.

*

Une foule amassée aux abords du stade Amahoro. Le calme qui s'était abattu sur Kigali était angoissant. Claude me glissa que le 7 avril, les oiseaux ne chantent pas. Je tendis l'oreille, il avait raison. Cette sensation me rendit nerveux. Après une fouille minutieuse de nos sacs et une palpation au corps opérée par un important service d'ordre, nous sommes entrés dans le stade en silence. Avec Stella, Claude et Sartre nous étions assis dans les gradins, au milieu d'un public jeune portant des écharpes mauves couleur du deuil, et arborant des pin's « Kwibuka » – « Souviens-toi » en kinyarwanda. Les bancs se remplissaient aux sons d'une fanfare militaire dont les instruments rutilaient au soleil. Je remarquai dans chaque recoin du stade des équipes médicales ; sur leur gilet jaune était écrit « Mental Health ».

Il fallut attendre deux heures au soleil avant que le président de la République fasse son entrée dans la tribune, déclenchant les applaudissements et les acclamations des trente mille personnes réunies. Encore quelques discours officiels et des chansons de deuil, puis une voix a annoncé le témoignage d'une rescapée. Sur les écrans géants du stade et en retransmission directe sur la chaîne de télévision nationale, j'ai vu apparaître Eusébie, visage fermé, qui s'est avancée calmement vers le pupitre. Stella m'a saisi la main quand la voix de sa mère a surgi des haut-parleurs.

« Je m'appelle Eusébie, je suis née en 1955 à Kigali. Je n'ai jamais connu la tranquillité. En 1959, ma famille s'est réfugiée dans une église pour échapper aux massacres contre les Tutsi, puis à nouveau en 1961 et en 1963. Je me souviens qu'en début d'année, à l'école, l'instituteur demandait aux Tutsi de se lever. Beaucoup de nos camarades ignoraient à quelle ethnie ils appartenaient. En 1973, je terminais le secondaire. Quand notre école a été attaquée et de nombreux professeurs et élèves tutsi tués, j'ai dû m'enfuir avec des camarades vers le Burundi en passant par le Zaïre. Une aventure qui serait trop longue à raconter. La vie de réfugiée était tellement difficile que je suis revenue au Rwanda en 1978. En 1980, j'ai épousé mon mari, Eugène, et nous avons eu quatre beaux enfants, trois filles et un garçon : Christelle, Christiane, Christian, Christine. Jusqu'en 1990, notre vie de famille se déroula presque normalement même si, en tant que Tutsi, nous devions vivre discrètement, ne jamais nous faire remarquer et accepter des humiliations quotidiennes, surtout au travail, avec les collègues. Mon mari était avocat et j'étais secrétaire dans une entreprise de travaux

publics. Après l'attaque du FPR, en octobre 1990, tout a changé. On s'est mis à nous considérer, nous les Tutsi, comme des complices des rebelles. Eugène a été enfermé ici, dans ce stade, avec des milliers d'autres Tutsi. Il a été torturé durant cette détention. En sortant, il n'était plus le même. Au lieu de se taire ou de s'exiler, il a décidé de s'engager. Il a fondé une association des droits de l'Homme avec d'autres collègues, hutu et tutsi, et ils ont commencé à dénoncer toutes les violations des droits humains, ce qui nous a valu de nombreuses intimidations. Par trois fois, des militaires sont entrés chez nous par effraction pour nous arrêter et nous passer à tabac. Eugène était régulièrement emmené à la Sûreté nationale et interrogé. Après le massacre des Bagogwe, dans le Nord, en 1992, il a témoigné sur une chaîne de télévision étrangère et a donné plusieurs interviews dans la presse internationale. Quelques jours plus tard, il a été assassiné dans la rue par un commando. Il n'y eut jamais ni enquête ni procès. Tuer un Tutsi ne constituait pas un crime.

Lorsque l'avion du président Habyarimana a été abattu, au soir du 6 avril 1994, cela faisait deux ans que j'étais veuve et que je vivais seule avec mes quatre enfants. Je n'avais pas quitté le Rwanda après la mort d'Eugène, je pensais que si je ne me mêlais pas de politique, rien ne nous arriverait. Il y avait aussi depuis plusieurs mois un important contingent des Nations unies à Kigali. Je me disais qu'en cas de problème, ils seraient là pour nous protéger.

Le 6 avril, c'était le début des vacances de Pâques et j'avais prévu d'envoyer mes enfants dans ma famille au Burundi. Ce soir-là, le Nigeria disputait un match contre la Côte d'Ivoire pour la Coupe d'Afrique des Nations. Je m'en souviens parce que mon fils Christian était un passionné de football, il aimait que l'on suive les matchs en famille, dans le salon. Nous avons entendu l'explosion sans nous douter de ce qu'il se passait. Les minutes qui ont suivi, des barrages se sont mis en place dans le quartier. J'ai allumé la radio, mais les programmes avaient été remplacés par de la musique classique. J'ai compris que la situation était grave. Notre voisin, Vincent, un collègue de mon mari, est venu frapper à la porte pour m'annoncer la mort du président. Il était paniqué. Il m'a dit : "Eusébie, nous sommes en haut de la liste des gens à assassiner. Ils commenceront par nous." J'ai tenté de le rassurer, mais son intuition était la bonne. Dès l'aube, les soldats sont arrivés dans leur parcelle. On a entendu les cris de leurs enfants et les coups de feu. Après ça, les soldats sont repartis.

Nous sommes restés cachés dans la maison toute la journée. J'ai passé des coups de téléphone aux ambassades étrangères et j'ai tenté de contacter les Nations unies, sans succès. Les filles étaient affolées. Christian, mon beau garçon, rassurait ses sœurs autant qu'il pouvait avec un courage exemplaire. J'ai appelé les gens que j'aimais à l'étranger pour leur dire adieu puis j'ai aidé mes enfants à se cacher dans le faux plafond. Je devais sortir chercher de l'aide à l'extérieur, je n'avais pas le choix. On s'est embrassés. On pleurait. Les enfants m'ont fait jurer de revenir les chercher. Je ne pouvais pas prendre ma voiture, à cause des nombreux barrages. Alors j'ai coupé par la parcelle des voisins et je suis entrée dans la maison de Vincent pour voir s'il y avait des survivants. Tout le monde avait été tué. Dans le quartier, j'essayais de me déplacer discrètement mais les Interahamwe m'ont interceptée à un barrage au bas de Kiyovu et m'ont réclamé ma carte d'identité. J'ai dit que je ne l'avais pas. Ils ont ri et m'ont dit que de toute façon, avec le nez que j'avais, il n'y avait pas de doute, je ne pouvais être qu'un cafard. Ils m'ont fait attendre sur le côté de la route avec d'autres personnes. Comme on se tenait tous debout, l'un des tueurs a dit qu'il fallait nous trouver des bancs pour nous asseoir. Ils ont alors sorti quatre garçons du groupe, quatre frères, et ils les ont tués devant nous. Après, ils nous ont obligés à nous asseoir sur leurs cadavres comme si c'était de simples bancs. »

À ce moment de son récit, prise par l'émotion, Eusébie a fait une pause. Une personne a commencé à hurler dans les gradins. Puis une autre, un peu plus loin, et encore d'autres. Les équipes de secours se précipitaient pour les évacuer. Là, sur la gauche d'Eusébie, suivant attentivement son témoignage, j'ai remarqué l'homme à la casquette noire avec qui Claude discutait quelques jours plus tôt au Café Flore. Elle a repris.

« Un haut gradé de l'armée est passé au barrage. Il a arrêté sa jeep et encouragé les tueurs à bien travailler, leur promettant des récompenses. Je le connaissais, c'était l'officier qui avait torturé Eugène au stade, en 1990. Quand il m'a reconnue, il a demandé où étaient mes enfants, "les cancrelats d'Eugène". Lui et ses soldats m'ont ramenée chez moi. J'ai dit que mes enfants n'étaient pas là. Les militaires ont fait le tour de la maison. Puis l'officier a dit à un de ses hommes d'y mettre

le feu. J'ai alors avoué que mes enfants étaient dans le faux plafond et j'ai dû les appeler un par un par leur prénom depuis le jardin où je me trouvais. Les soldats sont retournés dans la maison. Après, il y a eu les coups de feu. »

À ces mots, la voix d'Eusébie s'est étranglée. Stella a poussé un cri aigu qu'elle a rapidement étouffé en posant la main sur sa bouche. Une nouvelle salve de râles terrifiés a envahi le stade, comme un grondement mauvais. Eusébie s'est éponge les yeux avec un mouchoir blanc. Des personnes étaient à nouveau évacuées. Il fallait souvent cinq à six infirmiers pour en transporter une seule. Certaines se contorsionnaient, hurlaient comme des bêtes à l'agonie. Beaucoup d'entre elles étaient des jeunes qui n'étaient même pas nés à l'époque du génocide. Claude tenait sa tête entre ses mains et Sartre ne bougeait pas, le regard perdu dans le vague. Eusébie a poursuivi.

« Les militaires m'ont ramenée à la barrière. Tous ceux avec qui j'étais plus tôt avaient été massacrés entre-temps. Les miliciens étaient ivres et agressifs. Ils ont commencé à se disputer. Certains voulaient me tuer immédiatement et d'autres me violer d'abord. Mon sort ne m'importait plus. J'étais prête à mourir. Je n'avais plus de raison de rester en vie. J'avais tout perdu. Il était temps que j'accepte qu'un Tutsi ne pouvait pas exister. C'était comme ça. La jeep de l'officier est repassée. Il a ordonné que je monte dedans et m'a emmenée dans une maison gardée par des soldats de l'armée gouvernementale et par de nombreux miliciens. L'officier a exigé que l'on ne me touche pas, il me voulait pour lui. Ils m'ont jetée dans un réduit au fond d'une cour où étaient enfermées des jeunes femmes. Certaines avaient l'âge de Christelle, ma fille aînée. La nuit, les miliciens et les soldats venaient en chercher quelques-unes pour les violer en groupe. La plupart furent tuées, ou tellement abîmées qu'elles moururent des suites de leurs blessures – ou de maladie, car beaucoup de violeurs étaient porteurs du sida. Une nuit, la porte de notre cachot est restée ouverte et j'en ai profité pour m'enfuir. Je ne savais pas dans quelle partie de la ville je me trouvais. Plutôt en périphérie, car il y avait des champs et des herbes hautes. Quand j'ai vu que le jour était sur le point de se lever, je me suis cachée dans un champ. Affamée, j'ai creusé la terre pour trouver quelques tubercules à ronger. La journée, j'ai entendu des enfants qui jouaient à débusquer les Tutsi. Depuis ma cachette, j'apercevais un homme caché dans un arbre. Des enfants l'ont repéré, ils ont commencé à lui jeter des cailloux avant de rameuter leurs parents. Les gens le connaissaient, ils l'appelaient par son prénom. Ils se sont mis à plusieurs pour abattre l'arbre. Ils chantaient qu'ils allaient le tuer et les enfants reprenaient la chanson en chœur. Quand l'arbre est tombé, la foule s'est précipitée sur lui. Ensuite, les enfants ont repris leur macabre jeu de cache-cache avec les Tutsi.

Je suis restée immobile toute la journée. Dès qu'il a fait noir, j'ai repris la route, sans savoir où j'allais. J'ai mis ma vie entre les mains de Dieu. J'avais soif et j'étais faible. Sur les collines, face à moi, des maisons brûlaient, les cris des victimes résonnaient dans le silence. J'ai trouvé une grotte où me cacher et j'y ai passé la matinée. Je n'avais rien bu ni mangé depuis presque deux jours et je commençais à avoir des hallucinations. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force de repartir. Je prenais des risques en m'exposant ainsi en plein jour mais je savais que si je restais là, j'allais mourir. Je devais trouver à boire. J'ai finalement aperçu la rivière Nyabarongo, mais impossible de boire cette eau, des cadavres y flottaient en grand nombre.

C'est alors que deux personnes se sont approchées de moi. Un paysan hutu et son fils. J'ai cru qu'ils allaient me tuer mais au contraire, l'homme m'a aidée à me cacher et m'a dit qu'il reviendrait la nuit. Il a tenu sa promesse. Il m'a apporté de l'eau et quelques patates douces. Avant de me quitter, il m'a indiqué un chemin à suivre pour rejoindre une paroisse. J'y ai vu un signe. Depuis 1959, avec ma famille, nous avons survécu en nous réfugiant dans les églises. L'homme est parti et, jusqu'à aujourd'hui, je regrette de ne pas lui avoir demandé son nom.

Arrivée à l'église, j'ai remercié Dieu. Nous étions très nombreux. Il y avait des familles entières, beaucoup d'enfants. Tout le monde dormait et cuisinait à même le sol. J'ai trouvé une minuscule place pour m'asseoir. Cette nuit-là, j'ai commencé à sentir la fièvre monter. J'ai vite compris que j'avais la malaria. J'étais faible et je dormais toute la journée. Des vieilles femmes se sont occupées de moi comme des mères, me donnant à manger et à boire alors que je n'avais plus de force.

Le septième jour, le prêtre a célébré une messe pleine de sous-entendus et d'insinuations hostiles. Nous avons beaucoup pleuré car nous avons compris le message. Vers dix heures, le préfet, le bourgmestre, les soldats et les miliciens Interahamwe ont encerclé l'église et ordonné aux Hutu

qui étaient réfugiés avec nous de sortir. Le prêtre fut le premier à obéir. Il était de mèche depuis le début. Le plan des autorités était de rassembler les Tutsi pour les tuer. En 1994, les églises sont devenues des pièges mortels. Les soldats ont fermé les portes avec des chaînes et de gros cadenas avant de briser les vitraux et de jeter des grenades à l'intérieur. Les miliciens sont ensuite entrés pour achever les blessés avec des machettes, des marteaux, des lances, des épées et des gourdins hérissés de clous. »

La voix d'Eusébie tremblait. L'homme à la casquette lui a apporté un verre d'eau. Ces dernières paroles ont provoqué une réaction en chaîne de crises traumatiques dans le stade. Deux rangées au-dessous de nous, une femme hurlait, se débattait comme si le feu la brûlait, criant en kinyarwanda « Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas ! ». Je me suis tourné vers Stella, son visage était crispé par l'effroi. Tout près, un jeune homme est tombé d'un coup au sol, agité de spasmes, contractant tous ses muscles. Claude serrait sa tête entre ses mains, pris de violents hoquets. Dans notre rangée, je m'aperçus qu'une femme debout faisait ses besoins sous elle. J'étais pantelant, le souffle court. Eusébie a continué son histoire malgré le chaos général.

« Je me suis réveillée longtemps après le massacre. Peut-être deux ou trois jours plus tard, je ne sais pas. Personne ne semblait avoir survécu. Il y avait du sang partout et les mouches bourdonnaient au-dessus des milliers de corps. J'étais blessée. J'avais reçu des coups de marteau à la tête et des éclats de grenade dans les jambes. Je saignais. J'ai rampé dehors, où il y avait aussi beaucoup de corps. Trois miliciens étaient assis là, à boire et fumer du chanvre. Quand ils m'ont vue sur le parvis parmi les cadavres, ils ont ri. "Où pense-t-elle aller celle-là ?" a dit l'un, suivi d'un autre : "Qui se dévoue pour achever ce cafard ?" Le dernier a lâché : "Elle se fera tuer plus loin. Ne nous fatiguons pas pour cette vieille. On a déjà bien travaillé aujourd'hui." Je me suis traînée jusque dans un champ. J'ai vu un chien avec une jambe d'enfant dans la gueule et des corbeaux se nourrir de chair humaine. Cette nuit-là, frigorifiée, j'ai pensé ne jamais revoir le jour. Pourtant, j'ai survécu, et le lendemain, ce sont les sifflets et les aboiements des chiens qui m'ont réveillée. La chasse aux Tutsi avait repris. J'entendais les cris des traqués, les supplications des victimes. Les tueurs se rapprochaient dangereusement de moi. Ma fin était proche. J'avais depuis longtemps accepté mon sort. Mais il s'est mis à pleuvoir, et les miliciens ont interrompu leurs recherches. J'ai alors commencé à ramper sous la pluie, sans savoir où j'allais. J'ai dû m'évanouir encore une fois. Bien plus tard, je me suis réveillée. Il pleuvait toujours. Un homme me portait sur son dos. Quand il a vu que j'avais repris connaissance, il a simplement dit : "Tu vas vivre." Il se déplaçait comme un félin dans la nuit, évitant les barrages de génocidaires. Au lever du jour, on a fini par atteindre un camp du FPR. Mon sauveur est reparti aussitôt, je n'ai pas pu le remercier. J'ai été transférée à Mulindi, dans le Nord, où l'on m'a soignée pendant trois mois et je suis revenue à Kigali fin juillet. Notre maison était vide, tout avait été pillé. J'ai cherché mes enfants, puis j'ai appris qu'une de mes cousines était venue du Burundi, qu'elle avait trouvé les corps dans la maison et s'était chargée de les enterrer dans notre jardin. Au pied du grand arbre. »

À ces mots, Stella m'a jeté un regard à la fois choqué et terrifié.

« J'avais tout perdu, mes parents, mon mari, mes enfants. J'ai voulu mettre fin à mes jours plusieurs fois. Je pensais que personne n'avait autant souffert que moi. Après le génocide, j'ai rencontré d'autres rescapés dans des situations encore plus terribles que la mienne et j'ai compris que je devais vivre pour les miens qui n'étaient plus là. Je n'avais pas le choix. Les corps de mes enfants ont été déplacés au mémorial et j'ai pu les enterrer en dignité. J'ai repris des études. En 1998, je suis devenue mère à nouveau. Ma fille, Stella, est ma raison d'être. Aujourd'hui, les miens vivent à travers moi mais aussi à travers elle. Il faut se souvenir que les Tutsi ont été tués non pas pour ce qu'ils pensaient ou ce qu'ils faisaient mais pour ce qu'ils étaient. Nous devons continuer à raconter ce qui s'est passé pour que cette histoire se transmette aux nouvelles générations et ne se reproduise jamais plus nulle part. »

L'homme à la casquette s'est avancé vers elle pour l'aider à descendre les quelques marches de l'estrade. Il l'a accompagnée jusqu'à un siège à côté de lui. Un officiel l'a remerciée pour son témoignage et a invité le président de la République à prendre la parole.

Stella s'est levée sans rien dire et elle a marché vers la sortie. J'ai voulu la suivre mais elle s'est mise à courir et je n'ai pas pu la rattraper. Sur le parking du stade, je me suis retrouvé au milieu d'un

ballet incessant d'ambulances qui évacuaient des gens sur des civières. Un homme résistait à quatre infirmiers qui tentaient de l'immobiliser. Il se débattait furieusement – il avait des hallucinations et prenait l'équipe médicale pour des miliciens Interahamwe. À côté de moi, une jeune femme fixait le ciel d'un regard fou, elle revivait sa mise à mort, elle répétait : « Pitié ! Pitié ! » Le passé était présent, le génocide toujours en cours.

26.

Les commémorations venaient de commencer et tout s'était arrêté. Les événements publics comme les mariages, les concerts et les compétitions sportives étaient décalés et les restaurants, les bars et les casinos étaient fermés. Nous restions donc à la maison. Claude s'isolait dans sa chambre, prostré sur son lit, et comme à chaque mois d'avril, ses maux de tête reprenaient. Je préparais ses repas et les déposais devant sa porte, mais il n'y touchait presque pas. La nuit, je l'entendais gémir et sangloter. Sartre continuait de lire et d'écouter ses disques mais il était plus sombre, moins enclin à plaisanter. Stella, quant à elle, ne répondait ni à mes appels, ni à mes messages. Un peu soucieux, je suis passé chez Eusébie, un jour, en fin d'après-midi. En arrivant dans la parcelle, je l'ai tout de suite aperçue, perchée en haut de son arbre. J'ai escaladé avec moins d'habileté qu'autrefois et l'ai rejointe, essoufflé.

— Je crois qu'avec l'âge, on devrait arrêter de monter ici.

— Salut.

— Je m'inquiétais. Je t'ai laissé plein de messages.

— Désolée. Je n'ai pas fait gaffe.

Chaque assaut du vent faisait frémir le feuillage du jacaranda recouvrait le jardin d'un tapis de fleurs. Il neigeait des clochettes mauve pâle.

— J'ai parlé avec ma mère. Elle m'a dit que mon frère et mes sœurs avaient bien été enterrés sous l'arbre. Ici.

Alors, j'ai remarqué les inscriptions sur le tronc. Tout en haut, sur l'écorce, à côté du prénom de Rosalie, ceux de Christelle, Christiane, Christian et Christine.

— Apprendre que j'ai grandi dans la maison où ils ont été tués et où leurs corps sont restés trois mois... Ni ma mère, ni Rosalie ne me l'avaient dit. Pourtant c'est comme si je le ressentais. Je savais que cet arbre et cette maison contenaient un secret. Depuis toujours, je le savais.

*

Quand Claude nous a annoncé qu'il partait pour Kibuye, j'ai proposé de l'accompagner mais il a refusé catégoriquement. Il avait besoin d'être seul. À Kigali, les semaines ont passé, interminables, Claude envoyait parfois un sms pour me rassurer, sans dire quand il comptait rentrer.

Et puis, un soir de juin, il a débarqué, accompagné de l'homme à la casquette noire. Cette fois aucun doute, j'étais persuadé d'avoir déjà rencontré ce type. Quand il a dit son prénom, j'ai eu un déclic :

— Alfred, enchanté.

— Mais oui, Alfred ! Je savais bien que ton visage me disait quelque chose !

Claude et Sartre ont paru surpris et lui franchement circonspect.

— On se connaît ?

— Oui, oui. On s'est croisés à l'été 1998. Tu partais pour le Congo.

Il ne voyait toujours pas.

— Je me souviens, tu es de la famille de ce mec qui changeait les devises, ai-je ajouté.

— Oui, c'est le cousin de Papi ! a dit Claude, étonné.

— C'est ça, Papi !

Alfred fronçait les sourcils comme s'il rembobinait ses souvenirs. Enfin, j'ai vu un franc sourire éclairer son visage.

— Ça y est ? Tu te rappelles ?

— Oui. Incroyable ! Mais que fais-tu ici ?

— Claude est mon... Enfin, il est de ma famille. Mais quelle coïncidence !

— Oui, une coïncidence... ou le destin.

— Ça alors, ça alors..., répétait Claude.

— C'est bien joli tout ça, mais si on ouvrait quelques bouteilles ? a proposé Sartre.

Les retrouvailles avec Claude et Alfred furent fêtées dans les règles de l'art. Alcool. Rires. Musique. Claude avait émergé des profondeurs où le mois d'avril l'avait plongé. Il était enjoué et avait bonne mine. Flegmatique, d'un puissant charisme, Alfred parlait peu, il observait beaucoup et s'exprimait sobrement, avec un mélange de naturel et de détermination. Il semblait savoir exactement ce qu'il voulait. Sartre était si rassuré de voir Claude en forme qu'il avait décidé d'arroser ça comme jamais. Il adoptait la même technique que dans son cabaret : dès que l'un d'entre nous terminait sa bière, il le resservait aussitôt, faisant fi des protestations d'Alfred qui disait ne pas avoir l'habitude de boire. Tout en parlant, Sartre lui a décapsulé une nouvelle Mützig.

— Ne fais pas le timide, mon vieux.

— Alors, raconte ce que t'as foutu à Kibuye pendant deux mois ? j'ai demandé à Claude.

— J'étais avec Alfred, a-t-il expliqué en lui adressant un sourire complice.

— Oh les petits cachotiers. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

Moqueur, Sartre avait déjà la voix d'un mec bourré.

— Alfred cherchait une maison loin du monde. Je lui ai parlé du chalet au bord de l'eau. Il l'a visité et le jour d'après, il l'a acheté.

— Mais c'est une ruine.

— Et toi, Sartre, tu n'es pas une ruine ? ai-je répliqué, déclenchant un rire général.

— Avec l'aide de Claude et de quelques paysans du coin, on l'a bien retapée, a poursuivi Alfred. Il manque un bon coup de peinture, mais elle est superbe maintenant. Il faudra que vous passiez !

— Tu n'es plus dans l'armée ?

— Non, c'est terminé. Après le Congo, j'ai passé quelques années au Darfour et une année en Centrafrique, dans des missions de maintien de la paix. Mais comme tout nomade, je rêve d'un endroit où poser mes valises.

— Tu vas faire quoi ?

— Rien. Boire du calme et du silence.

— En attendant, tu vas surtout boire une bonne bière, a ajouté Sartre en tendant la bouteille qu'il venait de décapsuler et qu'Alfred n'avait pas touchée.

— Non merci, vraiment. Je suis bien. Je ne vais pas tarder, de toute façon.

— Tu ne voulais pas demander un truc à Sartre ? a rappelé Claude.

— Ah oui, j'allais oublier. Claude m'a dit que tu possédais une belle collection de livres, de musiques et de films.

— Oui, tu peux le constater, a péroré Sartre en ouvrant grand les bras pour montrer la pièce.

— J'aimerais tout te racheter. Je vais avoir du temps et je rêve d'une maison avec les histoires du monde entier à disposition.

— Tout me racheter ? Mais ça va te coûter une petite fortune mon gars.

— Je suis sûr que tu peux me faire un prix raisonnable, non ? a suggéré Alfred en souriant.

— Et pourquoi je ferais ça ?

Sartre était passé de la joie à l'agressivité, comme souvent quand il avait trop bu.

— C'est bon mon frère, est intervenu Claude. On ne s'énerve pas. Alfred est mon ami.

— Il est trop sûr de lui, ton ami, à penser que mon trésor se marchande comme un simple kilo d'aubergines. Je ne lui vendrai rien. Je ne le connais pas, ce type.

Alfred a encaissé l'agressivité de Sartre, parfaitement calme, avec un léger sourire. Il s'est reculé dans son fauteuil et a croisé ses bras longs et musclés.

— Pourtant moi je te connais. Tu es le fils de Mathias, le grand commerçant de Gitarama. Celui que l'on a fusillé au stade, en juillet 1998.

Sartre s'est décomposé.

— Tu fais erreur, a-t-il protesté en tentant de reprendre contenance.

— Pas du tout. C'est bien toi. Tes frères ont été tués par le FPR pendant le génocide. Ils tenaient la barrière devant le collège Saint-André. Toi, tu étais petit, alors tu ne faisais que piller pendant qu'eux massacraient. Tout se sait dans ce pays. Comment as-tu pu penser qu'on allait oublier ? Mais ce n'est plus mon problème. J'en ai fini avec la guerre et les génocidaires comme ton père et tes frères. Je n'aspire qu'au calme et à la sérénité. Je repasserai. Réfléchis bien à ma proposition. Je suis sûr que tu peux me faire un prix d'ami.

Quand Alfred est parti, on est restés tous les trois dans le salon, tétanisés. Un cyclone venait de passer.

— Je vais tout t'expliquer, mon frère...

— Est-ce que ce que dit Alfred est vrai ? a simplement demandé Claude d'une voix blanche.

— Tu sais tout ce que j'ai fait pour toi et pour les orphelins. Tu sais que je ne suis pas un homme mauvais.

— Réponds-moi. Est-ce que ce que dit Alfred est vrai ?

— Mon frère...

— Tu m'as trahi, a grondé Claude, poings et mâchoire serrés. Tu n'étais pas un orphelin ? Tes parents n'étaient pas morts en 1994 ?

— Pardonne-moi ! J'avais honte. On ne choisit pas ce que font nos parents.

— Et le Palais ? Les gens qui vivaient là-bas, ce sont tes frères qui les ont tués, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien à voir avec ça, Claude.

Cette fois, Sartre était vraiment effondré, il pleurait comme un enfant. Moi j'assistais à l'échange, paralysé.

— Tu nous as fait vivre dans un endroit où tes frères avaient tué ?

— J'ai fait ça pour nous sauver. Pardonne-moi, mon frère !

— Arrête ! Ne m'appelle plus jamais frère. Je t'ai ouvert mon cœur et mon âme et tu les as piétinés.

Claude s'est levé et il a quitté la maison. Face à Sartre, prostré dans le salon, je n'osais pas bouger. Il a fini par se tourner vers moi, les yeux rougis de larmes.

— Je ne suis pas responsable des agissements de mon père et de mes frères, Milan, a-t-il répété.

— Mais tu es responsable de la vérité. Tu aurais dû dénoncer leurs crimes, raconter ton histoire à Claude.

- Je ne pouvais pas. C'était ma propre famille, tu comprends ?
- Ne me demande pas de comprendre.
- Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Renier ma famille ? Renier les miens ?
- L'amour de Claude était à ce prix-là. Tu ne peux pas tout avoir.

Je n'ai pas revu Claude les jours suivants. Finalement, Sartre a tout donné à Alfred. Il craignait d'avoir des ennuis avec la justice et a préféré se séparer de « son trésor ». Puis il a quitté la maison de lui-même. Disparu du quartier. J'étais maintenant seul. Ces pièces vides, que j'avais toujours connues encombrées et poussiéreuses, résonnaient d'un triste écho.

Au bout de dix jours, n'ayant toujours pas de nouvelles de Claude, j'ai pris le bus pour Kibuye. Il était peut-être chez Alfred. Le car m'a déposé dans le centre et j'ai continué à pied en passant devant l'église Saint-Jean, posée au sommet de son promontoire et d'un paysage d'une beauté à couper le souffle. J'ai longé la route qui descendait vers les rivages luxuriants. L'eau du lac, en cette fin de journée, était d'un bleu profond aux reflets argentés. Le vent du large ridait sa surface et soufflait agréablement dans mes cheveux. J'ai quitté le goudron pour m'engager sur un petit chemin de sable blanc constellé de cristaux de mica qui menait au bout de la presqu'île plantée d'arbres fruitiers, de palmiers, de ficus et de vieux grévilléas. Le soleil était rasant et entre les branches, ses rayons striaient la route de faisceaux de lumière dans lesquels s'agitaient des nuées de minuscules moucherons inoffensifs. Dans l'eau, des enfants chahutaient et un troupeau de vaches nageait entre deux îlots, seules leurs grandes cornes émergeaient du lac. Un groupe d'ibis passait en escadrille, formant un triangle haut dans le ciel. Le chemin a enfin débouché sur le chalet en bois blanc, planté au bord du lac. Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes, les rideaux ondoyaient dans la brise, une musique s'échappait du ventre de la maison. L'intérieur avait été complètement restauré. De grandes bibliothèques couvraient les trois murs du séjour, remplies de la collection qui se trouvait autrefois au Palais. Tous ces livres, tous ces disques que j'avais connus en piles poussiéreuses étaient organisés et rangés. J'ai appelé Alfred, frappé aux portes des chambres mais il n'y avait personne. J'étais ému de me retrouver seul ici, des années après ce week-end intense à écrire avec Stella, Claude et Sartre. J'y pensais en allant m'asseoir sur la terrasse, face au lac. La musique emplissait le ciel. Je ne savais pas s'il s'agissait d'une chanson d'amour ou d'une prière swahilie. Les voix de Makeba et Belafonte se mêlaient gracieusement, « Malaika » flottait dans l'air, léger et fragile, enchantant jusqu'à ma plus profonde mélancolie.

Le jour venait de tomber quand j'ai vu une barque approcher puis accoster au ponton. Alfred était allé acheter du poisson aux pêcheurs d'un village voisin. Il m'a proposé de l'aider à préparer le repas comme si j'avais été là depuis toujours. En revanche, il n'avait aucune nouvelle de Claude. La nuit était fraîche, alors il a allumé un feu et nous avons dîné près de la cheminée. Il m'a servi une bière, lui était toujours à l'eau. Lors de notre dernière soirée, entre l'alcool, la joie des retrouvailles et le choc des révélations sur Sartre, je ne lui avais même pas parlé du 7 avril.

- Je t'ai vu au stade, le jour de la commémoration. Tu connais Eusébie ?

Il a paru surpris.

- Oui, pourquoï, toi aussi ?
- Très bien. C'est une amie d'enfance de ma mère. Et mon amie.
- Ça alors... Quand je te disais que notre rencontre n'était peut-être pas une coïncidence.

Songeur, il s'est levé pour prendre une bière dans le réfrigérateur et en a bu quelques gorgées en silence avant de poursuivre.

- Je l'ai connue pendant le génocide. On faisait des sauvetages dans Kigali et ses environs. On avait appris qu'une église avait été attaquée dans le Sud, un peu en dehors de la ville. Nous sommes partis à douze, pas plus car il fallait nous déplacer vite et discrètement. Lorsque nous sommes arrivés sur place, il pleuvait, ce qui limitait les risques de tomber sur l'ennemi. Dans l'église, les soldats ont vomi à cause de l'odeur insupportable et de la vision de ces milliers de corps en décomposition.

On a fait un tour pour vérifier qu'il n'y avait pas de survivants et un des hommes a trouvé une petite fille dans cet univers pestilentiel. Elle n'était pas blessée mais elle ne parlait plus. Elle était restée à côté des cadavres de ses parents durant des jours. La présence de cette enfant, au milieu de ce dépotoir de la pire barbarie humaine... J'y pense tout le temps. Partout où notre regard se dirigeait, on ne pouvait qu'imaginer le déchaînement de violences qu'il avait fallu pour rendre une telle horreur possible. Les tueurs avaient même décapité la tête de la statue de la Vierge Marie, sur l'autel. Autour du bâtiment, dans les broussailles, nous avons trouvé d'autres survivants – huit en tout, sur des milliers. Nous sommes repartis avec les rescapés. Certains pouvaient marcher, nous transportions les autres sur des brancards de fortune. Il pleuvait, mais la nuit était légèrement éclairée par une demi-lune qui filtrait parfois entre d'épais nuages. Il fallait rester sur nos gardes. En passant près d'un champ, j'ai aperçu un corps dans la boue. Une femme. J'ai voulu vérifier si elle était vivante mais le soldat avec qui je portais un brancard avançait trop vite. Deux heures plus tard, nous avons croisé une patrouille et les soldats ont pris le relais pour s'occuper des blessés car nous étions épuisés. Quand nous sommes repartis, je ne cessais de penser à cette femme dans la boue. Elle me rappelait ma mère. Une image de l'enfance que je gardais d'elle. Après la mort de mon père, à Bukavu, elle avait sombré dans la dépression. Un jour, elle s'était allongée dehors sous la pluie, dans la boue. J'ignore pourquoi, ce jour-là je suis resté à l'intérieur de la maison, à l'observer sans bouger. Sans lui venir en aide. Mes grands frères sont allés la récupérer et ils m'ont ensuite grondé et reproché ma passivité. J'ai gardé cette honte en moi des années. Voilà pourquoi l'image de cette femme sous la pluie continuait de me hanter deux heures après. J'ai averti ma patrouille que je retournais vérifier. Ils m'ont pris pour un fou mais le chef ne m'a pas dissuadé. J'ai retrouvé mon chemin assez facilement. La femme n'avait pas bougé. Elle était toujours dans la boue. Je l'ai touchée, son corps était froid à cause de la pluie mais son pouls battait fort. Comme si son cœur fournissait un dernier effort pour se maintenir en vie. Je l'ai soulevée, je l'ai mise sur mon dos et j'ai tenté de marcher assez vite pour rattraper mon groupe. À un moment, elle a ouvert les yeux et je l'ai rassurée, lui ai promis de prendre soin d'elle. C'était absurde car la pluie s'était arrêtée et j'entendais l'ennemi autour de moi. La chasse contre les Tutsi reprenait. J'ai dû ruser pour ne pas me faire repérer et par miracle, au petit matin, je suis parvenu à rejoindre la base. Les autres n'en revenaient pas. J'ai transporté la femme jusqu'à l'hôpital de campagne. J'avais peu de temps, nous devions repartir en mission. Avant de m'en aller, je lui ai tout de même demandé son nom. Elle a murmuré : Eusébie. C'est l'histoire que tu as entendue au stade.

Alfred s'est levé pour remettre une bûche dans la cheminée et il a soufflé sur les braises avant de se rasseoir en silence.

— Vous vous êtes revus, après ?

— Une seule fois.

— Tu veux dire au stade ?

— Non, à mon retour de la première guerre du Congo, en 1997. Je ne sais pas comment elle a fait mais elle m'a retrouvé, à un moment où je n'avais plus le goût de vivre. Nous étions tous les deux des âmes perdues, comme morts. Et cette fois, c'est elle qui nous a ramenés à la vie, qui s'est battue pour que l'on ne sombre pas. Oui, à son tour elle m'a sauvé, elle m'a convaincu que la vie était encore possible.

Nous dormions paisiblement, bercés par le clapotis des vagues et le croassement rauque des grenouilles. Le vent de nuit soufflait de beaux rêves sur mon sommeil. Le bruit de ferraille s'est d'abord invité dans mes songes, puis des faisceaux de lumière ont balayé les murs de ma chambre, trouant les ténèbres du chemin qui menait au chalet. Un moteur se rapprochait de nous au rythme d'une procession funèbre.

— Qui est-ce ?

J'avais trouvé Alfred déjà debout qui scrutait la nuit à travers les rideaux.

— Une voiture, une camionnette on dirait.

Il a allumé l'ampoule extérieure et s'est avancé avec assurance sur la terrasse en demandant d'une

voix autoritaire qui était là. Le moteur et les phares se sont éteints. Claude est sorti du véhicule sans rien dire ni nous regarder, il s'est dirigé vers l'arrière du pick-up, a ouvert la ridelle et tiré de toutes ses forces un gros sac en jute bien ficelé pour le faire tomber par terre. On a entendu un cri étouffé à l'intérieur. Avec Alfred on s'est approchés, médusés, mais Claude ne disait toujours rien. Il avait l'air fourbu, dans un état second. Ses habits étaient tachés de sang. Alfred s'est agenouillé et non sans mal, il a défait les nœuds et ouvert le sac. À l'intérieur, les mains dans le dos et la bouche bâillonnée, se trouvait un homme replié sur lui-même, le regard affolé.

— Pourquoi tu ramènes ça chez moi ? a demandé Alfred, calmement.

— Putain Claude, à quoi tu joues ! j'ai crié, paniqué. C'est qui ce mec ?

— Le Chat, a répondu Claude, froidement.

L'homme était terrorisé. Il saignait du nez et de la tête.

— C'est qui ça, le Chat ?

Alfred semblait toujours aussi calme, mais sa voix était glaciale.

— L'assassin de sa famille.

J'avais répondu à la place de Claude, toujours figé, atone. Alfred a secoué la tête d'un air dépité. Il a tâté ses poches, sorti un paquet de cigarettes, s'en est allumé une et a craché quelques volutes de fumée avant de demander :

— Et tu comptes faire quoi avec lui ?

— Le tuer. J'attendais qu'il sorte de prison.

Alfred a eu un petit rire nerveux.

— Dis-moi, petit, tu as déjà tué quelqu'un ?

— Non, mais ça ne me fait pas peur. Ce type mérite la mort pour ce qu'il a fait aux miens.

Alfred continuait de fumer tranquillement. Je m'étais assis sur les marches de la terrasse. Totalement dépassé. Incapable de dire quoi que ce soit.

— Je vais le tuer et le jeter dans le lac, ce chien, a poursuivi Claude avant de cracher sur l'homme et de lui donner un coup de pied dans les côtes. Je vais le couler, ce bâtard.

— Bien sûr, tu as raison, a dit Alfred. C'est tout ce qu'il mérite après ce qu'il a fait. Je vais même te donner un coup de main, si tu veux, mais d'abord laisse-moi te raconter une histoire. Pendant le génocide, on a vu ce dont ces sauvages étaient capables, alors quand on a repris le pays, certains de mes frères d'armes se sont fait justice eux-mêmes. La plupart sont passés en cour martiale et ont été fusillés. J'ai perdu de nombreux amis comme ça. Mais je les comprenais. Je comprenais leur haine. Je la comprenais totalement. Alors quand les génocidaires se sont enfuis dans les forêts du Congo, en 1996, emportant avec eux la population comme bouclier humain, et que l'on nous a lancés à leur poursuite, j'ai libéré toute la haine que j'avais accumulée. Dans les profondeurs de la jungle congolaise, loin de mon commandement, je suis entré dans une transe de vengeance. J'ai massacré, j'ai réduit en pièces, je n'ai pas fait de détail entre l'ennemi et les civils. Tout se confondait dans mon esprit. Ce n'étaient plus que des animaux à abattre.

Claude, immobile, écoutait attentivement. Le Chat était replié en boule sur le gravier.

— J'étais devenu comme eux. Pas mieux.

Il a écrasé sa cigarette, avant de conclure :

— Le cycle de la vengeance est sans fin, petit frère.

Puis il a fait demi-tour vers la maison et en est ressorti quelques secondes plus tard avec un revolver. Tout en s'avançant vers Claude, il a inséré une balle dans le chargeur et lui a collé l'arme dans la main. Du Chat nous parvenaient des grognements sourds, des hurlements étouffés sous le bâillon.

— Si tu n’as jamais tué, je te conseille de lui mettre une balle là, a-t-il expliqué en enfonçant son index dans la nuque de Claude.

Alfred nous a ensuite souhaité bonne nuit et il est rentré. J’ai enfin trouvé la force de me lever et je me suis précipité vers Claude pour saisir le revolver. Il s’est débattu, m’a asséné un coup de poing en m’ordonnant de m’éloigner. J’ai hurlé :

— Ne fais pas ça, c’est la pire des conneries ! Ça ne ramènera pas les tiens !

Claude a coincé l’arme dans la ceinture de son pantalon. Il a attrapé le Chat par les jambes puis l’a traîné jusqu’au ponton pour le mettre à genoux. Il lui a retiré son bâillon et s’est placé derrière lui, le bras tendu, le canon de l’arme bien enfoncé dans la nuque. Le Chat savait que c’était fini. Il priait à voix basse. Attendant la mort. Comme la famille de Claude, vingt ans plus tôt.

27.

2020

À l’autre bout de la ville, l’hôpital psychiatrique de Ndera est une longue bâtisse peinte en rose, entourée d’un parc tiré au cordeau. À l’entrée, une stèle rend hommage aux vingt et un mille victimes massacrées là durant le génocide. Le 16 avril 1994, les patients et de nombreuses personnes ayant trouvé refuge dans le bâtiment ont été abandonnés par les soldats belges. Je me souviens des images à la télé, de ces milliers de personnes levant les bras en l’air, implorant l’aide du contingent belge, qui finit par évacuer uniquement les Occidentaux et leurs animaux de compagnie alors que l’hôpital était cerné par les tueurs. Aujourd’hui, Ndera est encore le plus grand centre psychiatrique du pays. Stella y est internée depuis trois jours. À l’accueil, on m’indique sa chambre mais elle est vide. Une infirmière me conseille d’aller voir du côté du réfectoire. Au loin, j’entends une clameur. J’avance dans les longs couloirs et le son est de plus en plus fort. Dans la salle carrelée de blanc et encore décorée par des guirlandes de Noël, deux infirmières sont debout derrière une table de mixage, face à une trentaine de patients en tenue de sport, sandales aux pieds, qui dansent sur du trip hop, les yeux fermés et les bras levés au ciel, comme lors d’une messe païenne. Je finis par apercevoir Stella, vautrée sur une chaise en plastique dans un coin de la salle, les épaules basses, les bras ballants entre ses jambes. Un oisillon abandonné dans un jogging trop grand pour elle. Lorsque je pose une main sur son épaule, elle lève les yeux et m’adresse un sourire fatigué. On s’éloigne de la musique, sa batterie effrénée et ses cordes symphoniques, pour trouver un peu de sérénité dans les jardins, sur un banc à l’ombre d’un terminalia mantaly. Devant nous, des femmes étendent de grands draps blancs sur une corde à linge. Le soleil découpe leurs silhouettes à contre-jour derrière le tissu.

— Il ne fallait pas t’inquiéter, Milan. D’après le médecin mon état est stabilisé. Faut dire qu’on me shoote aux neuroleptiques. J’ai réussi à dormir quelques heures cette nuit, malgré le boucan dans la chambre voisine.

— Tu manges ?

— Pas trop.

— Il y a quelque chose qui te ferait plaisir ?

— C’est gentil, mais ma mère est passée hier avec des fruits et des gâteaux que je n’ai même pas touchés. Tu verrais comme elle se contient. Elle hésite entre l’empathie et les reproches. Mais dans le fond, je la connais, elle est déçue. Je vois bien qu’elle me trouve faible. Ou enfant gâtée. Certainement un peu des deux. Tant pis, cette fois-ci, je n’y peux rien. Je n’ai plus la force de jouer ma partition, le rôle de la petite fille modèle que je lui sers depuis toujours. J’ai vingt et un ans et je suis déjà si fatiguée, j’ai l’impression d’avoir un corps sans cœur et une âme sans esprit.

Elle se met à pleurer et moi je l’entoure de mes bras en silence.

— Ils ont coupé l’arbre, ces assassins.

Eusébie m'avait prévenu et j'étais passé le matin pour constater les dégâts. La parcelle était défigurée. À la place de l'arbre, il y avait dorénavant un grand trou de lumière crue exposant le jardin à la morsure du soleil carnassier. Fini, l'ombre protectrice et la fraîcheur. Le lieu était méconnaissable. Il avait comme disparu.

— Ma mère fait construire une résidence dans le jardin. La location des appartements est censée financer mes foutues études aux États-Unis. Pour ça, elle a demandé aux ouvriers de le couper. Tu t'imagines? Sans me prévenir. Comme ça. Quand le médecin lui a annoncé que j'avais peut-être craqué à cause de ça, elle a ri : « On n'a jamais vu quelqu'un se faire hospitaliser pour un arbre. »

À nouveau, elle fond en larmes. Je lui tends un mouchoir.

— J'avais déjà tout perdu, mon frère, mes sœurs, Rosalie. Et maintenant, le paysage de mon enfance... J'ai l'impression d'être au milieu de rien. Dans un désert infini. De n'avoir plus aucun repère auquel me raccrocher. Rien.

Ses mots résonnent si profondément en moi, je ne peux que l'écouter...

— Je ne retournerai pas aux États-Unis. J'ai décidé d'arrêter mes études. J'ai fait ça uniquement pour ma mère.

— Elle aussi fait tout ça pour toi, non ?

— C'est la raison pour laquelle je n'ai jamais rien dit, que j'ai toujours été irréprochable. Par gratitude. Mais je ne veux plus. Je dois trouver ma propre voie.

— Et tu ferais quoi de ta vie, alors ?

— Et toi, tu fais quoi de la tienne ?

On se regarde et on éclate de rire l'un et l'autre.

L'hôpital est sur la route de Rwamagana, non loin du village de Claude, alors en sortant de Ndera, je hèle un taxi-moto et, après plusieurs minutes de négociation – dans un kinyarwanda encore approximatif de ma part –, le motard m'offre une charlotte neuve à enfiler avant de me tendre un casque. On se met en route vers l'est. Kigali s'agrandit tellement qu'elle jouxte d'autres villes et cette continuité urbanisée donne aux lieux et aux paysages un caractère de plus en plus impersonnel et désincarné. Le dernier tronçon de route qui monte vers la colline de Claude est toujours une piste, mais de récents travaux de terrassement indiquent que le goudron arrivera bientôt jusque-là et transformera la campagne en cité-dortoir. Déjà, les champs et les maisonnettes en terre aux toits de tuiles commencent à disparaître, au profit de constructions uniformes et bon marché, grosses maisons en béton, aux cours extérieurs en ciment, aux terrasses à colonnes, aux vitres teintées et aux toits en métal à plusieurs pans. En arrivant à pied depuis le centre du village où le taxi m'a laissé, j'aperçois Claude au loin, torse nu, le front ruisselant. Avec deux ouvriers, ils sont en train de monter un mur de briques. Il sourit en me voyant, me salue de la main.

— Bravo, tu t'es souvenu du chemin !

— Oui, je me suis étonné moi-même. Ça avance ?

Je serre la main aux deux jeunes ouvriers.

— Je te présente Manuel et Jean-Marie Vianney.

Claude leur dit en kinyarwanda que je m'appelle Milan et que je suis son neveu. Ça les fait rire. Peut-être parce que nous avons le même âge, tous les deux trente-sept ans, mais plus probablement parce que je suis blanc. Claude a passé ces cinq dernières années au Kenya et en Ouganda, à travailler comme chauffeur et taximan. Il avait fui le Rwanda et les fantômes du passé. Moi, je suis resté dans la petite maison de Nyamirambo, sans but ni projet, vivant de petits boulots, multipliant les relations sans lendemain et tentant obstinément d'écrire l'histoire de la famille, sans jamais y parvenir.

— Tu les as embauchés ?

- Non, ce sont les fils du Chat. Ils sont venus d’eux-mêmes me donner un coup de main.
 - C’est cool. Et lui ? Il s’est montré ?
 - Pas encore, il a toujours peur de moi après la frousse que je lui ai faite il y a cinq ans, à Kibuye. Il ne s’en remet pas. Mais il me salue quand même de loin. Bon, assez parlé, viens nous aider !
- Claude me montre comment appliquer le ciment et poser les briques. Il est rentré au Rwanda depuis quelques semaines à peine. Je le trouve changé. Comme si les ténèbres en lui s’étaient dissipées.
- Je vais reconstruire à l’identique et après je vais planter une haie d’euphorbes ici. Là, dans le coin, j’ai prévu de mettre un goyavier, ou un papayer, et de ce côté je vais recréer la bananeraie.
 - Tu ne m’as toujours pas dit ce que tu voulais faire avec cette maison. Tu vas l’habiter ?
 - Non, quand même pas. Il y a des limites. Mais au moins elle sera là. Il n’y aura plus ces herbes folles et ces ruines. Et puis je vais acheter une vache. Jean-Marie Vianney et Manuel veulent bien s’en occuper. En échange, ils pourront garder le lait pour leur famille.
 - Tu es une vraie publicité pour la Réconciliation !
 - Ah ah ah... T’es con !

En quelques heures à monter des briques sous le cagnard, on a fini un mur. On remet nos tee-shirts, on remercie les deux garçons et on descend dans le petit cabaret du village pour boire un soda. Sur notre passage, les villageois nous observent, mais on ne sent plus cette terreur dans leur regard, comme autrefois. Le temps a fait son effet. Dans le cabaret au sol en terre battue, il fait si sombre que nos yeux mettent un instant à s’accoutumer à l’obscurité. On s’assoit sur un petit banc, face à deux types qui consomment silencieusement leur bière de banane. Claude les salue poliment et on commande deux Fanta. On ne trinque à rien en particulier, le liquide sucré et pétillant glisse rapidement dans nos gosiers asséchés.

- Ces types que je viens de saluer, ce sont aussi d’anciens tueurs. Ils faisaient partie du groupe qui a massacré à l’école. Voilà pourquoi je ne peux pas habiter ici. Vivre directement à leur contact, c’est impossible. Mais maintenant, j’arrive à les croiser sans avoir envie de les flinguer.

On rit bruyamment et les deux hommes nous lancent des regards amusés. Claude poursuit :

- Au fait, j’ai oublié de te dire, l’autre jour j’ai recroisé Sartre, par hasard. On a même pris une bière. On a parlé de tout et de rien. Mais quelque chose s’est brisé. Et ça ne se réparera jamais.

On avale quelques gorgées en silence. Les deux hommes à côté bavardent sans faire attention à nous. Que peuvent-ils bien se dire en voyant Claude, assis à boire ou occupé à reconstruire la maison de sa famille avec leurs propres enfants ? Se disent-ils que leur projet d’extermination totale a échoué ? Que cette haine qu’ils ont déployée avec tant de sadisme et d’ardeur n’a servi à rien ? Claude paraît lire dans mes pensées :

- Tu sais ce que je leur reproche le plus, à tous ces gens – Sartre ou les deux types face à nous ? C’est d’avoir créé, et pour longtemps encore, une société de défiance.

28.

Dix ans que je ne suis pas revenu à Paris. Je suis ébloui par la ville, sa profusion de lumières, de monuments anciens, d’hommes et de femmes de tous horizons, d’animation perpétuelle. Je n’aurais jamais pensé que ça m’avait manqué, jusqu’à cette arrivée en taxi dans la capitale encore illuminée des décorations de Noël. Depuis que nous avons quitté l’aéroport, le chauffeur s’est lancé dans un monologue enflammé contre la politique, l’immigration, les médias, l’écologie, le pouvoir d’achat et l’invasion des trottinettes... J’acquiesce par des « hum » sporadiques mais je n’écoute pas, je suis préoccupé. Deux jours plus tôt, mon père m’a appelé et d’une voix blanche, il a dit : « Milan, je viens d’apprendre que ta mère est malade. Il faut que tu reviennes. Je te transfère de l’argent sur ton compte. Prends immédiatement un billet d’avion. » Je n’avais pas eu d’autre explication, mais je savais que c’était urgent.

Avant d'entrer dans la chambre, le médecin, un jeune interne aux yeux cernés, m'annonce sans prendre de pincettes qu'elle a un cancer en stade terminal et que ses jours, ses heures même, sont comptés. Elle se savait malade depuis longtemps mais avait gardé ça pour elle. Il me voit blêmir, essaie de me rassurer en me disant qu'elle est consciente, sous morphine, que je peux lui parler. Lorsqu'il me quitte, je m'accroupis dans le couloir pour accuser le coup, reprendre mes esprits et rassembler mes forces avant de rejoindre ma mère. Cela fait dix ans... Je la trouve allongée sur son lit, elle somnole. Elle est magnifique. J'ai les larmes aux yeux mais je réprime mon envie de pleurer. J'approche un siège à ses côtés et je lui saisis délicatement la main. Elle ouvre les yeux, me reconnaît, me sourit avec tendresse.

— Tu es là ?

J'entends la fatigue dans sa voix et je vois la peur dans ses yeux.

— Maman, je suis désolé...

— Chut, ne dis rien. C'est comme ça.

Je tiens toujours sa main. Elle est douce et chaude.

— Comment vas-tu ? me demande-t-elle.

— Je vais bien, Maman. Je vais bien.

— Et mon petit frère ?

C'est la première fois que je l'entends dire petit frère pour parler de Claude.

— Lui aussi va bien. Il reconstruit la maison familiale sur la colline de son enfance. Ce n'est plus le petit Claude que l'on a connu. C'est devenu un homme qui décide de sa vie.

— Comme toi, dit-elle de sa voix épuisée.

— Sinon, je vais souvent à Butare, visiter Mamie. Pratiquement une fois par semaine. Joséphine s'occupe d'elle comme une fille... Enfin, je veux dire, elle s'en occupe vraiment bien. Mamie a complètement perdu la mémoire, avec son Alzheimer. Elle ne parle plus du tout le français. Heureusement que je parle un peu kinyarwanda maintenant.

Elle sourit. Je ne sais pas si cela lui fait plaisir, mais elle me sourit.

— Et tu connais la meilleure ? Mamie me prend pour Emmanuel.

— Emmanuel ?

— Oui, ton père. Elle croit que je suis Emmanuel et, dès qu'elle me voit, elle me couvre de baisers. Elle dit qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer. Que je suis l'amour de sa vie. Je te raconte pas comme ça nous fait rire avec Joséphine.

Ma mère continue de sourire et ses yeux s'illuminent. Une infirmière arrive et me prie de sortir un moment, alors je vais m'acheter un café à la machine, puis je descends prendre un peu l'air. Des infirmières fument leur cigarette dans le froid cinglant, la tête enfoncée dans les épaules, les mains tremblantes. J'avais oublié l'hiver, sa morsure. Le temps de remonter, ma mère est endormie. Épuisé par les douze heures de vol, je retire mes chaussures et je pousse le fauteuil au plus près de son lit avant de recroqueviller mes jambes sur l'assise en skaï. J'utilise mon manteau comme une couverture, le ramène jusqu'à mon menton, et j'allume la télévision. C'est l'heure du journal télévisé. La présentatrice annonce la mort tragique du joueur de basket Kobe Bryant dans un accident d'hélicoptère à Los Angeles, puis lance un reportage sur une mystérieuse grippe qui touche la Chine...

Au milieu de la nuit, je me tourne et me retourne sur le fauteuil, je ne trouve pas ma position. Dans une semi-obscurité, je jette un coup d'œil vers le lit. Les yeux grands ouverts, ma mère fixe le plafond. Un néon défaillant qui clignote dans le couloir y projette ses flashes erratiques : « Ça va, Maman ? » Elle me regarde, paniquée. Soudain je pense à cette jeune femme sur le parking du stade, il y a des années, durant la commémoration. Celle qui revoyait sa mort. Ma mère murmure : « Dis une prière avant que je me noie pour de bon. » Je m'agenouille au pied du lit et je prends

sa main dans la mienne. Je ne suis pas croyant, je ne suis jamais allé au catéchisme, mais grâce à Mamie, je connais maintenant quelques prières. Je baisse la tête vers le lit et j'entame simplement l'Ave Maria :

Je vous salue Marie, pleine de grâce ;

Le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte Marie, mère de Dieu,

Priez pour nous pauvres pécheurs,

Maintenant et à l'heure de notre mort.

Amen.

Maman souffle « Amen » en même temps que moi et elle me demande de répéter la prière. Lorsque je termine, elle me dit de la répéter à nouveau. Je la récite alors en boucle. J'entends sa voix qui m'accompagne, mais elle est si fatiguée qu'elle ne parvient pas à me suivre. Alors je ralentis. Et plus je ralentis, plus sa voix s'éteint, baisse en intensité, s'évanouit. Bientôt, je ne perçois plus les mots qui sortent de sa bouche. Je tiens la main de Maman. Je la tiens longtemps. Elle est douce et froide.

29.

Nous ne sommes que deux au crématorium : mon père et moi. Lorsque c'est fini, je ressors du cimetière avec l'urne dans un sac et nous entrons dans le premier café à côté du Père-Lachaise. Mon père commande un allongé et je prends un whisky sec. Je ne l'ai pas revu depuis dix ans. Je lui fais remarquer qu'il a pris un coup de vieux et il me répond que moi aussi. Sa présence me rassure, je suis content qu'il soit là, content tout court. Avec les années, il est devenu plus affectueux et attentif. Il est heureux avec sa femme. Enfin épanoui et à sa place.

— Tu vas en faire quoi ? me dit-il en montrant le sac.

— La ramener au Rwanda.

— Pas sûr que ça lui aurait fait plaisir.

— Elle t'a dit quelque chose ?

— Non, justement, elle ne m'a rien dit. Elle n'aimait pas parler de son pays.

— Oui, j'avais remarqué. Et toi, tu lui posais des questions ?

— Au début, un peu. Mais très vite, j'ai senti que ce n'était pas la peine.

— Elle ne t'a jamais rien raconté sur son passé ?

— Non, rien. À part cette histoire de noyade.

— Quelle noyade ?

— Tu ne connais pas cette histoire ?

— Non. Alors ?

— Alors quoi ?

— Raconte !

— Eh bien, le jour où elle a fui le Rwanda, elle a failli se noyer dans un lac.

— Et ?

- C'est tout.
 - C'est tout ? C'est ça l'histoire qu'elle t'a racontée ? Tu veux dire que c'est tout ce que tu sais sur le passé de Maman au Rwanda ? Qu'elle a failli se noyer dans un lac ?
 - Oh je ne sais plus vraiment les détails, elle m'en a parlé il y a longtemps. Mais en gros c'est ça.
 - Merci pour cette histoire palpitante, Papa !
 - Attends, ce n'est pas tout. C'est grâce à cet accident que j'ai rencontré ta mère.
 - À cause de sa presque noyade dans un lac au Rwanda ? Tu vas m'annoncer maintenant que tu étais là-bas et que tu as sauté dans l'eau pour la sauver ?
 - Non, non... Je l'ai rencontrée à Paris, à la piscine Pontoise, dans le 5^e arrondissement. Pendant les vacances, en 1974, j'ai travaillé là-bas comme maître nageur. C'est là que j'ai vu débarquer cette grande gazelle africaine.
 - Arrête avec ce genre de formule, Papa, c'est gênant en 2020.
 - Ah oui, c'est vrai, on ne peut plus rien dire... Bon, alors : arrive cette sublime femme noire. C'est mieux comme ça ?
 - Continue, s'il te plaît...
 - Elle ne savait pas nager et elle voulait apprendre. Mais d'une façon inhabituelle, avec une volonté particulière.
 - C'est-à-dire ?
 - Comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Elle n'était pas là pour le plaisir de nager ou pour se détendre, comme les autres. Non. Elle était comme en mission. Pourtant elle paniquait dès qu'elle rentrait dans l'eau. Elle hurlait, pleurait même. Les usagers se plaignaient. Déjà qu'en ce temps-là, des Noirs à la piscine, ce n'était pas commun. Alors des Noirs qui se faisaient remarquer de cette façon, c'était... comment dire... scandaleux. Au point que mes collègues finissaient par l'obliger à quitter le bassin et par la mettre dehors. Mais elle ne se démontait pas, revenait le lendemain. Moi, j'étais touché par son obstination, au point de subtiliser les clés de la piscine au gardien et de proposer de lui apprendre en dehors des heures d'ouverture. Je ne te cache pas qu'elle me plaisait, aussi.
 - Et ensuite ?
 - On se retrouvait la nuit et je lui donnais des cours. À la fin de l'été, nous sortions ensemble et elle savait parfaitement nager.
 - Je ne connaissais pas cette histoire. Je me souviens seulement de la photo dans le salon, celle où vous êtes à la piscine.
 - Oui, ça date de cette époque. Et c'est comme ça qu'elle m'a raconté cette histoire de noyade. Que c'était la raison pour laquelle elle voulait savoir nager.
 - Je crois qu'elle en a parlé à l'hôpital. Au moment de mourir. Elle a dit qu'elle voulait une prière avant de se noyer pour de bon.
- Mon père me dévisage, les lèvres serrées, le regard humide.
- C'était une femme qui portait de lourds fardeaux. Je ne sais pas si elle a été heureuse. Elle était dure. Surtout avec toi, je dois dire. Mais je crois que c'est parce qu'elle t'aimait plus que tout.
 - Elle ne me l'a jamais dit. Et toi, Papa ? Pourquoi tu ne t'es jamais intéressé au Rwanda ?
 - Je ne sais pas. C'était lointain. Et comme Venancia n'en parlait pas...
 - Peut-être que ton manque d'intérêt ne lui a pas permis de s'ouvrir à toi ?
 - Tu as probablement raison. Je n'ai pas osé. Je regrette. Je comprends que toi tu devais partir.

— Ça m'étonnerait que tu comprennes. Moi-même je ne sais pas pourquoi je suis là-bas. Tu t'imagines sans doute que je suis à la recherche de mes origines ?

— Non, je ne crois pas. Tu ne cherches pas tes origines. Peut-être que tu cherches à comprendre son silence.

30.

Dès la sortie de l'avion, à Kigali, des blouses blanches prennent notre température. Il faut aussi remplir un questionnaire et préciser si nous avons récemment voyagé en Chine. Après la police aux frontières, je passe mon bagage à main sur un tapis roulant. Le militaire qui surveille le scanner remarque une chose inhabituelle sur son écran de contrôle et me demande d'ouvrir mon sac. Il en sort l'urne funéraire et m'interroge sur son contenu. Je lui réponds en kinyarwanda : « Ni mama ugarutse mu gihugu. - C'est ma mère qui rentre au pays. »

Chez Eusébie et Stella, la parcelle est méconnaissable. À la place du jacaranda, le chantier est bien avancé et prend tout l'espace de ce qui était autrefois le jardin. Le grand panneau du permis de construire dévoile le plan en trois dimensions du futur bâtiment : une villa de style Dubaï, cubique et froide, avec parking cimenté et palmiers de Miami. Dans le salon, Stella est affalée sur le canapé, occupée à scroller sur Instagram et Eusébie – tout juste nommée chef de cabinet dans un ministère – est au téléphone avec ses collaborateurs. Elles se jettent sur moi, m'embrassent, partagent ma tristesse et me répètent « condoléances ». Sur la terrasse où nous nous installons, la vue est désolante. Nous contemplons le chantier, sa bétonnière et son échafaudage. Stella vient de sortir de l'hôpital, elle me paraît encore faible. Eusébie aussi semble fatiguée. Elle travaille encore plus que lorsqu'elle était députée. Elle bavarde en gardant son smartphone en main et en répondant à des messages WhatsApp intempestifs.

— Comment te sens-tu, mon grand ?

— Ça va mieux. Je suis content d'avoir pu être avec elle lors des derniers instants.

— Elle aussi, j'en suis sûre.

— Mais je me rends compte que nous étions comme des inconnus l'un pour l'autre.

— Je ne pense pas. Une mère connaît son enfant.

— Peut-être bien... Mais est-ce qu'un fils connaît sa mère ?

Stella me regarde de ses grands yeux verts, les mêmes qui me fixaient vingt et un ans plus tôt, quand elle n'était qu'une nouveau-née s'ouvrant à la vie, sur cette même terrasse, entourée de ma mère et de Rosalie, à l'ombre de l'imposant jacaranda aux fleurs bleu lavande qui s'élevait alors de toute sa majesté vers un ciel infini, témoin silencieux des vicissitudes du siècle dernier. À cet instant précis, je prends conscience de ce que Stella a perdu pour toujours, elle qui pendant vingt et un ans a vécu sous la voûte tutélaire de cet arbre-monument, qui n'a pas passé un jour de son existence sans lever ses yeux émerveillés vers la cime vertigineuse du flamboyant, et sans que ses pensées ne se perdent dans le foisonnement de vie qu'abritait son abondant feuillage – insectes, lézards, rapaces, passereaux multicolores, et ces couples de touracos de Lady Ross à la crête rouge et au bec jaune, merveilleux amoureux qui lui offraient le doux spectacle de leur batifolage. Stella a grandi auprès de son arbre mystique, son ami et confident, une présence rassurante dans une époque tourmentée, une balise fixe dans les remous du temps qui passe. Elle a pris la mesure de sa perte, elle en connaît la valeur, alors que moi, j'ai l'impression de ne pas savoir ce que la disparition de ma mère signifie.

— Eusébie, un jour je t'ai demandé de me raconter l'histoire de ma mère. Tu m'as alors dit que c'était à elle de le faire.

— Oui, je me rappelle.

— Maintenant, il ne me reste que toi. Tu es la dernière personne à pouvoir me la raconter.

Eusébie acquiesce légèrement, d'un signe de tête entendu, ferme les yeux un long moment et prend une grande inspiration.

— En 1973, Venancia, Viviane et moi étions dans la même classe, à l'internat de jeunes filles de Save. Eugène et Paul étaient étudiants à l'université de Butare. Eugène était déjà mon fiancé et Paul était le grand amour de ta mère. Viviane était la sœur jumelle de Venancia. Je sais que tu l'ignoraes et, crois-moi, je suis désolée que tu l'apprennes de ma bouche, et pas de la sienne. Viviane et Venancia étaient complices comme savent l'être des sœurs jumelles. Tout le monde les appréciait, elles avaient un humour ravageur, une joie de vivre communicative et une créativité sans borne. Ta mère, sa passion, c'était la mode. Elle en raffolait. Les murs de sa chambre étaient tapissés de coupures de presse sur les défilés de haute couture à Paris. Nous la surnommions Coco Chanel. Elle aimait tellement les vêtements et les tissus que, pendant les vacances, elle travaillait dans les boutiques des Omanais de Butare qui vendaient de belles étoffes de Zanzibar. C'est d'ailleurs là qu'elle avait rencontré Paul, qui venait se faire confectionner ses costumes. Paul était le fils d'une grande famille de notables tutsi et certainement le garçon le plus élégant de la ville. Il était lui aussi passionné de mode, chose rare chez un garçon en ce temps-là. Entre Venancia et Paul, ça avait été le coup de foudre. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

Lors des massacres contre les étudiants tutsi, en 1973, notre école a été attaquée en pleine journée. Ils ont séparé les filles tutsi du reste du groupe et ont ordonné à nos camarades de nous rouer de coups. Après ça, nous avons été enfermées dans une classe et certains élèves ont promis de revenir avec un bidon d'essence pour nous brûler. Viviane, qui était extrêmement sportive et souple, a réussi à se contorsionner et à passer entre les barreaux des fenêtres de la classe. Elle est allée chercher les clés et nous a libérées. Le soir même, nous avons retrouvé Eugène, Paul et quatre autres camarades, qui eux aussi avaient échappé de justesse à la mort. Paul était dans un piteux état, il boitait et avait certainement des côtes cassées car chaque respiration le faisait souffrir. Eugène connaissait un camionneur qui faisait la route entre Butare et Gisenyi. Il a accepté de nous prendre avec lui contre une bonne somme d'argent et de nous cacher sous une cargaison d'avocats. On comptait s'enfuir au Zaïre, mais à Kibuye, le chauffeur a été informé qu'il y avait des barrages à la sortie de la ville. Il a pris peur et nous a laissés au milieu de nulle part, au bord du lac Kivu. Eugène et Paul nous ont dit de nous cacher dans une étable abandonnée et ils sont partis chercher de l'aide. Ils sont revenus avec trois pêcheurs qui étaient prêts à nous faire traverser le lac jusqu'à l'île Idjwi, au Zaïre, contre l'équivalent de toutes nos économies. Il n'y avait pas de temps à perdre et nous avons embarqué tous les neuf dans de frêles pirogues. Heureusement, la nuit était profonde, personne ne nous a vus nous éloigner. Eugène et moi étions dans un bateau, Paul, Venancia et Viviane dans un autre. Mais au bout de deux heures, la pirogue dans laquelle ils se trouvaient a commencé à prendre l'eau. Les pauvres écopaient autant qu'ils pouvaient mais l'eau montait irrémédiablement. Un des étudiants avec eux s'est mis à paniquer. Notre pirogue était bien devant. On ne les voyait pas, mais Paul, Viviane et Venancia tentaient de calmer le garçon pris de panique. Eugène a senti que c'était en train de virer au drame et il a ordonné à notre pêcheur de faire demi-tour au plus vite. C'est à ce moment qu'on a entendu les cris. Leur pirogue venait de chavirer. Aucun d'entre eux ne savait nager. On a ramé le plus vite possible dans leur direction mais on n'a pu sauver que Venancia. Les autres ont disparu dans les eaux du lac Kivu. Ta grand-mère n'a jamais pardonné à Venancia la mort de Viviane. Elle la tenait pour responsable. Ta mère et ta grand-mère ne se sont pas parlé pendant plus de vingt ans. Jusqu'à votre voyage, en 1998.

Eusébie est interrompue par la sonnerie de son téléphone. Elle se lève pour prendre l'appel, un peu à l'écart. Je suis sonné, au bord des larmes, à côté de Stella qui est venue s'asseoir près de moi. Eusébie revient :

— C'est encore confidentiel mais le gouvernement va annoncer la nouvelle dans la soirée. Dès demain matin, le pays sera totalement confiné à cause de l'épidémie. On ne pourra plus circuler pendant plusieurs semaines.

Plusieurs semaines ? Impossible ! Je ne peux pas rester-là. Je dois aller à Kibuye disperser les cendres de ma mère. Je saisis mon téléphone, j'appelle Claude et, trente minutes plus tard, il est devant le portail, un casque à la main. Stella arrive en courant. Elle a attaché ses cheveux, enfilé un jean et des baskets :

— Je viens avec vous.

— Tu ne sais même pas où on va.

— Si, j'ai entendu votre conversation.

— Tu es encore trop faible. Et puis, on ignore combien de temps va durer le confinement. Tu ne vas pas laisser ta mère seule.

— Je viens !

— Je n'ai qu'un casque à vous prêter de toute façon, sourit Claude.

Stella saisit le casque, le met et s'assoit sur le siège passager :

— Pas grave, Milan n'en a pas besoin.

J'abdique. Je monte derrière Stella, cale le sac avec l'urne contre mon ventre, et on fonce tous les trois. La nuit tombe au moment de quitter Kigali. C'est l'heure de pointe, à chaque carrefour des policiers organisent la circulation malgré les feux de signalisation qui décomptent les secondes d'attente. Les rues sont impeccables, nettoyées chaque jour par des milliers de petites mains et une foule d'élèves en uniforme longe les boulevards plantés de palmiers et de parterres de fleurs. La ville ne ressemble plus en rien à celle, poussiéreuse et délabrée, que j'ai connue lors de mon premier voyage, en 1998. Le centre-ville est moderne et soigné, succession de parcs et de promenades, de quartiers d'affaires et d'hôtels cinq étoiles, de malls, de terrains de golf, de résidences chics et de centres de congrès pour réunions internationales. Tout est allé si vite, j'ai l'impression d'être en décalage avec le présent, d'habiter les souvenirs d'un monde qui n'a jamais existé, d'être déjà vieux dans ce pays où la grande majorité des habitants est née après le génocide. Une fois sorti de la ville, Claude roule très vite, on dirait qu'une nuée ardente est à notre poursuite. Il fait noir en arrivant au chalet, mais de loin je vois Alfred qui nous attend sous l'éclairage de la terrasse. Quand Stella lui tend la main, je précise :

— C'est la fille d'Eusébie.

Alfred fait un léger mouvement de tête qui veut dire « enchanté » tandis que Stella est déjà en train d'admirer la bibliothèque remplie de livres, de disques et de films.

— J'ai l'impression que ta collection s'est étoffée, lui dis-je.

— Oui, je continue ma recherche de trésors dans la région. Toute la bibliothèque de ce côté-ci, je l'ai rapportée d'un récent voyage au Burundi. Ces livres appartenaient à une vieille Grecque qui a fui la guerre en 1995, et moi je les ai rachetés à un métis obligé de s'en séparer car il rentrait vivre en France.

— C'est formidable, ce que tu as fait de cette maison ! s'exclame Stella, émerveillée. Je l'ai connue en ruine il y a quelques années. Ça donne envie de venir passer des vacances chez toi.

— Tu seras toujours la bienvenue, répond Alfred. D'ailleurs, vous êtes ici tous les trois chez vous. Ce sont les lieux qui nous choisissent et pas l'inverse. Alors si vous y êtes bien, considérez cette maison comme la vôtre.

— C'est vrai que tu n'étais pas revenue depuis ce fameux week-end passé à écouter la voix de Rosalie ! observe Claude.

— Qui est Rosalie ?

— Mon arrière-grand-mère, sourit Stella.

— C'est étonnant ça. Tu es la deuxième personne que je rencontre de ma vie à avoir connu son arrière-grand-mère.

— Vraiment ? Qui est l'autre ?

— Moi, lâche Alfred en riant. J'ai grandi avec elle jusqu'à mes dix ans. Elle s'appelait Emma, et, détail intéressant, elle avait les mêmes yeux verts que toi. Elle vivait à la maison avec nous, à Bukavu, et

nous racontait des tas d'histoires incroyables, à mes frères et moi. Elle était arrivée au Congo parce qu'elle avait suivi la caravane du roi Musinga, quand celui-ci avait été exilé par les Belges.

À ces paroles, le visage de Stella s'illumine.

— Oh non, ça recommence ! s'exclame Claude. C'est reparti avec vos histoires de Mwami, de tambours et de vaches sacrées qui vont me filer des maux de tête. Milan, si on les laissait tous les deux faire connaissance. Je boirais bien un coup dehors.

Sur la terrasse, Alfred a installé de confortables canapés dans lesquels nous nous laissons tomber tous les deux avec un soupir d'aise. Claude se tourne et jette un œil à Stella et Alfred en train de rire et de discuter avec passion dans le salon.

— Ils ont l'air de s'entendre, remarque-t-il. C'est fou, on dirait un père et sa fille.

— Ouais, on dirait...

— J'aurais tant voulu connaître mon père.

— Et moi mon grand-père.

On se regarde et on se met à rire de bon cœur.

— Si j'en crois Mamie, il me ressemblait.

— Ah... Il devait être vilain alors !

On rit à nouveau puis on se tait pour écouter le bruit des vagues. Voilà ce que j'aime avec Claude : c'est la seule personne avec qui je sais partager le silence. Je termine ma bière, ferme les yeux et m'endors. Quand je me réveille, secoué par un frisson, Claude dort sur le canapé, face à moi. Alfred et Stella discutent toujours dans le salon. Quelle heure peut-il bien être ? J'aperçois des lumières au large. Comme des lampions posés sur le lac. Je m'avance sur le ponton et je reste un long moment à observer cette fascinante apparition. Dans mon dos j'entends Alfred, Stella et Claude qui me rejoignent. Je demande à Alfred quel est ce mystérieux spectacle.

— De la pêche aux lamparos.

— C'est beau, on dirait une veillée, chuchote Stella.

— Je veux y aller.

— Comme ça, dans la nuit ? Milan, tu n'es pas bien ? s'inquiète Claude.

— Oui, je veux y aller. J'ai l'impression qu'ils m'appellent.

— Allons-y, dit Stella.

Je récupère le sac et nous montons tous les quatre dans la barque d'Alfred. Il détache la ficelle, se met à ramer vers le large dans la nuit opaque. On sent la brise fouetter nos visages, l'immensité du lac face à nous, les ténèbres sous nos pieds, le ciel profond au-dessus de nos têtes. Plus on se rapproche, plus les lumières semblent s'éloigner, comme un mirage en plein désert. Alfred continue de ramer. Stella aussi malgré son état encore fragile. Elle a compris. Elle sait vers quoi je vais. Les premières lueurs du jour commencent à pointer. Alfred et Stella sont fatigués. On décide de s'arrêter un moment, au milieu des eaux. Quand le soleil émerge de derrière les collines du Rwanda, comme un dieu qui se réveille, Claude me glisse :

— C'est le moment, Milan.

Stella me pose une main sur le bras, comme pour m'encourager. Je me tourne vers eux. Avec le retour de la clarté, ils constatent que le sac à mes pieds est vide. J'ai laissé l'urne dans la maison.

— Elle n'aurait pas voulu couler dans ce lac qu'elle maudissait. Ni même reposer dans ce pays qu'elle a tout fait pour oublier.

Sur la rive, je vois une tache blanche dans la verdure. C'est le chalet. La maison qui nous attend. Au large, les pêcheurs rentrent de leur nuit, ils chantent que la pêche a été bonne. Leurs voix montent

vers le ciel. Des larmes me viennent et je pleure. Pour la première fois depuis sa mort, je pleure. Je sens alors des mains me caresser le dos, des voix me consoler, des présences me réconforter.

Je ne suis pas seul. Je ne suis plus seul.

DU MÊME AUTEUR

Petit pays, Grasset, 2016.

L'auteur remercie Catherine Nabokov
d'avoir contribué à la publication de cet ouvrage.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2024.*

ISBN : 978-2-246-83146-4

Ce document numérique a été réalisé par PCA